EMANUEL,
OU
PARAPHRASE
ÉVANGELIQUE,
COMPRENANT L'HISTOIRE
& la Doctrine des quatre Évangiles
de Jesus-Christ Notre-Seigneur.
POEME CHRÉTIEN,
divisé en quinze Livres.

Par Ph. LE NOIR.

Sur l'édition corrigée & augmentée par l'Auteur.

A GUERNESEY,
Chez J. A. CHEVALIER, Imprimeur du Roi,
rue de la Fontaine.
1800.

BRITISH MUSEUM

AVERTISSEMENT
AU LECTEUR.

C'EST ouvrage eſt intitulé, EMANUEL, parce que le Poëme Héroïque doit avoir pour titre principal le nom du Héros: Or de tous les noms qui ſont attribuez à nôtre Seigneur, celui d'Emanuel eſt le plus propre en ce lieu, car il eſt préſenté comme un argument de tout le Poëme, puis qu'il ſignifie, Dieu avec nous, chaque Livre a ſon titre particulier & ſon argument, ce qui eſt extraordinaire, mais qui ne contribue pas peu à faire voir la diſtinction des livres, la méthode de l'auteur & le plan bien dreſſé de tout ſon ouvrage; c'eſt pourquoi il n'a pas été néceſſaire de les répéter à la table des livres, puiſque leurs titres y ſont contenus, qui donnent l'intelligence des matières qui y ſont traitées. Tu ne trouveras pas peut-être que l'Ouvrage ſoit par tout d'égale force, mais la diverſité des ſujets ne l'a pû permettre, & même il y en a qui demandent la ſimplicité, ou la naïveté pour leur ornement: Le Poëme Epique ſe plaît au ſtyle pompeux, mais non pas par tout principalement quand le ſujet n'eſt pas fabuleux, & de plus, lors qu'il eſt pris comme celui-ci de l'Ecriture Sainte, dont on voudroit bien retenir tous les termes, s'il étoit poſſible, tant ils ſont divins. l'Auteur a banni de ſon livre le Paganiſme, & les fictions Poëtiques, celui-là étant comme un monſtre pernicieux, que l'épée de la parole de Dieu devoit tranſpercer, & celles-ci comme de vaines ombres que la lumière de la vérité céleſte devoit diſſiper: à quoi bon avoir recours à la fable, & mandier honteuſement, lors qu'on eſt employé à moiſſonner dans un champ fertile & inépuiſable. Souviens toi auſſi que ſe ſujet étant extraordinaire, n'a pas dû par tout être aſſujetti aux lois ordinaires du Poëme Heroïque: il n'eût pas été juſte que l'invention humaine eût été abſolue en maniant un ſujet qui eſt d'une divine inſtitution. La matière étant plus excellente ſans comparaiſon, qu'aucune forme qu'on lui puiſſe donner c'eſt de la première qu'il à fallut tenir en pluſieurs endroits & faire céder la ſageſſe de l'homme à celle de Dieu. Quant

au ſtile, l'Auteur n'y apporté ni trop de négligence, ni trop d'affection, il s'eſt principalement étudié à le rendre grave, coulant & intelligible, ſement de côté & d'autre les plus agreables fleurs de la Rhétorique & de la Poëſie: de ſorte que le champ n'en eſt pas jonché, mais ſeulemens orné, ſans incommoder le paſſage. Au reſte, tu reconnoîtrat aſſez de toi-même, qu'il s'eſt gardé religieuſement de ne choquer aucune des Religions afin que tous les Chrétiens, ſans diſtinction & ſans ſcrupule, puiſſent venir aprendre en ſon livre, non pas l'art de diſputer, mais la ſcience ſalutaire d'adorer. Lui-même à témoigné que c'étoit là ſon unique but: car voici en propres termes l'Avertiſſement qui ſe trouve au commencement de ſon manuſcrit.

" *Lecteur, ce Poëme ne t'occupera pas long-temps ſi tu prends* " *la peine de le lire; chaque livre n'a que ſix cens vers* " *ou environ, & l'Ouvrage n'en à que neuf mille. C'eſt* " *un très-petit nombre pour un ſi grand ſujet, mais il y* " *en a aſſez, s'ils ſont aſſez bien, & ils ſont aſſez bien* " *ſelon mon deſſein, s'ils t'allument en toi, ou s'ils entre-* " *tiennent les flâmes de la piété. Conſidère donc, lecteur* " *chrétien, qu'il n'y a point de page en ce livre qui ne* " *remette devant les yeux ton benin Sauveur, qui à voulu* " *naître, mourir, reſſuſciter & monter au Ciel pour t'ac-* " *quérir un ſalut éternel: afin que tu conçoives tant de reſ-* " *pect, & une ſi garnde vénération pour ce grand* " EMANUEL, *ou* Dieu avec nous, *que déſormais* " *tu renonces au monde & à toi même, pour conſacrer le* " *reſte de tes jours à ſon ſervice, & à l'avancement de ſa* " *grande gloire. Dieu t'en faſſe la grâce.*

EMANUEL,

OU

PARAPHRASE

ÉVANGELIQUE,

LIVRE PREMIER.

JESUS NAISSANT.

ARGUMENT.

Argument de tout l'ouvrage. Invocation de la Trinité. Génération éternelle du Fils de Dieu. Deſcription de la création, dont Jeſus eſt l'auteur. Deſcription de la lumière éternelle. L'Incarnation. Généalogie de Jeſus. Converſation de l'ange Gabriel & de Zacharie. Conception de Jean Baptiſte. Converſation de l'Ange & de la Vierge Marie. Conception de Jeſus. Apparition le l'ange à Joſeph. Cantique de la Vierge. Naiſſance de Jean Baptiſte. Cantique de Zacharie. Naiſſance du Sauveur à Bethleem.

HAUT comble de bonheur, abyme de ſcience,
Brillant éclat de gloire, & de magnificence;
Corps complet de vertus, ame de l'univers,
Objet de mes déſirs, ornement de mes vers;
Adorable ſujet de toutes mes louanges,
Monarque ſuverain des hommes & des anges.
O Dieu! vers qui je tourne, & le cœur, & les yeux,
J'ai deſſein de parler de ton Fils glorieux,
J'ai deſſein de tirer le charment & l'utile
Des divines leçons de ton ſaint Évangile:
Ces vers ont pour ſujet, cet ouvrage a pour but

Le grand EMANUEL, auteur de mon ſalut.
Mon diſcours s'en va naître au point de ſa naiſſance,
Sa vie eſt la carrière où ma courſe s'avance,
Sa mort hauſſe ma voix, & mon ambition
Eſt de finir mes vers par ſon aſcenſion.
Mais parce que l'effort de mon foible genie
Ne ſauroit embraſſer une choſe infinie,
O Père des eſprits! anime mon eſprit,
Vrai peintre des beautés embelli mon écrit,
Commence, continue, acheve cette hiſtoire,
Qui n'a point d'autre fin que d'avancer ta gloire.
Et Toi fils éternel du Père Tout-puiſſant,
Redoutable monarque, Enfant obéiſſant,
Demande, obtient du Père une céleſte flamme,
Qui diſſipe le froid, & la nuit de mon ame:
Intercéde pour moi puiſque mes intérêts
Ne ſont que d'expoſer ta grâce & tes arrêts.
Principe de clarté, Saint Eſprit que j'adore;
Benin diſpenſateur du ſecours que j'implore,
Viens de la part du Père, & de la part du Fils,
Peindre ſur ce papier un divin crucifix:
Qu'un feu pur & ſacré dans mes veines s'allume,
Et que ton ſtyle ſaint ſoit celui de ma plume.
Sacrée, auguſte, aimable, & ſainte Trinité,
A toi je me ſoumets avec humilité.
Etre puiſſant & fort d'onne force à mon aile,
Afin que me joignant à la troupe fidèle,
Comme au divin concert des eſprits bien-heureux,
Je chante tes vertus, & t'adore avec eux.
Avant qu'on vit la terre immobile & ſolide,
Avant qu'on vit des cieux le mouvement rapide,
Avant que l'œil du monde, & le père du jour
Eut fait dans ſes maiſons ſon glorieux ſéjour;
De toute éternité la parole adorable
Poſſedoit en repos un Etre invariable;
Cet objet de mon ame, & de mon haut deſſein
Etoit avec le Père, & logeoit dans ſon ſein,
C'eſt de là qu'il puiſoit les plaiſirs, & la joie,
Où ſans aucun dégoût il ſe baigne & ſe noye:
Et cet Être infini dans un lieu ſi divin
N'avoit ſe contemplant, commencement ni fin.

Sans lui rien n'eut été, ſa ſageſſe profonde
Sut tirer du néant la merveille du monde.
L'adreſſe de ſes doigts débrouilla le chaos,
Il mit les cieux en branle, & la terre en repos,
Sa main voûta le ciel, & remplit ce grand vaſe
Cu corps de élemens, dont la terre eſt la baſe,
Elle alluma le feu, puis elle étendit l'air,
Elle affermit le ſec, elle borna la mer :
Sa puiſſance forma les métaux de la terre,
Qui cauſent aux mortels la richeſſe & la guerre :
Elle blanchit l'argent, & jaunit le fin or,
Dont l'avare remplit ſon ame & ſon tréſor.
Son pouvoir qui durcit les cailloux, & les marbres,
Fait naître en un moment les herbes & les arbres,
Son pinceau fit l'émail, & les vives couleurs
Qui font rire au printemps, & les prés, & les fleurs :
Le liquide criſtal des ruiſſeaux, & des ſources,
Les rivières qui font de ſi diverſes courſes,
Les torrens furieux, & les lacs croupiſſans
Empruntent ce qu'ils ſont de ſes doigts tout-puiſſant :
Ce Dieu fit la grandeur des ſuperbes montagnes,
Et remplit de moiſſons les fertiles campagnes.
Ce Roi de l'univers fit voler les oiſeaux,
Et nager les poiſſons dans le criſtal des eaux.
Par ce puiſſant Moteur les animaux marchèrent
Dès le premier moment que ſes doigts les touchèrent.
Et ſa main fit ramper les ſerpens & les vers,
Dont l'objet eſt hideux, étonnant & divers,
Ce Dieu puiſſant & fort fit les monſtres horribles,
Les inſectes puants, & les bêtes terribles ;
Ce Maître des ſaiſons, ce Monarque des temps,
Fit l'hiver & l'été, l'automne, & le printemps.
Il diſtingua les jours, les mois & les années,
Par ſon juſte compas elles furent bornées :
Enfin ce Roi forma le roi des animaux,
Qu'il combla de tous biens, garantit de tous maux ;
Il donna l'être à l'homme, & peignit ſon image
Sur le tableau recent de ce divin ouvrage,
Lui donnant un rayon de ſa Divinité,
Et couronnant ſon front de l'immortalité.

Cette parole donc, cette cauſe des cauſes,
Diſpenſa les vertus, & l'être à toutes choſes:
C'eſt l'auteur de la vie, & le grand Dieu vivant
Qui fait vivre, & mouvoir ce qui ſe va mouvant,
Cette ſource de biens eſt la vive lumière,
Dont l'homme eſt éclairé dans toute ſa carrière:
Lumière qui ſe montre aux aveugles mortels,
Lors même qu'à l'erreur ils dreſſent des autels.
Et qu'on les voit plonger aux lieux obſcurs & ſombres,
Où l'on n'a pour objet que la nuit & les ombres.
Jean Baptiſte envoyé de la part du Très-haut,
Quoi qu'aſtre lumineux, ſans tâche & ſans défaut,
N'a point été le Chriſt, le Soleil de juſtice,
Que ſi quelqu'un le crut, il n'en fut point complice:
Il proteſte par tout qu'il eſt le Précurſeur
De celui que le ciel leur donne pour Sauveur,
Ignorans, leur dit-il, aveugles que vous êtes
De croire que je ſois le maître des prophètes,
Je ne ſuis point le Chriſt, mais je ſuis ſeulement
Son témoin, & ſa voix, & ſon ſaint truchement:
Sachez qu'il eſt lui ſeul la lumière féconde
Qui fait que l'homme voit ſi tôt qu'il vient au monde,
Mais qui l'auroit pû croire, & qui l'auroit penſé;
Cet Être lumineux s'eſt comme condenſé,
Lors que pour nous ſauver de l'infernale peine;
Il a pris le manteau de la nature humaine.
Il a joint nôtre eſſence à la Divinité,
Sa perſonne divine à nôtre humanité;
L'Immortel s'eſt rendu ſujet à la mort blême
Le grand s'eſt abaiſſé ſous la baſſeſſe même;
L'infini s'eſt borné, ſon éternel printemps
A ſouffert les riguers de l'hiver: & du temps:
La gloire s'eſt mêlée avec l'ignominie,
La force à la foibleſſe a tenu compagnie;
Le juge ſouverain s'eſt ſoumis à des lois;
L'innocent a porté les péchés, & la croix;
Le moyen d'aſſembler ſans une rude guerre,
Et le jour, & la nuit, & le ciel, & la terre?
Cela s'eſt pourtant fait, & ſans confuſion
Au merveilleux moment de l'Incarnation;
Nôtre ſecond Adam étant Dieu s'eſt fait homme

Pour finir les malheurs de la fatalle pomme.
Rapporterai-je ici les illuſtres ayeux
Du grand EMANUEL bien plus illuſtres qu'eux;
Adam qui fut puni de ſon extrême audace
Eſt le tronc qui ſoutient cette divine race,
Le rameau le plus verd, & le plus floriſſant,
D'où ſort comme un beau jet notre Jeſus Naiſſant,
C'eſt le grand Abraham, ce Père des fidèles,
Dont la foi s'élevoit ſur de ſi fortes ailes:
Abraham dont l'eſprit plein de zèle, & d'amour
Vit par foi l'inviſible, & contempla ſon jour,
Mais n'arrêtez pas-là, deſcendez quelques marches,
Vous trouverez plus bas les autres Patriarches;
Ces pilliers de Juda, ces chefs par qui les Juifs
Furent en leur enfance élevez & conduits.
Allons juſqu'à David, ce conquérant illuſtre
D'où Juda doit tirer & ſa gloire, & ſon luſtre:
C'eſt de ce grand guerrier que Jeſus naît, & vit,
Puis que ſelon la chair il eſt fils de David.
Le ſage Salomon monarque pacifique,
Si puiſſant, ſi ſavant, ſi grand, ſi magnifique,
A reçu l'honneur d'être un des prédéceſſeurs
De celui que je fais adorer aux neuf ſœurs.
Tous les rois que Sion a donnez à ſa fille
Par ordre ont compoſé ſon illuſtre famille.
Ces monarques en corps, & chacun en ſon rang
Sont ayeuls de Jeſus, & ſon auguſte ſang.
Pour Joſeph, il n'eut pas une ſplendeur égale;
Mais il étoit pourtant de la tige royale.
Ajoutez qu'il n'étoit que père putatif.
Quoi qu'en ait dit l'impie, & l'infidèle Juif,
Jeſus-Chriſt homme-Dieu, n'a que Dieu pour ſon père,
Et la Vierge Marie eſt proprement ſa Mère,
Fils de l'un au regard de ſa divinité,
Fils de l'autre à l'égard de ſon humanité.
Dès le temps éternel il eut de Dieu ſon être,
Et dans la fin des temps la Vierge l'a fait naître.
Mais comme le Sauveur devant ſoi fit marcher
Le divin Jean Baptiſte avant que de prêcher,
Auſſi ce même Jean précéda la naiſſance
Du Dieu qui prît pour nous une mortelle eſſence,

Sous Herode le grand chef des Herodiens,
Cruel, infatiable, & de gloire & de biens.
Sous le règne ſanglant de ce grand politique,
Dont le bras exerçoit un pouvoir tyrannique:
En ce temps malheureux, en ce ſiècle pervers
Où l'ordre des états s'en alloit à l'envers,
Vivoient Elizabeth, & le bon Zacharie,
Joints de ſang l'un & l'autre, & la ſainte Marie.
Qui craignans le Seigneur ſe montroient attachez
A tous ces reglemens, ennemis des péchés,
Ils ſuivoient ſes arrêts, ils tachoient de lui plaire,
Et montroient aux mortels une vie exemplaire.
Ils avoient tant vu d'ans & de mois & de jours.
Que leur âge étoit preſque à la fin de ſon cours.
Ils n'avoient pour enfant qu'un déſir inutile
Parce qu'Elizabeth avoit été ſterile;
Mais un jour que cet homme au temple du Seigneur,
Faiſoit la fonction de Sacrificateur,
Et qu'il faiſoit monter une ſainte fumée,
De la maſſe d'encens qu'il avoit allumée,
Y joignant la prière, & le peuple pour lors
Loin de l'autel ſacré, s'humiliant dehors,
Au côté de l'autel il apperçut un Ange
Dont l'aſpect le rempli d'une frayeur étrange.
Mais cet Ange du Ciel r'aſſura ſes eſprits,
Qu'un objet ſi brillant avoit d'abord ſurpris;
Ne crains point, lui dit-il, je t'apprends pour nouvelle,
Que ton maître aprouvant ta prière, & ton zèle,
Remplit tous tes déſirs, exauce tous tes vœux,
Il t'accorde un enfant, & fait ce que tu veux:
Tu l'appelleras Jean, & ce nom ſignifie
Plein de grace, & d'attraits, & que Dieu glorifie.
Que ce fils Dieu-donné, que cet enfant naiſſant
Doit paroître à tes yeux un objet raviſſant!
Et que les gens de bien ont à goûter de joie
De voir ce cher enfant que le ciel leur envoie!
Car il faut qu'il ſoit grand, ſaint, illuſtre, & divin,
Sans boire de cervoiſe, & s'abſtenant de vin:
Et que le Saint Eſprit l'anime & le rempliſſe,
Devant qu'il vienne au jour ſortant de la matrice,
Et lors qu'il ſera grand, ſa prédication

Sera l'organe ſaint de la converſion,
Dieu marchant devant lui par la vertu d'Elie,
Qui ſurmonte les cœurs, les captive & les lie,
Il aura des ſuccès heureux & triomphans;
Il obtiendra la paix des pères aux enfans,
Il domptera les cœurs obſtinés & rebelles,
Et les rendra prudens, juſtes, ſaints & fidèles,
Afin qu'avec ſa voix il prepare au Seigneur
Un peuple obéiſſant, & qui lui rende honneur.
Le Prêtre répondit, comment pourrois-je attendre
Ce miracle étonnant que je ne puis comprendre?
Éliſabeth & moi ſommes venus au port,
L'âge nous fait penſer au moment de la mort;
Étrange aveuglement qu'une céleſte flamme
N'ait produit ni rayons ni chaleur en ſon ame,
Et que le noir bandeau de l'incrédulité
Ait caché la ſplendeur de cette vérité!
Ce péché meritoit un châtiment ſevère.
Auſſi l'Ange lui dit avec un air auſtère;
Puiſque tu ne crois pas à l'ange Gabriel,
Qui pour te rendre heureux eſt deſcendu du ciel,
Puiſque tu fermes l'œil, & le cœur, & l'oreille,
Pour ne point recevoir cette grande merveille,
Tu perds dès ce moment l'uſage de la voix
Juſqu'à ce que la Lune ait diſparu neuf fois.
Et que l'événement de la choſe promiſe,
Ait rendu ta veilleſſe, & ſage, & mieux apprîſe,
Ce Dieu juſte, & puiſſant que tu viens d'outrager
Te donne pour neuf mois ce châtiment leger.
Si-tôt que Gabriel eut fini la parole,
Il ſe rend inviſible, & dans le ciel s'envole,
Il ne revoque point l'arrêt qu'il a donné;
Ce qui rend le vieillard grandement étonné,
Si bien que ſans avoir de lien à la langue
Il n'eût pû prononcer ni diſcours ni harangue.
Ne vîtes-vous jamais un pauvre criminel
A la mort condamné par arrêt ſolemnel:
Et que l'exécuteur de la haute juſtice
Traine d'un noir cachot dans le lieu du ſupplice.
Dans un ſi grand malheur qui le va pourſuivant,
Il ne ſait s'il eſt mort, ou bien s'il eſt vivant;

De deux côtés divers il ſent ſon ame atteinte,
Son cœur ne ſent pas moins le déſir que la crainte:
Il craint d'aller mourir, & déſire ardemment
D'avoir déjà paſſé ce funeſte moment:
S'il s'eſt bien repenti, la triſteſſe, & la joie
Sont deux mers où ſon ame, & ſe plonge, & ſe noie,
Il eſt triſte d'aller au ſupplice odieux;
Et ravi que ſon ame aille monter aux cieux,
Tel étoit ce Pontife, il croit tantôt qu'il veille,
Et tantôt il conclut, qu'il ſonge, & qu'il ſommeille;
Il craint de ſe montrer, & déſire pourtant
Qu'en ſon viſage on voie un eſprit très-content:
Triſte que ſa parole ait reçu de l'obſtacle,
Mais joieux, & ravi que ce facheux miracle
Ait bani de ſon cœur un deuil preſque étouffant,
Lui faiſant eſpérer qu'il auroit un enfant;
Il admire, il bénit l'Auteur de la nature
D'une ſi conſolante, & ſi triſte aventure.
Cependent au parvis le peuple ſe laſſoit,
Chacun s'appercevant que l'heure ſe paſſoit,
Et tous s'entrediſſans qu'on n'avoit point d'exemple
D'un tel retardement dans le ſaint lieu du temple.
Mais dès lors qu'on le vit ſortir, & traverſer,
Sans parole, ſa voix, ſans pouvoir converſer;
L'on conjectura bien la viſion céleſte,
Dont ſes geſtes donnoient un ſigne manifeſte.
Fort peu de temps après Elizabeth conçut;
Et dès l'heureux moment qu'elle s'en apperçut,
Un ſacré feu de joie allumé dans ſon ame
Sans la honte eut fait voir ſon ardeur, & ſa flamme:
Mais ſa pudeur louable, & ſa diſcretion
Cachèrent pluſieurs mois la ſatisfaction
Qu'elle ſe contentoit de goûter en ſoi-même,
Y trouvant le ſujet de ſon bonheur extrême:
Et comme elle admiroit que ſon bénin Sauveur,
L'eût fait un rare objet de ſa grande faveur,
Elle s'entretenoit de cette belle idée,
Certes il eſt bien vrai que Dieu m'a regardée,
Diſoit-elle, & qu'il veut diſſiper les ennuis
Qui me rongeoint le cœur, & les jours & les nuits,
L'âge de ma vigeur avoit été ſtérile;

Mais ſur mes derniers jours il m'a rendu fertile:
Mon front va déſormais paroître ſans rougir,
Soit qu'il faille parler, ſoit qu'il me faille agir:
Je n'ai plus de regrets, le plaiſir les ſurmonte,
Et je fais ſuccéder l'aſſurance à la honte.
Ainſi par un miracle auſſi vrai qu'étonnant
Fut conçu Jean Baptiſte, où le Prêcheur tonnant.
Que ſi tant de beauté paroît au frontiſpice;
Que devons-nous penſer du corps de l'édifice;
Fidèles ayons donc la curioſité
D'aller voir le palais de la Divinité;
Paſſons de Jean Baptiſte à la naiſſance auguſte
De Jeſus le puiſſant, le clement, & le juſte:
Elevons nos eſprits de l'homme à l'Homme-Dieu,
Et ſortons du parvis pour entrer au ſaint lieu:
Mais auſſi devenons tout yeux, & tout oreilles,
Pour voir, & pour ouir ces divines merveilles,
L'être pâle, & changeant qui dans les ombres luit,
Et que le Créateur fait regner ſur la nuit,
Six fois avoit paru d'une figure ronde,
Et diſparu ſix fois aux yeux de tout le monde.
Lors que l'Ange fameux appellé Gabriel
Pour la ſeconde fois fut envoyé du ciel:
C'eſt de-là que partant comme une flèche ailée
Au bourg de Nazareth il borna ſa volée:
Ce divin meſſager entra dans la maiſon,
Où la Vierge céleſte étoit en oraiſon:
Exercice pieux d'une ame pure, & ſainte,
Qui témoigne ſa foi, ſon amour, & ſa crainte;
Marie à qui Joſeph avoit donné ſa foi,
(Heureux de s'être mis ſous le joug de ſa loi)
Entendit quelque bruit, & voyant entrer l'Ange,
Son eſprit fut ſaiſi d'une frayeur étrange,
Mais encore il devint beaucoup plus interdit,
Quand l'ange Gabriel prit la parole, & dit:
Vierge du haut des cieux je viens ici paroître
De la part du grand Dieu ton Seigneur, & mon maître
Ce grand Dieu d'Iſraël, ton Père, & ton Sauveur,
Te comble en ce moment de grâce, & de faveur:
Il ſe loge en ton ſein, & tu deviens bénite,
Plus que ne ſauroit être aucune Iſraëlite.

Mais l'Ange appercevant le trouble où ſon diſcours
Plongeoit ſon cœur ſurpris, en pourſuivit le cours.
Ne craint point, lui dit-il, ton ame a trouvé grâce,
Et pour toi Dieu n'a rien que de doux en ſa face:
Mais pour te faire voir un merveilleux tableau,
De la grâce dont Dieu t'a faite le vaiſſeau:
Tu concevras un fils & pourtant quoi qu'enceinte,
Tu ſeras en effet Vierge pudique, & ſainte,
Ce fils nommé Jeſus, ce glorieux enfant,
Sera victorieux, illuſtre, & triomphant,
Et tellement ton Fils formé de ta ſemence,
Qu'il eſt le Fils de Dieu poſſédant ſon Eſſence:
Il aura la couronne, & le Dieu ſouverain,
D'un ſceptre glorieux doit honorer ſa main,
L'élevant ſur le thrône, & lui donnant l'empire
De tout ſon Iſraël qui maintenant ſoupire.
L'on ne verra jamais ſa gloire ſe ternir,
Ni ſon pouvoir ceſſer, ni ſon regne finir.
La Vierge à ce diſcours fut bien moins rejouie
Que ſurpriſe d'ouir une choſe inouie.
Elle ne tomba pas dans l'incrédulité.
Il ſemble toutefois qu'elle ait comme heſité,
En témoignant ainſi qu'elle étoit fort ſurpriſe,
D'une ſi difficile & ſi haute entrepriſe,
Vous me parlez d'enfant, le moyen d'en avoir?
Je ne vois pas comment je puiſſe concevoir:
Je ne comprends pas bien vôtre étonnant meſſage,
N'ayant point éprouvé l'état de mariage.
Non, non, repartit l'Ange, il ne faut pas penſer
Que la nature doive ou puiſſe commencer,
Ni continuer l'œuvre, & la haute merveille
D'une conception qui ſera ſans pareille;
L'auteur de la nature au moment qu'il voudra,
Par ſon divin Eſprit en ton corps ſurviendra,
Te donnant ſous ſon aile une chaleur féconde,
Comme quand ſa vertu fit éclore le monde.
Et de-là l'Univers en partie aura lieu,
De dire que ton fils eſt le Fils du grand Dieu.
Pour confirmer ta foi, conſidère, & contemple
Le tableau d'une illuſtre, & domeſtique exemple;
Elizabeth l'ancienne eſt groſſe de ſix mois,

Crois donc parfaitement comme en effet tu crois,
Que le Dieu qui peut tout, te peut rendre fertile,
Puis que par ſon pouvoir elle n'eſt pas ſtérile;
Il a tant de moyens, & tant d'autorité
Que rien à ſon égard n'a de difficulté.
Ce langage divin fit que la Vierge ſainte,
Bannit de ſon eſprit, & le doute, & la crainte,
Elle y ſentit le feu d'une fervente foi,
Et dit à Gabriel, que Dieu faſſe de moi
Tout ce qu'entreprendra ſa main ſage & puiſſante;
Il eſt, maître abſolu, je ne ſuis que ſervante:
Mon cœur eſt moins joyeux que fidèle, & ſoumis,
Puiſſe arriver bien-tôt ce que tu m'as promis.
Ses vœux furent reçus, & Dieu par ſa puiſſance
Remplit parfaitement toute ſon eſpérance.
L'Eſprit ſaint l'énombrant, elle conçut le fruit,
Par qui le diable voit ſon empire détruit,
O divine merveille! ô myſtère adorable!
Qui n'a rien d'étonnant qui ne ſoit véritable:
Je n'expliquerai point une conception
Qui paſſe infiniment l'imagination:
Il ſuffit de tenir pour choſe très-certaine
Que l'eſſence divine, & la nature humaine
Sont jointes en Jeſus, mais perſonnellement,
Et pour ne ſe quitter jamais d'un ſeul moment.
Que ſa chair n'a point eu la faute originelle,
Qui nous rend tous ſujets à la peine éternelle.
Et que cet Homme-Dieu qu'il faut ſeul adorer
Pour repouſſer Satan qui nous veut dévorer,
Eſt le ſeul Rédempteur dont le mérite unique
Nous acquiert dans le ciel une vie angélique.
Je reviens donc, & dis que la Vierge conçut;
Et que le bon Joſeph auſſi-tôt qu'il le ſut
N'eut plus aucun deſſein d'épouſer une fille,
Qui ſembloit faire honte à toute ſa famille:
Quoi qu'il l'eut fiancée en lui donnant ſa foi,
Il s'en pouvoit pourtant dégager par la loi.
Il ne pouvoit auſſi ſe faire aſſez de force,
Pour lui faire accepter la lettre de divorce.
Et parce qu'il étoit, & juſte & craignant Dieu,
Il forma le deſſein de tenir un milieu,

C'eſt de la délaiſſer d'une façon ſecrette :
Méthode qu'il jugeoit charitable, & diſcrette,
Puiſqu'il ne mettoit pas ſon deshonneur au jour,
Et que ſa charité ſubſiſtoit ſans amour.
Mais le Seigneur voulut comme juſte, & bon père
Mettre à couvert l'honneur du fils & de la mère.
Dieu, dis-je, qui vouloit procurer un appui,
Au fils pour l'élever, & pour être avec lui,
Fait que le bon Joſeph dans le ſommeil ſe plonge,
Et qu'un Ange du ciel vient lui parler en ſonge.
Illuſtre deſcendant de l'illuſtre David,
Joſeph, dont la vertu me charme & me ravit,
Ne crains point d'épouſer la Vierge chaſte & ſainte,
Et ne t'étonne point de ce qu'elle eſt enceinte,
Cela n'a rien d'humain, ni rien de vicieux ;
C'eſt la pureté même, & l'ouvrage des cieux ;
Crois que le Saint Eſprit par ſa toute-puiſſance
En elle a fait germer ſa très-pure ſemence,
Elle doit mettre au monde un fils, dont la grandeur
Obſcurcira l'éclat de toute autre ſplendeur :
Il aura nom Jeſus le vrai Sauveur du monde,
Sur qui tout l'univers ſe ſoutient, & ſe fonde.
Et tout ce que je dis, & de grand, & de beau,
N'eſt pas l'œuvre d'un jour & n'a rien de nouveau,
Un prophète autrefois par un fameux oracle
Nous a fait eſpérer cet illuſtre miracle,
Voici, n'en doutez point, la Vierge concevra,
De ſon ſein bien heureux l'univers recevra,
Le grand EMANUEL qui vaut autant à dire
Que Dieu fort avec nous, d'un éternel empire.
L'Ange ſe retira vers la voûte des cieux,
Lors Joſeph éveillé tourna vers lui ſes yeux,
Et joignant ſes deux mains en ſon cœur il proteſte
D'obéir auſſi-tôt à cette voix céleſte.
Il épouſa la vierge, & ne la connut pas,
Quoi qu'elle eût à ſes yeux de ſi charmans appas :
Il ſe jugea lui-même indigne de connoître
Une femme de qui le grand Dieu devoit naître.
Son geſte, ſes regards, & ſes profonds reſpects
N'eurent rien de charnel qui les rendit ſuſpects ;
Et l'amitié qu'il eut pour cette Vierge heureuſe,

Fut une flamme ſainte, & non pas amoureuſe.
Elle de ſon côté n'eut d'amoureux tranſports
Que pour l'enfant divin qu'elle avoit dans ſon corps:
Elle fut toujours chaſte, & la chaſteté même,
Et le tableau parfait d'une ſageſſe extrême
Je crois qu'elle fut vierge avant l'enfantement,
Je crois qu'elle le fut en cet heureux moment,
Et je ſoutiens qu'après elle fut vierge encore
Quoi que mère du Dieu que mon eſprit adore,
Son corps fut le ſéjour de la divinité,
Et le temple fameux de la virginité.
Cependant il avint que la Vierge Marie
S'en alla promptement viſiter Zacharie,
Pour montrer & pour voir les merveilleux effets
Des honneurs infinis que Dieu leur avoit faits;
Je veux dire l'extaſe, & les élans de joye
Procédant des faveurs que le ciel leur envoye.
Elizabeth l'oyant la reconnut ſoudain,
Son cœur ſentit alors un tranſport plus qu'humain,
Qui lui mit en la bouche une voix claire, & forte,
Et la fit tout d'un coup s'écrier de la ſorte;
O bénite du ciel plus que tous les mortels!
O fruit ſaint & bénit, digne de nos autels!
Ineſpéré bonheur que l'innocente mère
Du Dieu qui prend ſur ſoi le faix de ma miſère,
Ait aſſez de bonté pour venir viſiter
Celle qui la reçoit, mais ſans la mériter:
Ce n'eſt pas mon cœur ſeul que cette faveur touche,
Au moment que la voix a ſorti de ſa bouche,
L'enfant dont je ſuis groſſe en ce premier abord
A treſſailli de joye, & d'un divin tranſport,
Le Saint Eſprit a fait qu'il a bien pû connoître
Et ſaluer ainſi ſon Sauveur, & ſon maître.
Et toi Mère de Dieu qui nourris de ton ſang
L'infini qui ſe borne en ton précieux flanc:
Ce choix qu'il fait de toi te rendra glorieuſe;
Mais tu peux t'eſtimer encore plus heureuſe,
De croire en ce Sauveur, & d'être ſans défaut
Lors que ta foi reçoit les promeſſes d'enhaut,
Dieu doit recompenſer une foi ſi conſtante,
Quand les événemens répondront à l'attente.

Comme un feu bien épris allume un autre feu,
S'il trouve des ſujets qui l'aident tant ſoit peu :
Il va comme un éclair de matière en matière,
Et groſſit en volant ſa flamme & ſa lumière :
Le premier n'eſt qu'un chaume auſſitôt conſumé,
Si vous le comparez au dernier allumé.
Ainſi ton feu divin, femme de Zacharie,
Volant comme un éclair dans l'ame de Marie,
Y devint ſi brûlant, ſi grand, ſi lumineux,
Que ſa vive ſplendeur brille encore à nos yeux,
Le Saint Eſprit lui fit prononcer ce Cantique
Excellent, & divin, pompeux & magnifique.
Toutes mes facultés venez à mon ſecours.
Elevons la grandeur de l'Auteur de mes jours :
Mon cœur s'épanouit, & mon ame s'égaye
Dans une volupté pure, ſincère, & vraie,
Cet excès de paiſir, ce ſaint raviſſement
N'a que Dieu mon Sauveur pour ferme fondement,
Sauveur doux & bénin, dont l'immenſe hauteſſe
A daigné regarder le fond de ma baſſeſſe :
Et ce divin rayon, cet aimable trait d'œil
Doit ſe faire admirer au delà du cercueil,
Tous les ſiècles futurs me diront bien heureuſe ;
Et ma prédiction n'eſt vaine ni trompeuſe :
Car qui n'admireroit cet état floriſſant,
Où ma miſe en honneur la main du Tout-Puiſſant ?
Ses biens ſont infinis, mon cœur & ma mémoire
Ne peuvent contenir ce haut comble de gloire.
J'en bénis ſon ſaint nom d'un ton harmonieux,
Que ma voix voudroit bien pouſſer juſques aux cieux.
Mais en parlant ainſi, je n'ai pas la créance
D'être le ſeul objet de ſa magnificence :
Iſraël peut ſentir les plaiſirs que je ſens,
Et doit joindre à ma voix ſa voix & ſon encens.
Dieu n'accorde-t-il pas de lignée en lignée
La faveur qu'en nos jours il nous a témoignée ?
Et n'étendra-t-il pas ſa gloire & ſon renom
En comblant de faveurs ceux qui craindront ſon nom.
O divine merveille ! on a vu ſa main forte
Faire vivre l'égliſe autrefois pâle & morte,
Et ſon bras tout-puiſſant plonger dans le cercueil

L'audace téméraire, & l'insolent orgueil.
Ce même bras a mis aussi bas que les herbes
Les trônes des puissans, si grands & si superbes,
Elèvant les petits sur les trônes si hauts,
Qu'ils ont pû dispenser, & les biens & les maux,
Les pauvres ont reçu le comble de richesse,
Que leur a départi sa profonde sagesse,
Et sa juste vengeance a fait mourir de faim
Les riches insolens qui réfusoient du pain.
Il protége Israël qui vaque à son service,
Et le déchargera du joug de l'injustice,
Parce qu'il se souvient du serment qu'il a fait,
Et qu'il ne veut jamais révoquer son bienfait.
Les promesses qu'il fit à nos illustres pères
Par les événemens finiront nos misères;
Ayons un cœur fidèle, & constant, & soumis,
Constamment nous aurons tout ce qu'il a promis.
Ne jugerez-vous pas que son ame s'envole,
Et qu'un extase saint met fin à sa parole?
Elle a pourtant encore, & la vie, & la voix,
Comme elle témoigna l'espace de trois mois,
Conversant saintement avec sa cousine
Sur le charmant sujet de la faveur divine.
Mais lors qu'Elisabeth fut prête d'accoucher,
La Vierge ne pouvant regarder ni toucher
Un grand nombre d'objets, que présente, & que montre
La suite & le progrès d'une telle rencontre,
Retourna chez Joseph, où son chaste désir
La mena pour avoir le temps & le loisir
De faire en son esprit les réflexions saintes,
Dont le sujet étoit les cousines enceintes.
Et sur tout cet enfant saint & miraculeux
Que l'ange avoit promis à chacune des deux.
Cependant avec joie Israël vit paroître
L'heureux jour où le ciel Jean Baptiste fit naître,
Il eut huit jours après la Circoncision,
Et fut appelé Jean suivant la vision:
Le père ouvrit la bouche, il délia sa langue,
Et fit une céleste & divine harangue.
Quand un fleuve orgueilleux, après plusieurs detours
Trouve un empêchement à son rapide cours,

Il s'enfle, il ſe groſſit, il emporte l'obſtacle,
Son cours n'eſt plus un cours, mais un affreux miracle;
Sur tout s'il eſt aidé du puiſſant mouvement
D'un vent impétueux, & d'un débordement.
Ainſi le prêtre ſaint dont la langue muette
Sent au bout de neuf mois une force ſecrette,
Fait ſortir de ſa bouche un torrent dont les eaux
Préſentent des objets moins étonnans que beaux,
Ces eaux ont arroſé le champ de l'Evangile,
Et rendent aujourd'hui notre terroir fertile,
Ces eaux ont la vertu, ſi nous nous en mouillons,
De pouſſer en nos cœurs de céleſtes bouillons,
Pour y faire germer la ſemence immortelle,
Et les fruits excellens de la vie éternelle.
Il dit donc par l'eſprit qui ſait tout l'avenir,
Comme il ne bannit rien hors de ſon ſouvenir.
Bénit ſoit le Seigneur qui fait la délivrance,
Dont il nous avoit fait concevoir l'eſpérance,
Béniſſons de la voix, & du cœur & du luth,
Ce Dieu qui nous fait voir le chemin du ſalut.
Bénit ſoit l'Eternel dont la main libérale
A tiré le ſalut de la race royale,
Faiſant naître en nos jours ce grand fils de David
Par qui chacun de nous ſubſiſte, eſpère, & vit,
En cela s'accomplit l'ancienne prophètie
Qui promet tant de fois le glorieux Meſſie:
Et qui dit ſi ſouvent que tous nos ennemis
Seront enfin par lui ſubjugués & ſoumis.
Dieu par ce grand moyen maintenant nous conſole,
Degage ſon ſerment, acquite ſa parole:
Ce Dieu clément & bon, ce puiſſant Eternel,
A fait à nos Ayeuls un ſerment ſolennel,
Qu'après avoir rompu le joug de ſervitude,
Qui nous faiſoit gemir avec inquiétude,
Nous nous attacherons comme il a mérité,
A le ſervir ſans peine, & ſans timidité:
Mais avec innocence, & d'une ame ravie,
Autant que nous aurons de vigueur & de vie.
Et toi petit enfant, aimable nouveau né,
Objet de mes déſirs, & mon Fils Dieu donné,
Ta langue maintenant ſi foible, & ſi muette

Sera l'organe un jour d'un éloquent prophète :
Tu ſeras en ton temps l'illuſtre Précurſeur,
Et le Fourier ſacré de notre Rédempteur,
Tu dois offrir à tous le ſalut, & la grâce :
Mais ſans obſcurité, mais avec efficace :
En ſcellant ce ſalut d'un ſacrement nouveau,
Qui plonge les pécheurs dans l'élement de l'eau ;
En fondant ce ſalut ſur la miſéricorde.
Que le Dieu des bontés nous offre, & nous accorde,
Et dont viſitera le céleſte Orient
Les pécheurs qui verront ſon viſage riant.
Quand cet Etre divin, ce Soleil de juſtice
Diſſipant les brouillards d'erreur, & de malice,
Viendra reſſuſciter par un divin effort
Les hommes accablez ſous le poids de la mort,
Tu dois pour cet effet d'une voix haute, & claire
Enſeigner le chemin de la paix ſalutaire.
Là finit ſon diſcours, mais non pas le déſir,
Ni l'eſpoir qu'il avoit de voir avec plaiſir
Les objets raviſſans de tant de belles choſes
Que le temps n'avoit pas parfaitement écloſes,
Pendant qu'avec tranſport ſon eſprit y penſoit,
L'enfant devenoit grand, Jean Baptiſte croiſſoit,
Et ſous l'extérieur d'une ſi tendre écorce,
L'eſprit du Tout-puiſſant faiſoit ſentir ſa force :
Si bien que dès qu'il eût de la diſcrétion
Il attendit le point de ſa vocation,
Dans les vaſtes déſerts qui bornent la Judée,
Où ſon juſte devoir étoit ſa ſeule idée :
Mais tu vas trop avant, ma plume, où voles-tu ?
Vien retrouver *Jesus*, vien chanter ſa vertu,
Dépein-nous ſa puiſſance, & nous décrit la gloire
De ce divin objet de ta divine hiſtoire.
L'Éternel étant près de naître dans le temps,
Pour calmer les eſprits incertains, & flottans :
Auguſte dont la voix ainſi que le tonnerre
Se faiſoit redouter preſqu'à toute la terre,
Pour mieux venir à bout de ſes vaſtes projets,
Fit par édit public enroller ſes ſujets,
Tout le monde obéit aux ordres de ce prince,
Et ſe fit enroller chacun en ſa province ;

Et parce que Joseph, quoi qu'il n'eût aucun rang,
Etoit fils de David, & de son noble sang,
Il vint à Bethleem, où toute la lignée
Du grand Roi de Juda se trouvoit assignée.
La Vierge qui ne peut être sans cet appui,
Sortit de Nazaret, & vint avec lui.
Figurez-vous l'essain des actives Abeilles,
Dont le gouvernement est si plein de merveilles ;
Chacune se transporte au moment assigné,
Dans le lieu tout nouveau qu'on leur a dési gné,
Le roi sort le premier des logettes connues,
Et place auprès de soi les premières venues,
Si ce n'est que la force avec l'autorité
Garde aux autres l'honneur des rangs de dignité.
Tel est l'empressement, telle est la foule étrange
Qu'on voit à Bethleem du peuple qui s'y range.
Et la Vierge & Joseph dans ce nombre confus
Ayant souffert par tout un indigne refus,
N'eurent point de logis, ni de lieu plus notable
Qu'un logement public, & qu'une vile étable.
Ce nuage couvrit notre divin éclair,
C'est là premièrement que Dieu respira l'air,
Quand le terme arriva que Jesus devoit naître
Pour servir aux mortels de Sauveur & de Maître.
La Vierge emmaillotta ce petit corps naissant,
Si foible en apparence, en effet si puissant.
Et la créche servit en cette conjoncture
De berceau pour coucher l'Auteur de la Nature
Vierge ne peux-tu donc mieux faire agir ton soin
Qu'en mettant le Sauveur dessus un peu de foin ?
O *Grand Emanuel* ! ô Dieu de tout chose !
Une étable est l'hôtel où ta grandeur repose.

Fin du premier Livre.

EMANUEL,

OU

PARAPHRASE EVANGELIQUE.

LIVRE SECOND.

JESUS ENFANT.

ARGUMENT.

Comparaiſon du Ciel, & de l'étable de Bethleem. Louange de l'humilité de Jeſus venant au monde. Apparition de l'Ange aux Bergers. Cantique des milliers d'Anges. Voyage des Bergers en Bethleem. Circonciſion du Seigneur. Cantique de Simeon. Prédiétions d'Anne la Prophèteſſe. Arrivée des Sages à Jeruſalem. Trouble d'Herode & des Juifs. Converſation d'Herode avec les Sages. Adoration & offrande des Sages. Retour des Sages en Orient. Fuite de Joſeph en Egypte. Maſſacre de Bethleem. Mort d'Herode. Retour de Joſeph. Voyage de Jeſus à Jeruſalem à l'âge de douze ans.

VOûtes de l'univers, globes toujours roulans;
Cieux qu'on peut appeller, & muets & parlans,
Cette nuit de Noël vous paroît noire & ſombre,
Mais votre éclat brillant n'eſt pas même ſon ombre,
Ce lieu plein de bétail, & de pauvres valets
Surpaſſoit en ſplendeur vos ſuperbes palais.
Vous devez reſpecter la vile hôtellerie
Où logèrent alors le Sauveur & Marie.
Vous le devez céder, quoi que ſources du jour
A la crêche où Jeſus fit ſon premier ſéjour

Votre trône azuré, bâti d'or & d'ivoire
N'eſt point à mon avis ſi rayonnant de gloire,
La pauvreté de Chriſt m'eſt un plus grand tréſor
Que ne ſont vos lambris brillans d'azur & d'or.
Le ſuperbe ſoleil, dont vous êtes la lice,
N'eſt qu'un charbon au prix du Soleil de Juſtice,
Votre lune d'argent en vôtre corps d'azur,
Comparée à la Vierge, eſt à peine un corps pur ;
Enfin ce toit obſcur environné de toiles
Surpaſſa de bien loin l'éclat de vos étoiles.
Mais d'où pouvoit venir cette grande ſplendeur,
Que de Jeſus enfant, d'une immenſe grandeur ?
Son corps ne brilloit pas, mais ſa glorieuſe ame
Allumoit en ces lieux une céleſte flamme,
Et les hautes vertus de ſa divinité
Eclattoient dans l'ombrage, & dans l'obſcurité ;
Admirons en ce lieu, que malgré nos offenſes
Il nous ait témoigné ſes charités immenſes ;
Et qu'il ſe ſoit fait voir au monde criminel,
Afin de l'exempter du ſuplice éternel.
Doux Sauveur, qui nous fais l'objet de tes tendreſſes,
C'eſt pour nous enrichir que tu fus ſans richeſſes.
Tu t'es rendu petit, mais pour nous faire grands,
Tu t'es fait ſerviteur, mais pour nous rendre francs.
Te voilà dans la honte, & grande & manifeſte,
Mais pour nous couronner de la gloire céleſte.
Tu t'es fait homme ſimple, & nous devenons Dieux,
Tu deſcendis en terre, & nous montons aux cieux.
En un état ſi vil, te voilà ſans couronne,
Mais elle nous regarde, & ta main nous la donne.
Nous ne te voyons point de ſceptre dans la main,
Mais c'eſt pour nous donner un pouvoir plus qu'humain
Te voilà ſous un toit infame & mécanique,
Mais pour nous ériger un trône magnifique,
Tu naquis pour mourir ſur les ſanglans Autels,
Mais c'eſt le ſeul moyen de nous rendre immortels.
Te voilà dans le ſein d'une mortelle Mère,
Mais c'eſt pour nous placer dans le ſein de Ton Père.
Le ſeul lait que tu prends. a pour toi des appas,
Pour nous donner là haut un immortel repas.
Tu pleures en naiſſant, & les cris ſont tes armes,

Mais c'eſt pour eſſuyer, & nos yeux & nos larmes.
Tu nous veux reſſembler, excepté le péché,
Qui nous eſt naturel, & ſi fort attaché ;
Nous te reſſemblerons, quand nos foibles paupières
S'ouvriront dans le ciel à tes vives lumières.
Je ne ſuis pas le ſeul dans l'admiration
De voir ainſi l'Auteur de la création.
Enfant foible & muet, exerce ta puiſſance
En r'animant ma voix d'une ſainte éloquence,
Et je dirai comment les fidèles bergers
Furent pour t'aller voir ſi prompts & ſi légers :
Je ferai les tableaux, & les belles images
D'Anne, de Simeon, & des illuſtres Sages.
La nuit qui vit Jéſus naître, & venir au jour,
Vit la foi des bergers qui veilloient tour à tour
Pour couvrir de leurs ſoins, & de leur hardieſſe
Les troupeaux qui faiſoient leur plus grande richeſſe ;
Ce ſoin champêtre & ſimple occupoit leur eſprit,
Lors qu'un ange du ciel ſurvint, & les ſurprit,
Et ſur tout quand l'éclat d'une ſplendeur divine
Semble leur préſager une prompte ruine.
Mais l'ange les ſoutint dans le même moment,
Et bannit de leur cœur cet épouvantement.
Ne craignez point, dit-il, car c'eſt Dieu qui m'envoie
Pour combler vos eſprits de bonheur & de joie.
En ce célèbre jour, en ce moment heureux
Eſt né dans Bethleem le Sauveur amoureux :
C'eſt votre EMANUEL, & le divin Meſſie
Que faiſoit eſpèrer l'ancienne prophétie.
O bergers innocens ! vous avez grand ſujet
De déſirer, de voir un ſi charmant objet,
Ne perdez point de temps, contentez votre envie,
Allez pour adorer le Prince de la vie ;
Ne donnez à vos yeux ni repos ni ſommeil,
Avant que d'avoir vu l'Ange du grand conſeil ;
Mais pour ne prendre pas une peine inutile
A chercher cet Enfant trop long-temps dans la ville,
Et pour vous aſſurer que c'eſt la vérité
Dont votre foi répaît ſa curioſité,
Allez en Bethleem, l'humilité profonde
Dans une crèche a mis le Rédempteur du monde.

Ce discours pouvoit bien imprimer en leur foi
Que ce petit Enfant est le Souverain Roi.
Mais pour la confirmer encore d'avantage,
Un million d'esprits lui rendent témoignage.
Cieux d'immense grandeur, disoient ces saints esprits,
Trône du Dieu vivant, & son riche pourpris,
Faites que votre écho répète les louanges,
Que Dieu va recevoir par le chœur de ses anges.
Et toi, vil élement, centre de l'univers,
Terre, tu dois te joindre à ces sacré concerts ;
Puisque le beau sujet dont le feu les anime
Est principalement le pardon de ton crime.
L'Éternel fait la paix avec tes habitans ;
Comme il l'avoit promis, & juré de long-temps :
Sa bonne volonté paroît dans la naissance
De son Fils, dont la mort sera leur délivrance.
Ces anges glorieux remontèrent alors,
Après avoir mis fin à leurs divins accords,
Mais pour reprendre au ciel la divine harmonie
Qui comble leurs esprits d'une joie infinie.
Les Bergers animez d'un exemple si beau ;
Eclairez, & conduits par ce divin flambeau.
Ont une passion si puissante, & si forte
Qu'elle seule domine, & qu'elle les transporte.
Hâtons-nous, disent-ils, courons pour aller voir
Celui que nos esprits ne peuvent concevoir,
Et repaissons nos yeux des divines merveilles
Dont le ciel favorable a rempli nos oreilles.
Ces discours rédoublés hâtèrent les Bergers,
Les ailes de la foi les rendirent légers ;
La foi pour les guider leur prêta sa lumière,
Leur montrant le Sauveur couché sur la litière,
Cet objet qui vouloit de la compassion
Les porta toutefois à l'adoration :
Et la Vierge présente examinant ces choses
Les tenoit en son cœur très-surement encloses,
Anticipant par foi les grands événemens
Que produiront un jour ces beaux commencemens.
Les illustres Bergers étant hors de l'étable
Avoient comme présent cet accident notable,
Ce qui les obligeoit en retournant chez eux

A pouſſer vers le ciel de tons harmonieux,
Qui combloient le Seigneur de louange, & de gloire
Pour ce qu'il leur faiſoit, & contempler & croire ;
Mais leurs eſprits ravis ne furent pas contens
De méditer entr'eux ces ſujets importans,
Par tout ils s'en alloient donner la connoiſſance
Pour témoigner l'effort de leur reconnoiſſance,
Et tous ceux qui prétoient l'oreille à leurs diſcours
Admiroient la merveille arrivée en leurs jours.
Quand le Père des ans, & le grand œil du monde,
Auteur de l'univers huit fois eut fait la ronde.
Montrant autant de fois ſon viſage riant,
Tantôt à ſon coucher, tantôt à l'orient :
L'Enfant fut circoncis, quoique chef de l'égliſe,
Voulant ſubir le joug de la loi de Moïſe,
Et montrer qu'il étoit en ce terreſtre lieu
Pour faire entièrement la volonté de Dieu.
On appella Jéſus le Sauveur débonnaire,
Comme l'ange avoit dit en ſaluant la Mère ;
Et ſi-tôt que la lune eût achevé le mois,
Qui laiſſe le ſoleil ſe lever trente fois,
On l'offrit au Seigneur, puis qu'ouvrant la matrice
La coutume & la loi requéroient ce ſervice :
Auſſi bien que le ſang, & les deux pigeonneaux
Qui ſont à nos eſprits comme autant de tableaux
De la grande diſette où ſe trouva réduite
La bien heureuſe Vierge avec toute ſa ſuite.
Simeon fut témoin de cette pauvreté,
Lors qu'il fit éclater ſa grande piété,
Son âge l'empêchoit d'être fort & robuſte.
Mais ſon ame dévote, & charitable & juſte
Eſpéroit fortement avant que de mourir,
Le Sauveur qui nous doit délivrer & guérir ;
Et ſe fondoit ſur Dieu, dont il avoit parole,
D'où naiſſoit une foi non feinte ni frivole.
Le Cygne, comme on dit, ménacé de la mort,
Chante mieux que jamais par un dernier effort,
Comme voulant charmer les douleurs qu'il endure,
Quand il lui faut payer le tribut à nature.
Si cela n'eſt point faux, c'eſt un riche portrait
Du vieillard Siméon, qui nous fait voir un trait,

De l'effort merveilleux qu'une blanche vieilleſſe
Peut faire alors que Dieu renforce ſa foibleſſe.
Cet homme donc ſentant ſon eſprit & ſon corps
Comme ſe ſoulever par des divins tranſports,
Monta juſques au temple, où Joſeph & la Mère
Conſacroient le Seigneur à l'Éternel ſon Père.
Il le connut de loin, il avança le pas,
Et l'otant à Joſeph, il le prit ſur les bras,
L'eſprit lui ſuggerant le glorieux cantique
Que depuis Siméon le fidèle s'applique.
Seigneur, je ſuis content, laiſſe donc déſormais
Mourir ton ſerviteur, & s'en aller en paix :
Tu m'as fait la promeſſe, & tu l'as accomplie,
J'ai le fruit de ma foi, mon attente eſt remplie,
J'ai le divin Sauveur ſur mes bras impuiſſans,
Et je vois ton ſalut de mes yeux languiſſans.
Oui le divin Enfant que ce lange reſſerre
Eſt l'auteur du ſalut tant promis à la terre,
C'eſt ici le ſoleil, dont les rayons actifs
Doivent ouvrir les yeux, & le cœur aux Gentils,
C'eſt le ſeul ornement de la nation Juifve,
Pourvu qu'elle l'embraſſe avec une foi vive,
Ce diſcours adorable auſſi bien que charmant
Mit le Père & la Mère en un étonnement,
Qui devint exceſſif, lorſque le même oracle
Promit encor après un étonnant miracle.
Sachez que c'eſt ici le merveilleux rocher
Où l'égliſe verra le méchant trébucher ;
Mais ſur qui les élus fonderont leur attente,
Et l'œuvre d'une foi ferme & juſtifiante ;
C'eſt un ſigne de paix que ceux-ci béniront,
Et que pour leur malheur les autres banniront.
Ainſi l'Oracle ſaint qui viendra de ſa bouche,
Doit être en Iſraël une pierre de touche,
Qui montrera l'erreur, ou bien la vérité,
La foi vivante & pure ou l'incrédulité.
Et toi Mère de Dieu qui perds quaſi la vie,
Tant ton ame a de joie, & tant elle eſt ravie,
Sache que ton cher Fils eſt en butte aux méchans,
Et que ſes maux ſeront comme glaives trenchans,

Qui perceront ton ame, & d'un mortel outrage
Aſſailliront un jour ton généreux courage.
Dans le même moment que Siméon parloit,
Découvrant du futur ce que l'eſprit vouloit,
Anne la prophéteſſe arriva dans le temple,
Où ſes hautes vertus à tous ſervoient d'exemple,
Parce qu'en cette ſainte & divine maiſon
Son exercice étoit le jeûne, & l'oraiſon :
Ses illuſtres vertus ſe voyoient couronnées
Par le Maître des temps de plus de cent années ;
Mais ce fardeau de jours, & cet âge impuiſſant
Ne rendoient point ſon corps tellement languiſſant,
Qu'elle ne vint louer l'Auteur de ſa vieilleſſe,
Cet Enfant dont le bras ſoutenoit ſa foibleſſe.
Elle en parloit à tous ſi magnifiquement,
Et montroit ſa grandeur ſi manifeſtement,
Que ſes termes divins nourriſſoient l'eſpérance
De voir en peu de temps ſa grande délivrance.
Iſraëlites ſaints, dont la belle ferveur
Adore le Meſſie, & le divin Sauveur,
Vous n'êtes pas les ſeuls en cette conjoncture
Qui venez adorer le Dieu de la nature.
J'apperçois des Gentils, je vois des étrangers
Imiter vos vieillards, & vos zélez bergers ;
Vos honneurs, vos reſpects, & vos divins hommages,
N'éclatent guères plus que les honneurs des Mages.
Lors que Jéſus étoit encore en Bethleem,
La troupe d'Orient vint à Jéruſalem,
Cherchant à viſiter le Roi de la Judée ;
Et croyant que chacun n'avoit point d'autre idée ;
Montrez-nous, diſoient-ils, ô Juifs ! faites-nous voir
Ce qu'enſeignez de Dieu, vous devez tous ſavoir ;
Montrez-nous ce grand Roi que votre peuple admire,
Et dont il reconnoit la puiſſance, & l'empire :
Nos yeux ont vû ſon aſtre, & le jour & la nuit,
C'eſt lui qui nous amène, & qui nous a conduit,
Nous voulons révèrer cet Enfant vénérable,
Nous voulons adorer ce Monarque adorable,
Jéruſalem entière, & ſes plus entendus
Surpris de ces diſcours nullement attendus,

Se ſentent aſſaillis d'un ſouci qui rédouble,
Hérode plus qu'aucun a ſa part de ce trouble :
Après cette nouvelle ils ſont tous alarmez
Comme des habitans ſurpris & déſarmés,
Qui voyant l'ennemi maître de leurs murailles,
S'imaginent de voir leurs triſtes funérailles.
Les Juifs voudroient bien voir le ſceptre des Romains,
Et d'Hérode le grand paſſer en d'autre mains :
Mais ils craignent les maux d'une guerre civile,
Ils craignent pour Judée, ils craignent pour la ville,
Hérode triomphant, & tout puiſſant qu'il eſt
Craint pour ſes deſcendans, & pour ſon intérêt.
Il eſt trop clair-voyant, & trop grand politique
Pour ne connoître pas qu'un pouvoir tyrannique
Peut recevoir échec d'un Enfant impuiſſant,
Quand le peuple l'eſpère, & l'adore naiſſant.
Il ſe travaille donc, il appelle, il aſſemble
Les Sacrificateurs, & les Scribes enſemble.
Il leur parle d'abord de ces Orientaux
Qui tenoient des diſcours ſi pompeux, & ſi beaux.
Après il leur demande où le Chriſt devoit naître,
Feignant de l'avouer pour Sauveur, & pour Maître.
Ces gens ne voyant pas le funeſte deſſein
Qu'Hérode concevoit, & rouloit dans ſon ſein :
Dirent qu'aſſurément le bienheureux Meſſie
Naîtroit à Bethleem ſuivant la prophétie.
Bethleem tu n'eſt pas la moindre des cités,
Juda te doit céder toutes ſes qualités,
Puiſque de toi naîtra le Sauveur de l'égliſe,
Dont il faut que le bras la garde, & la conduiſe.
Cela fit deux effets quand Hérode l'ouit,
L'un affligea ſon cœur, l'autre le réjouit :
Il s'afflige de voir qu'il étoit infaillible,
Que Juda fourniroit un Monarque invincible,
D'ailleurs il eſt joyeux, & ravi de ſavoir
Le lieu de ſa naiſſance, & même de pouvoir
Étouffer au berceau la puiſſance naiſſante
Qui lui cauſe une crainte, & forte, & violente ;
Mais n'oſant ſe fier aux Sacrificateurs,
Impatiens du joug, & des uſurpateurs,
Par des diſcours trompeurs adroit il les renvoie
Sans leur communiquer ſa triſteſſe ou ſa joie.

Pour mieux venir à bout de ſes intentions,
Il cherche en ſon eſprit d'autres inventions,
Il appelle en ſecret cette troupe de Sages,
A qui l'on a donné l'illuſtre nom de Mages;
Il s'enquiert, il demande avec empreſſement,
A quel jour, à quelle heure, & même à quel moment
L'aſtre du Rédempteur, cette étoile inconnue,
Se fit voir à leurs yeux dans le ſein de la nue:
Quels chemins, & quel cours cette étoile avoit pris,
Comment ils avoient pû réſoudre leurs eſprits,
A s'en aller ſi loin, & prendre pour leur Ourſe
Un aſtre qui n'avoit qu'une certaine courſe;
Il leur demande encore, & le temps, & le lieu
Où s'étoit retiré cet étendart de Dieu.
Et d'autres queſtions de pareille nature
Sur le rare ſujet de leur haute avanture.
Sortez de mon palais, & de Jéruſalem;
Allez, dit-il, allez juſques en Bethleem,
Cherchez ſoigneuſement mon Sauveur, & le votre,
Que ce ſoin vous occupe, & n'en ayez point d'autre:
Adorez le pouvoir de ce divin Enfant
Dont le front eſt couvert d'un laurier triomphant,
Quand vous aurez fait voir l'humilité profonde
Qui vous abat aux pieds du Rédempteur du monde,
Révenez me trouver pour me dire en quels lieux
Eſt le Maître abſolu de la terre, & des cieux:
Je le veux aller voir, & je déſire encore
De me voir à ſes pieds afin que je l'adore.
Les ſages tout ravis des diſcours de ce roi,
Ignorans que ce fût un monarque ſans foi,
Et que ſon ame étoit feinte, méchante, avare,
Pleine de cruauté, tyrannique, & barbare,
Sortirent du palais comme il leur avoit dit,
Et ſon ſimple conſeil leur fut comme un édit,
Il eſt vrai que la foi plutôt que ſa parole
Anime cette troupe, & fait qu'elle s'envole.
Cette troupe marchoit le viſage riant,
Quand l'aſtre qui l'avoit conduite d'Orient,
Rallumant ſon flambeau fut encore ſa guide
Juſques ſur le logis où le Sauveur réſide:
Et le raviſſement dont ils furent ſurpris
Ne peut ſe concevoir par nos foibles eſprits.

Sages Orientaux, les plaiſirs que votre ame
Poſsède en regardant cette céleſte flamme,
Le cédent aux plaiſirs que vous avez reçus
Quand vos yeux bien-heureux regardèrent Jéſus.
De ſon ſacré logis arrivant à la porte,
Un ſaint raviſſement tout d'un coup vous tranſporte,
Sans crainte vous venez à ce divin Soleil.
Vous avez devant vous l'Ange du grand conſeil,
En un mot vous voyez l'Enfant avec la Mère,
Votre eſprit s'y ſoumet, votre ame le revère,
Vous adorez ce Fils auſſi bien comme nous,
Vous tombez à ſes pieds en ployant les genoux :
Et pour lui témoigner que vos obéiſſances
Emportent le tribut avec les déférences,
Vous mettez à ſes pieds votre riche tréſor,
De l'encens odorant, de la myrrh, & de l'or :
Ce qui peut lui ſervir pendant qu'il eſt en fuite :
Et qu'à la pauvreté ſa perſonne eſt réduite :
Mais vous lui faites bien de plus riches préſens
Que l'or matériel, & la myrrhe, & l'encens :
Puiſque vous lui donnez l'or d'une foi vivante,
La myrrhe de regrets d'une ame répentante ;
Et l'encens d'un cœur pur, qui pouſse vers les cieux
Ses ſaintes oraiſons, ſes déſirs, & ſes vœux.
Comment fermer ſes yeux, & boucher ſes oreilles,
Le moyen de dormir après tant de merveilles ?
Les Sages toutefois ſe donnent au répos
Afin qu'en leur retour ils fuſſent plus diſpos :
Soit que la laſſitude eut baiſſé leur paupière ;
Ou ſoit que Dieu l'eut fait de quelque autre manière,
Pour leur dire en dormant que quand ils s'en iroient,
Ils régardaſſent bien quel chemin ils prendroient,
Qu'ils ne révinſſent pas par le palais d'Hérode :
Et qu'un autre chemin leur ſeroit plus commode.
En ſuite il leur aprit le tragique deſſein
Que ce barbare avoit enfermé dans le ſein :
Il leur fit voir ſa ruſe, & ſon hypocriſie,
L'excès de ſa malice, & de ſa jalouſie,
Et qu'il vouloit tremper ſes ſacrilèges mains
Dans le ſang innocent du Sauveur des humains :
Cet oracle divin, ces funeſtes images,
Ces ſonges étonnans éveillèrent les Mages,

Qui ſuivant cet avis prirent à leur réveil
Un chemin tout contraire à celui du ſoleil,
Et portèrent la foi juſques dans leur patrie
Pour en bannir l'erreur avec l'idolatrie :
Ils euſſent bien voulu faire plus de ſéjour,
Et n'aller pas ſi tôt à la ſource du jour :
Ils quittoient à regret les lieux ſaints, & célèbres.
D'où le Seigneur naiſſant diſſipoit les ténèbres
Mais d'ailleurs, leur pais, leurs proches, & leurs biens
Les tenoient attachés par de puiſſans liens,
Enfin ſans héſiter, ſans faire réſiſtance
Ils ſuivirent la voix de la Toute-puiſſance,
Régardant l'Orient, & laiſſant derrière eux
Le Soleil de juſtice, & l'objet de leurs vœux
Le corps & l'ame avoient des mouvemens contraires,
Agréables pourtant, & tous deux volontaires.
Hérode cependant ignorant leur détour,
Avec impatience attendoit leur retour,
Mais comme il nourriſſoit cette inutile attente,
Qui tantôt le conſole, & tantôt le tourmente,
On eut aſſez de temps pour conſacrer à Dieu
Ce petit dont l'eſſence occupoit tant de lieu :
Joſeph eut le loiſir de l'ôter du carnage,
Qu'Hérode commanda pour contenter ſa rage,
Un ange l'avertit du danger de la mort,
Qui ménace Jéſus dont il eſt le ſupport,
Lors que dans le ſommeil où cet homme ſe plonge,
De la part de ſon Maître il lui vint dire en ſonge.
Ah ! Joſeph ! que fais-tu ? c'eſt fort mal à propos
Que tu fermes les yeux pour prendre du repos.
L'on veut priver du jour le Soleil de juſtice,
Et tu dors ſur le bord d'un affreux précipice ?
Hérode veut tuer cet Enfant innocent ;
Leve-toi, ſors d'ici, le danger eſt preſſant,
Sauve-toi, ſauve encore, & le Fils & la Mère
Dans l'aſile éloigné d'une terre étrangère,
L'Egypte doit avoir le ſignalé bonheur
De ſervir de retraite, & d'aſile au Sauveur.
C'eſt-là que le tyran n'aura pas la puiſſance
D'exercer ſur Jéſus ſa damnable inſolence ;
C'eſt-là que le tyran ſanguinaire, & cruel

Alteré du ſang pur du grand EMANUEL,
Ne pouvant immoler cette ſainte victime,
Verra qu'il a conçu ſans enfanter ſon crime,
Fui t'en donc en ce lieu, traverſe les déſerts,
Et ſauve ainſi la vie au Maître que tu ſers :
Evitez là tous trois le fer & l'incendie,
Et n'en revenez point que je ne vous le diſe.
Joſeph à ce diſcours s'éveillant en ſurſaut,
Comme quand on s'éveille au bruit d'un rude aſſaut,
Prit le petit Enfant avec ſa Mère encore,
Sans avoir attendu le lever de l'aurore,
Et ſe refugia parmi le peuple vil
Qui cultivoit alors le rivage du Nil.
Quel regret de ſortir hors de la Paleſtine.
Où ſont tous les effets de la faveur divine !
C'étoit preſque ſortir de ce ſéjour mortel,
Que d'être ainſi privé du temple, & de l'autel,
Mais puis qu'il a Jéſus, & puis qu'il le contemple,
Il a la Paleſtine, & l'autel, & le temple :
Avec Chriſt il a tout, & parens, & ſupport,
Et pilote, & bouſſole, & le calme, & le port,
Avec Chriſt il a Dieu qui pour lui fait combattre
La malice, & l'erreur de ce peuple idolâtre.
Joſeph demeura là juſqu'à ce que l'enfer
Eût reçu le tyran, & ſon ſceptre de fer :
De ſorte que depuis on n'a point eu d'obſtacle,
A comprendre le ſens de cet ancien oracle,
Lors que l'Éternel dit, j'ai retiré mon fils
Des lieux où le Nil paſſe ayant baigné Memphis,
Je l'en ai fait ſortir comme d'un grand déluge,
Je l'en rappellerai comme de ſon refuge.
Pour Hérode le grand quand il eut apperçu
Que ſa ruſe étoit vaine, & qu'on l'avoit déchu ;
Voyant comme échapper ſa victime, & ſa proie,
Il bannit de ſon cœur, l'eſpérance, & la joie :
Et pour faire périr le grand Roi de Sion
A la peau du Renard joint celle du Lion :
Il s'anime, il s'emporte, il déteſte, il enrage,
Et ne reſpire rien que l'horreur du carnage,
Le fer, le feu, le ſang avec la cruauté
Sont l'appui de ſon ſceptre, & de ſa royauté.

Allez, allez, dit-il à ſes fiers ſatellites,
Maſſacrez ces enfans, & ces races maudites
Qui ſont à Bethleem, & dans tout ſon reſſort,
Faites qu'ils ſervent tous de victime à la mort :
S'ils ont plus de deux ans ma bonté leur pardonne,
Puis qu'ils n'ont pas deſſein d'abattre ma couronne :
Mais ces autres pourroient renverſer ma maiſon,
Quand ils auroient un jour la force, & la raiſon.
Je ſuis fort aſſuré que ſous cette innocence
Les juifs ont un deſſein fatal à ma puiſſance
Allez donc mes amis, ne les épargnez pas,
Portez mes intérêts, donnez-leur le trépas :
Écraſez ces ſerpens, dont le venin funeſte :
Menace mes enfans d'un danger manifeſte :
Je vous tiens pour l'appui de mon trône royal,
Et vous n'ignorez pas que je ſuis libéral.
Un trait que l'on décoche avec beaucoup d'adreſſe
Ne peut preſque partir avec plus de viteſſe,
Que firent ces ſoldats cruels & turbulens,
Ravis d'exécuter des conſeils violens.
Miniſtres de fureur, de rage d'injuſtice,
Vous faites un maſſacre, & non pas un ſupplice,
Et de grâce épargnez ces petits innocens,
N'oyez-vous point leurs cris, & leurs triſtes accens,
Leur touchante frayeur, leurs innocentes larmes
Ne peuvent-elles point vous arracher les armes ?
Le ſang qui rejaillit ſur vos bras meurtriers,
Ne peut-il amolir vos courages guerriers ?
Leur ſang ne fait-il point pâlir votre viſage ?
Leur douceur ne peut-elle appaiſer votre rage,
Quoi, fermez-vous les yeux, n'avez vous point d'égard
A leurs derniers ſanglots : à leur mourant regard ?
Les prières, les cris, les clameurs de leurs mères,
Ne calment-elles point vos injuſtes colères ?
Arrêtez, c'eſt aſſez, ah! retenez vos mains,
Et n'en faites pas plus que les plus inhumains.
Mais j'adreſſe ma voix à des ſourds volontaires
Qui répaiſſent de ſang leurs eſprits ſanguinaires.
Ils ne ſont pas ſoldats, mais lions acharnés :
Mais tigres furieux, mais démons incarné.
Je ne ſaurois dépeindre un malheur ſi tragique,

Les funeſtes effets d'un pouvoir tirannique,
Les plaintes, les regrets, les clameurs de Rama,
Ni les pleurs de Rachel, lors qu'elle s'allarma
De voir tous ſes enfans comme à la boucherie
L'objet d'une infernale, & maudite furie.
Ah ! pauvre Bethleem ! que je plains ton malheur,
Je prends beaucoup de part à ta juſte douleur ;
Elle m'ôte quaſi la voix & la parole,
Mais pourtant après tout mon ame ſe conſole,
Puis que l'agneau de Dieu ſeparé de ces loups
Évite leur malice, & leur rage, & leurs coups,
Et que le fier tyran, & l'objet de ma haine
Ayant commis le crime en porte auſſi la peine.
Hérode prompt au mal, mais ailleurs froid & lent
Ce parricide roi, ce barbare inſolent,
Ce bourreau ſans pitié, cet adultère infame
Teint du ſang de ſes fils, & du ſang de ſa femme,
Se vois abandonné de parens & d'amis,
Et ſe tient pour trahi ſi tôt qu'il c'eſt commis.
Je vois qu'un vif remords le pique & le bourelle,
Et que ce cruel ſent une douleur cruelle :
Il empoigne un couteau pour ſe percer le flanc,
Lui-même veut venger tant de ſang par ſon ſang ;
Il veut être en mourant le bourreau de ſoi-même,
Tant ſon mal eſt ſenſible, & ſon tourment extrême,
Ses gens vont au devant, & retiennent ſon bras,
Pour n'avoir pas le nom de cruels & d'ingrats :
Mais le Seigneur voulant alonger ſon ſuplice,
L'abandonne à ſatan ſon maître & ſon complice.
L'enfer reçoit ſon ame, & le tombeau ſon corps,
Pour venger tant de ſang, & tant d'injuſtes morts.
Dès qu'Hérode fut mis dans ces demeures ſombres,
Où ſon éclat pompeux ſe convertit en ombres :
Et ſi tôt qu'on eut fait un funèbre appareil,
Au tyran, dont l'orgueil n'eut jamais de pareil ;
L'Ange de l'Eternel diligent & fidèle
En fut dire à Joſeph l'agréable nouvelle,
Lui commandant de prendre & la Mère, & l'Enfant,
Que cette mort rendoit vainqueur & triomphant,
Et de ſe retirer ſans frayeur & ſans crainte,
Parmi le peuple juif, & dans la Terre Sainte.

Ce qu'il fit auſſitôt qu'il ſe fut éveillé,
En uſant tout ainſi qu'il étoit conſeillé,
Et trouvant dangereux le pais de Judée,
Du ſucceſſeur d'Hérode en ce temps poſſédée,
Il vint à Nazareth prendre ſon logement,
Comme il en eut du ciel un avertiſſement :
Ce qui vérifia l'ancienne prophétie,
Nommant Nazarien l'adorable Meſſie.
Pendant ſes jeunes ans, ce fut là qu'il falut
Que ſéjournat le prince & l'auteur du ſalut :
Ce fut là que Jéſus rempli de ſapience,
Et des riches tréſors d'une ſainte influence,
Crut de corps & d'eſprit, qui tous deux raviſſoient
Ceux qui voyoient ſa vie, & qui la connoiſſoient.
Ce n'eſt pas ſans ſujet que chacun le révère,
Puis qu'il eſt le vaiſſeau des grâces de ſon Père
Qui peignoit au naif ſur un corps précieux
Les plus rares béautés de la terre & des cieux.
Voulez-vous une preuve, & forte & manifeſte
Que ce petit Enfant eſt divin & céleſte ?
Jéſus étant âgé tout au plus de douze ans,
(Age foible, où la honte étonne les enfans)
Monte à Jéruſalem, & ſans aucun exemple
Laiſſe aller ſes parens, demeure dans le Temple,
Et ſe fied hardiment au milieu des docteurs,
Non ſeulement pour être un de leurs auditeurs,
Mais auſſi pour ſavoir s'ils ſont aſſez capables
Pour mériter le nom de docteurs vénérables.
Il interroge donc ces docteurs de la loi,
Il voit ſi leur doctrine eſt conforme à la ſoi.
Et leur répond à tous avec tant de ſageſſe,
Que chacun admiroit ſa grâce & ſa jeuneſſe.
Après que ſes parens eurent fait pluſieurs tours,
Et cherché leur enfant l'eſpace de trois jours :
Après beaucoup de ſoins, enfin ils le trouvèrent,
Et comme un peu fâchez, d'abord lui demandèrent,
Prends-tu quelque plaiſir à nous faire chercher ?
Pourquoi demeurois-tu, quand tu nous vis marcher?
Nous attendions toujours quelque triſte nouvelle,
Et cela nous cauſoit une frayeur mortelle.

Jéſus leur répondit, & ne ſavez-vous pas
Mes occupations, mes travaux, mes combats ?
Le Père m'a commis le ſoin de ſes affaires,
Je m'y veux occuper, elles ſont néceſſaires.
Ils ne comprirent point ce beau raiſonnement,
Ce diſcours fut obſcur à leur entendement ;
Et toute fois ſa mère en chargea ſa mémoire,
Préſageant qu'il auroit une éclatante gloire.
Cependant le Seigneur deſcendit avec eux,
Et fut toujours ſoumis, humble & reſpectueux ;
Le Maître de la loi, l'Auteur de la nature
Prend loi de ſes ſujets, & de la créature
Le ſuperbe palais de la divinité
Se pare du tableau de ſon humilité.

Fin du Second Livre.

EMANUEL,

OU

PARAPHRASE

ÉVANGELIQUE.

LIVRE TROISIÈME.

JESUS INSTALE.

ARGUMENT.

Silence de l'Evangile. Argument du Livre troiſième. Deſcription de Jean Baptiſte. Prédiction de Jean Baptiſte. Jéſus baptiſé. Apoſtrophe au Jordain. Voix du Ciel. Jeûne de Jéſus au déſert. Jéſus tenté. Vocation des Diſciples, accompagnée d'une priſe miraculeuſe de poiſſons. Exhortation du Seigneur à ſes Diſciples.

DAns les ſacrés cayers du céleſte Évangile
L'on ne voit rien qui manque, ou qui ſoit inutile,
Rien qui ſoit ſuperflu, ni rien qui ſoit omis,
Il faut qu'à la beauté tous nos ſens ſoient ſoumis.
Où ce livre ſe tait, je fais vœu de me taire,
Où ſon texte eſt muet, je ſuis ſans commentaire ;
Son ſilence me charme, il eſt myſtérieux,
Et je condamne ici les eſprits curieux :
Je ne craindrai donc point d'avouer que j'ignore
Ce que fit le Seigneur, & ce qu'il dit encore
Dès le jour que Joſeph le chercha quelque temps.
Juſqu'à-ce qu'il ſe vit en l'âge de trente ans :
Puiſque ſon Évangile, où je prends ma ſcience,
A caché ſes tréſors dans l'ombre du ſilence,
Et que ſon ſaint eſprit en retient le ſecret,

Je dirai ſeulement que ſes belles penſées
Des choſes à venir, & des choſes paſſées,
Faiſoient en traits hardis, & d'une droite main
Le portrait du ſalut de tout le genre humain ;
Et que ce grand projet animoit ſon courage
A la production de ce divin ouvrage.
En beaucoup moins de temps il pouvoit dans ſon ſein
Concevoir & former ce glorieux deſſein,
Et daus un ſeul moment Dieu le pouvoit réſoudre
A s'expoſer pour nous aux rigueurs de ſa foudre,
La ſageſſe & le cœur ne lui manquèrent pas
Dès qu'il enviſagea tous ces ſanglans combats :
Mais il laiſſa couler le cours de trente années ;
Il voulut tout a fait les avoir terminées,
Avant que d'exercer la charge de docteur,
Et par même moyen celle de Rédempteur,
Afin de nous montrer la grandeur, l'importance,
Et la difficulté de notre délivrance ;
Pour n'entreprendre pas avec témérité
Un pénible combat qu'il n'eut point médité.
Enfin voici le jour auquel on voit paroître
Celui qui fut trente ans ſans ſe faire connoître ;
Voici l'heureux moment, & le temps arrivé,
Où le Sauveur commun n'eſt plus homme privé,
Le public le va voir, l'admirer & l'entendre.
On le va poſſéder ſans plus long-temps l'attendre :
Je vois qu'il ſuit Saint Jean juſques dans le déſert,
Que l'Ange l'autoriſe, & que l'homme le ſert ;
Je vois qu'il ſe dépouille, & reçoit le baptême,
Qu'un jeûne immoderé rend ſon viſage blême ;
Qu'il ſurmonte l'effort de la tentation,
Et qu'ainſi Dieu l'inſtale en ſa vocation.
O chrétiens curieux ! venez voir ces antiques,
Contemplez avec moi ces tableaux magnifiques,
Quittez les vanités, détournez-en vos yeux,
Et voyez dans ce livre une image des cieux.
Le divin Précurſeur, le fameux Jean Baptiſte,
Que je me repréſente auſtère, grave & triſte,
Étoit dans le déſert, logeoit ſous des rameaux,
Et ſe couvroit d'un drap fait de poils de chameaux.

Un cuir épais & fort lui ſervoit de ceinture,
Et les vers ſautelans étoient ſa nourriture,
Avec le ſimple miel qu'il s'en alloit chercher
Dans le creux de quelque arbre, ou de quelque rocher.
Tel parut aux mortels ce pilier de l'égliſe,
Tel étoit ſon état que le monde mépriſe,
Mais c'étoit le tableau de ſa ſimplicité,
Rehauſſé de l'éclat de ſon auſtérité,
Cet homme fit parler les échos des montagnes,
Et remplit de ſes cris les déſertes campagnes:
Selon qu'il eſt écrit, que la tonnante voix
Dont le ſon fait trembler les déſerts & les bois,
Doit frayer les chemins que tiendra ſur la terre
Le Dieu de qui dépend, & la paix & la guerre,
Abattre juſqu'au pied les montagnes d'orgueil,
Et combler les valons qu'à creuſé le cercueil.
Comprenant donc le ſens de cette prophétie,
Et voulant préparer les chemins du Meſſié,
Il témoignoit ainſi ſon zèle, & ſon ſavoir
A la troupe des Juifs qui venoient pour le voir.
Répentez-vous pécheurs, la grâce vous convie
A pratiquer bientôt un changement de vie,
Le royaume des cieux eſt approché de nous,
Pécheurs, ne péchés plus, mortels, amendez-vous,
Vous qui prenez le nom de docteurs & de pères,
Scribes, Phariſiens, engeance de vipères:
C'eſt à vous, c'eſt à vous particulièrement
Que s'adreſſe aujourd'hui cet avertiſſement;
Croyez-vous échapper la divine vengeance
Par un autre moyen que par la répentance,
C'eſt elle qui nous ſauve, & qui peut prevenir
Les jugemens du ciel, & ſon ire à venir.
Et ne me dîtes point que vous êtes la race
D'Abraham qui reçut les promeſſes de grâce;
Comme ſi ce grand Dieu ſi ſouvent offenſé,
Ne pouvoit être Dieu que d'un peuple inſenſé
Quand il ne voudroit pas, (& pourtant je l'eſpère)
Adopter les Gentils, & leur ſervir de père;
S'il retiroit de vous ſa bonne volonté,
Il auroit toutefois des objets de bonté,
Ces pierres deviendroient créatures nouvelles,
Et ſeroient les enfans du Père des fidèles.

Et quoi que vous ſoyez de ſon illuſtre ſang,
Vous ne laiſſerez pas d'être exclus de ce rang.
Que ce diſcours vous rende auſſi froids que des marbres
Sachez qu'on va couper la racine des arbres,
Ils ſeront conſumés s'ils ne portent du fruit,
Et feront en brûlant un lamentable bruit.
Si l'objet & l'horreur des infernales flammes,
Touchent de répentir vos criminelles ames,
Croyez à ma parole, elle eſt la vérité,
Et mariez le zèle avec la charité.
Il faut accommoder de quelque couverture
Ceux à qui l'air fâcheux fait ſentir ſon injure.
Il faut donner l'aumône, & préſenter du pain
Aux vrais néceſſiteux, qui languiſſent de faim.
Il faut bannir l'orgueil, la fraude, l'injuſtice,
L'excès, la volupté, la haine & l'avarice.
Un péager public, établi par le roi,
Ne peut rien exiger au-delà de la loi.
Ceux qui vont à la guerre, & qui portent les armes,
Ne doivent apporter de mortelles allarmes
Qu'aux ennemis publics de la paix de l'état,
En uſer autrement c'eſt faire un attentat.
Les ſujets doivent être exempts de leurs outrages,
Et les ſoldats contens lors qu'ils touchent leurs gages.
Votre viſage dit que j'ai gagné le cœur,
Et que le Saint Eſprit s'en veut rendre vainqueur,
Mais un point là deſſus, me peine, & me ſoucie ;
C'eſt que vous eſtimez que je ſois le Meſſie,
Tant vous êtes ravis en admiration
Du pouvoir tout nouveau de ma commiſſion :
Il eſt vrai que je prêche & que je vous baptiſe,
Pour aſſurer chacun que ſa faute eſt rémiſe ;
Le Seigneur dont je ſuis le ſimple truchement
M'a fait adminiſtrer ce nouveau ſacrement.
Mais je ne donne rien que l'élément viſible :
Ce qui paſſe au-delà m'eſt de tout impoſſible.
Le Chriſt vient après moi, vous le verrez dans peu,
C'eſt celui qui baptiſe, & d'eſprit & de feu,
Le ſigne vient de moi, mais il donne la choſe,
Je ne ſuis qu'inſtrument, au lieu qu'il eſt la cauſe :
Mettez votre eſpérance, en lui, non pas en moi

Et qu'il ſoit ſeulement l'objet de votre foi.
Il eſt le Tout-puiſſant, je ne ſuis que foiblèſſe ;
Il eſt haut élevé, je ne ſuis que baſſeſſe ;
Certes je ne ſuis pas digne de délier
Le cuir entrelaſſé qui ſerre ſon ſoulier ;
Ce m'eſt trop d'honneur d'être à ſes pieds adorables,
Et les plus bas emplois me ſont trop honorables.
Il faut donc ſe ſoumettre à ce bénin Sauveur,
Qui vous vient témoigner la grâce & ſa faveur.
Mais au reſte, ſachez que ſi ce prince Auguſte
Eſt facile & clément, il eſt ſévère & juſte :
Il vient ſauver les bons, & punir les méchans,
Il vient pour recueillir la moiſſon de ſes champs ;
Sa pelle eſt en ſa main, il va purger ſon aire,
Ce ſera là bientôt ſon importante affaire :
Il s'en va ramaſſer ſon froment précieux,
Pour en faire un monceau dans le grénier des cieux ;
Ordonnant ſans appel, que la paille & les bales
Soient l'objet éternel des flammes infernales.
Jean Baptiſte tenoit ce diſcours plus qu'humain,
Avant qu'il baptiſat Jéſus-Chriſt de ſa main :
Quand le tonnerre affreux qui tempête & qui gronde
A ceſſé d'étonner, & d'effrayer le monde.
L'eau deſcend ſur la terre, & s'y vient repoſer,
Lui prêtant ſa liqueur, afin de l'arroſer :
Et le ſoleil enfin montrant ſon beau viſage
Triomphe des éclairs, du bruit & de l'orage.
Ainſi lors que Saint Jean eut fortement tonné.
Et rendu par ſes cris tout le peuple étonné,
Les eaux du Saint Baptême, & les grâces céleſtes
Tombèrent ſur Jéſus toutes deux manifeſtes ;
Et le ciel s'entr'ouvrant quoi que calme & ſerain,
Fit entendre aux mortels la voix du Souverain.
Saint Jean ne jugeoit pas que l'eau du St. Baptême
Dût arroſer le Saint, & la ſainteté même,
Puis qu'elle eſt deſtinée à laver le péché
De l'homme pénitent qui s'en trouve tâché ;
Et que ce ſacrement doit avoir l'efficace
De marquer les pécheurs aux quels on a fait grâce.
Quoi ! dit-il à Jéſus, comment viens tu vers moi,
C'eſt moi qui ſuis pécheur qui dois aller à toi,

Au lieu de baptiſer le Sauveur de l'égliſe,
Il faut pour mon ſalut que Jéſus me baptiſe.
Le Seigneur répouſſa ce zèle déréglé
Qu'un amoureux reſpect avoit comme aveuglé
Laiſſe pour maintenant, & ſache que mon Père
Veut que je me ſoumette à ce divin myſtère :
Je lui veux obéir, je n'eſtime rien tel ;
Plonge-moi dans les eaux comme un autre mortel.
Jean Baptiſte admira ce diſcours magnifique,
Et tellement preſſant qu'il n'eut point de réplique :
Il plongea le Seigneur d'un mouvement ſoudain
Dans les courantes eaux du beau fleuve Jordain.
Jordain délicieux, ô fameuſe rivière !
Quoi que ton cours n'ait pas une longue carrière,
Tu deviens plus illuſtre en ce bel accident
Que les fleuves d'Aſie, & que ceux d'Occident :
Et tu mérites plus de gloire & de louange
Que l'Euphrate, & le Tibre, & le Nil, & le Gange.
Le bras de l'Eternel autrefois s'étendit,
Et frapant ſur tes eaux, tout d'un coup les fendit.
Il déploya ſur toi cet étonnant miracle
En faveur de ſon peuple, & de ſon tabernacle,
Et planta ſur tes bords un ſacré monument
De ce puiſſant effort qui te ſert d'ornement.
Au-deſſous du convoi tes vagues s'écoulèrent,
S'arrêtans au-deſſus, elles s'emmoncelèrent :
Là ton courant s'abaiſſe avec humilité,
Ici ton cours rapide enfle de vanité ;
Humble, en obéiſſant au grand Dieu des armées,
Par qui les nations ſont ſi fort allarmées,
Et ſuperbe de voir comme égaler tes eaux
Aux flots impérieux de la mer, des roſeaux.
Mais ce miracle étrange, & difficile à croire
Ne t'a pas tant acquis de rénom ni de gloire,
Comme d'avoir fourni ſur tes illuſtres bords
Ton cryſtal, pour laver de Jéſus le Saint corps,
Quelle gloire obtiens-tu d'enfermer dans ton onde
Celui qui ne ſe peut renfermer dans le monde ?
Quel miracle en tes eaux d'inonder ce Soleil,
Sans éteindre ſa flamme, & ſans ternir ſon œil;
Mais tu m'arrêtes trop, Jordain, reprend ta courſe,

Laiſſe-moi maintenant remonter à ma ſource,
Je veux dire à Jéſus qui remonte de l'eau
Toujours auſſi brillant qu'un céleſte flambeau ;
Son Père en même temps contraignant la nature,
Fit au milieu du ciel une grande ouverture ;
Le peuple eſt étonné, chacun lève les yeux
Pour voir ce que jamais on n'a vu dans les cieux.
Alors le Saint Eſprit en forme de colombe
Fondant, & fendant l'air comme l'éclat qui tombe,
Deſcend ſur le Seigneur, & dans le même inſtant,
Cette céleſte voix ſe prononce & s'entend.
C'eſt ici mon cher Fils, mon Fils par excellence,
De tout temps engendré de ma divine Eſſence ;
Je l'aime uniquement, & je n'ai de plaiſir
Qu'à chérir cet objet de mon juſte déſir.
Ne me trompai-je point ? ô Dieu ! quelle merveille
Se préſente à mes yeux, & frappe mon oreille,
Je ne ſuis pas préſent, je n'entends, ni ne voi,
Si ce n'eſt de l'oreille, & des yeux de la foi :
Mais preſqu'un peuple entier nous en rend témoignage
Et l'Évangile en trace une vivante image,
Nous ſommes obligez après tant de témoins
De donner à Jéſus & nos cœurs & nos ſoins.
Le ciel nous y convie, & le Dieu véritable
Nous dit qu'il eſt ſon Fils, & le Chriſt adorable.
Le premier favori d'une auguſte grandeur,
S'il ſe voit careſſé, ſent une noble ardeur,
De faire pour ſon prince, en ſervant ſa patrie
Ce que peut ſuggérer toute ſon induſtrie,
Il fait pour l'agrandir, cent glorieux projets,
Il le veut faire Roi ſur de nouveaux ſujets,
Il tâche de le rendre illuſtre dans l'hiſtoire,
Il cherche les moyens d'éterniſer ſa gloire.
Ainſi lors que Jéſus eut été baptiſé,
Et voyant que le ciel l'avoit favoriſé ;
Saiſi d'un ſaint tranſport, il ſentit en ſon ame
Le feu vif & brûlant d'une céleſte flamme :
L'inſtinct du Saint Eſprit, d'un mouvement ſoudain,
L'emmena de deſſus les rives du Jordain,
En un déſert affreux, où les bêtes ſauvages
Préſentoient pour objets l'horreur & les carnages,

Il choisit tout exprès ce solitaire lieu
Pour consacrer ces jours au service de Dieu,
Lui voulant témoigner que sa reconnoissance,
Égaloit son amour & sa magnificence,
Et que pour ses enfans il n'appréhendoit pas
D'exposer sa personne aux plus rudes combats.
Il fut là consacré d'une sainte manière,
En employant le jeûne, & l'ardente prière,
Sans boire & sans manger, & les nuits & les jours,
Tandis que le soleil faisoit quarante tours.
Il supporte sans faim cette longue famine,
Pour montrer qu'il avoit une essence divine,
Qui pouvoit sans moyens dans la nécessité
Faire vivre le corps de son humanité.
Mais après une faim violente & soudaine,
Fit bien voir qu'il avoit une nature humaine,
Qui ne peut pour toujours sans vivres se nourrir,
Et qu'une extrême faim pourroit faire mourir.
Le Tentateur voyant une faim si pressante,
Espère, ose, entreprend, paroît, & se présente.
Fils de Dieu, lui dit-il, pour appaiser ta faim,
Commande à ces cailloux de se changer en pain.
Aimes-tu mieux mourir que de faire un miracle,
Toi dont le bras puissant sait vaincre tout obstacle.
Il tenoit ce discours malicieusement,
Et le pensoit surprendre en ce raisonnement,
S'il ne croit mon conseil, il va perdre la vie,
Et je contente ainsi mon infernale envie :
Et s'il suit mon conseil, & ma suggestion,
Il péche en succombant à ma tentation :
Et n'est point Fils de Dieu, ni le Sauveur du monde;
Et c'est sur son débris que mon pouvoir se fonde :
Il ne peut s'empêcher de faire l'un des deux,
Et de tous les côtés j'obtiens ce que je veux.
Le Seigneur repoussa cette infernale atteinte,
Avec le bouclier de l'écriture sainte,
Sache qu'il est écrit que l'homme ne vit pas
Du seul pain corporel qu'il prend en ses répas :
Tout l'appui de sa vie, & de sa nourriture
C'est la puissante voix du Dieu de la nature,
Je puis donc éviter la langueur de la mort

Sans changer des cailloux par un divin effort,
Ayant pour fondement la promeſſe divine,
Qui par d'autres moyens peut bannir la famine.
L'ennemi de Jéſus, & de notre ſalut
N'ayant pû juſques-là parvenir à ſon but,
Crut faire réuſſir ſa ſeconde penſée,
Bien que cette première eût été renverſée.
Dieu donc le permettant, cet infernal eſprit
S'approcha du Seigneur, & tout d'un coup le prit,
L'emportant par les airs ſur les crénaux du temple,
Tellement exhauſſé, que de là l'œil contemple
Les plaines, & les monts avec facilité,
Sans pouvoir diſtinguer leur inégalité.
Ce fut là qu'il lui dit, ſi tu veux faire croire
Que tu ſois en effet le Fils du Dieu de gloire,
Du haut de ce palais juſqu'en bas jette-toi,
Puis que de te garder Dieu t'engage ſa foi,
Et le ſoin diligent de ſes Anges fidèles
Qui doivent te porter avec leurs fortes ailes,
Et conduire tes pas, afin de t'empêcher
Non ſeulement de choir, mais auſſi de broncher.
Cet eſprit dangereux raiſonnoit de la ſorte :
Il ne peut arriver que mon deſſein avorte.
Parce que ce Jéſus va ſe jetter en bas,
Ou ſa timidité ne le permettra pas.
S'il ſe jette, il eſt mort, ou du moins téméraire,
Et c'eſt moi qui le pouſſe, & qui le lui fais faire,
L'un ou l'autre le fait tomber en mes filets
En ſe jettant du haut de ce divin palais.
S'il ne ſe jette pas il eſt ſans hardieſſe,
Et doute que Dieu puiſſe accomplir ſa promeſſe :
Il devient donc pécheur, ou ſe donne la mort,
Et je ris de le voir faire naufrage au port.
Cette trâme d'enfer fut auſſitôt coupée
Par le tranchant aigue d'une divine épée.
Sache qu'il eſt écrit, répondit le Sauveur,
Qu'il ne faut point tenter ni Dieu, ni ſa faveur :
Elle ne paroît pas, ſitôt qu'on la demande,
Quand ce mal à propos, & ſans qu'il le commande.
Enfin le tentateur crut que l'ambition
Pourroit ouvrir la porte à la tentation,

Il transporta Jésus sur les cimes chênues
D'un mont qui mépriſoit la baſſeſſe des nues.
Il lui montra de là l'Orient, l'Occident,
Le climat plein de glace, & le climat ardent.
Il étale à ſes yeux une pompeuſe hiſtoire
Des royaumes du monde, & de toute leur gloire:
Vois tu bien, lui dit-il, l'empire des Romains?
Sache que j'en diſpoſe, & qu'il eſt en mes mains,
Je te pourrai donner ce ſceptre, & cet empire,
Sous lequel l'Univers préſentement ſoupire;
Je t'en rends poſſeſſeur, je le jure entre nous,
Pourvu que devant moi je te voie à genoux.
Le Seigneur oppoſa ce lieu de l'écriture?
L'on ne doit adorer aucune créature,
L'Éternel ſeulement mérite cet honneur,
Et l'on ne doit ſervir que ſa ſainte grandeur.
Mais ce trop raiſonner, eſprit plein de fallace,
Eſprit menteur, va-t'en, & me quitte la place,
Fuit l'effort de ma voix, & de la vérité,
Et le cède au pouvoir de mon autorité.
Un boulet de canon que le feu de la poudre
Fait ſortir, & voler plus vite que la foudre
Ne peut jamais partir ſi vite que ſatan,
Sitôt que Jéſus-Chriſt eut prononcé, va-t'en:
Son eſprit eſt confus, la rage le tranſporté
De ſe voir ſurmonter, & chaſſer de la ſorte:
Il eſt au déſeſpoir, il ſent crèver ſon cœur,
D'avoir laiſſé Jéſus triomphant & vainqueur.
Jéſus ayant banni le diable, & ſon audace,
Vit les Anges deſcendre, & ſe mettre en ſa place
Ces eſprits bienheureux, du ciel vinrent en bas
Pour le féliciter de ſes heureux combats,
Et de la part de Dieu le combler de louanges,
Pour avoir terraſſé le chef des mauvais anges.
Enſuite ces eſprits eurent un très-grand ſoin
De lui rendre ſervice autant qu'il eut beſoin,
Soit en lui préſentant de quoi manger, & boire
Comme l'on fait à ceux qui gagnent la victoire
Soit en dreſſant leur camp pour le mettre à cou
Des haſards que l'on voit arriver au déſert.
Jéſus environné de cette belle eſcorte

Pleine de tant de cœur, ſi fidèle & ſi forte,
Pouſſé du Saint Eſprit arrive en ſon pais,
Où l'on voit de ſon nom les peuples être ébahis,
Sa divine puiſſance éclate en Galilée,
D'où la vertu de Dieu ſembloit être exilée ;
Il la remplit bientôt du bruit de ſes vertus,
Rélévant l'eſpérance, & les cœurs abattus.
Ce fut là qu'il choiſit pour être à ſon ſervice
Ses douze ambaſſadeurs ou hérauts de juſtice,
Ses diſciples heureux, ſes amis familiers
Qu'il ſeroit en ſon temple être autant de piliers,
Après avoir été les témoins oculaires,
De l'éclat de ſes faits, ſi grands, ſi ſalutaires.
Un jour le Fils de Dieu ſortit de Nazaret,
Sur la rive du lac près de Génézaret,
Après tant de leçons de ſa voix non commune,
Pour ſe débaraſſer d'une troupe importune,
Il monta ſur le bord du vaiſſeau de Simon,
Et leur fit un très-docte, & très-divin ſermon.
Quelque moment après, il dit à Simon Pierre
Qu'éloignant quelque peu ſon vaiſſeau de la terre,
Il deſancrat du bord, qu'il ſe mit à ramer,
Et qu'enſuite il jettat ſes fillets dans la mer.
Lui qui n'avoit rien pris dans la nuit précédente
Obéit à l'inſtant à cette voix preſſante.
Et prit tant de poiſſons avec ſes foibles rets,
Que ceux qui prénoient part à tous ſes intérêts,
Vinrent le ſecourir en ſa haute entrepriſe,
Et remplit deux bateaux de cette heureuſe priſe.
Cela remplit leur cœur, & leur entendement,
L'un d'aiſe & de tranſport, l'autre d'étonnement :
Mais le Seigneur Jéſus avec une parole
Dont le ſaint ton inſtruit, & r'aſſure, & conſole,
Leur dit : venez à moi, je vous ferai pêcheurs
D'hommes preſque perdus, & de pauvres pécheurs.
Il les faudra pêcher dans la mer de ce monde,
Autrement ils ſeroient ſuffoqués de ſon onde,
Et votre voix puiſſante en prédications
Eſt le filet qui doit prendre les nations.
Quand un poiſſon ſe prend, alors il perd la vie,
Et cette perte ſuit ſa liberté ravie,

Mais vous retirerez les hommes de la mort,
Vous les affranchirez en leur faisant effort,
Et les tirant en haut pour mettre en ma nasselle
Vous leur ferez présent de la vie éternelle
Les ayant appelez fort peu de temps après ;
Afin de leur donner un pouvoir plus exprès,
Il leur tint ce discours qui jetta dans leur ame
L'ardeur & les rayons d'une divine flamme.
Laissez là les Gentils, & les Samaritains
Ignorans, obstinez, superbes, & hautains,
Commencez par les Juifs, c'est d'abord à la race
Des Patriarches Saints qu'il faut offrir la grâce.
Allez leur annoncer qu'ils ont devant les yeux,
Et qu'ils touchent au doigt le royaume des cieux.
Et pour mieux faire agir cette sainte doctrine
Dans les sombres cachots de leur dure poitrine,
Nettoyez les lépreux, ressuscitez les morts,
Et chassez les démons qui possédent les corps.
Allez, & guérissez les maux des misérables
Les plus désesperez, & les plus incurables.
Ce pouvoir plus qu'humain ne vous a rien coûté,
Donnez le donc pour rien avec facilité :
Résistez à la chair, remportez la victoire
Sur l'appetit du gain, & de la vaine gloire.
Vous bannirez le luxe, & la profusion,
Vous irez sans aprêts, & sans provision :
Vous trouverez assez votre vivre ordinaire,
Parce que l'ouvrier mérite son salaire.
Logez s'il est possible en des maisons de paix,
Souhaitez en entrant qu'elle y soit pour jamais :
Si vous l'y rencontrez, le lieu vous est utile,
N'en délogez donc point qu'en sortant de la ville ;
S'ils n'aiment point la paix, sortez-en sur le champ,
Et jamais ne donnez votre paix au méchant,
Que s'il le rencontroit qu'une troupe mutine
Eût du mépris pour vous ou pour votre doctrine,
Ne faites point du tout avec eux d'amitiés,
Et secouez contr'eux la poudre de vos pieds,
Certes ils recevront une plus rude peine,
Que les peuples brûlés dans la maudite plaine.

Au reſte, mes amis, pour ne vous tromper pas,
Il faut vous préparer à de rudes combats.
Il faudra ſoutenir une ſanglante guerre
Pour mettre ſous mon joug les peuples de la terre.
Je vai vous envoyer comme au milieu des loups,
Qui feront éclater leur rage contre vous,
Armez-vous de douceur, & de ſainte prudence,
Et joignez la ſageſſe avec la patience.
Gardez-vous des tyrans qui vous mettront aux fers,
Après mille tourmens, & mille maux ſoufferts :
Ce que vous ſouffrirez dans leur vain conſiſtoire
Servira d'ornement à votre ſainte hiſtoire.
Les Juifs vous produiront, même plus d'une fois,
Devant le tribunal des juges & des rois,
Pour leur conviction, & pour celle des autres,
D'avoir ainſi traité mes fidèles Apôtres.
Mais comme ma quérelle eſt le noble ſujet
Qui fait que leur fureur vous aura pour objet :
Quand vous comparoîtrez, ne ſoyez point en peine
Ce qu'il faudra répondre à leur troupe inhumaine,
Car l'eſprit de mon Père en ce même moment
Vous fera leur répondre, & parler hardiment.
Lui qui ſonde les cœurs, & puiſſamment les touche,
Doit en ce même inſtant parler par votre bouche.
Et puis que c'eſt pour moi qui dois mourir pour vous,
Que vous ſerez en butte à la haine de tous,
Surmontez leurs efforts, ne perdez point courage,
Soutenez juſqu'au bout leur malice & leur rage,
J'aurai pour vous remettre & pour vous couronner
La gloire & le ſalut que je veux vous donner.
Étant perſécutez aux champs, ou dans la ville,
Quelques lieux d'alentour vous ſerviront d'aſile.
Vous n'aurez pas ſitôt parcouru les cités,
Vous ne les aurez pas ſitôt ſollicités,
Que leur œil ne me voie ouvertement paroître
En qualité de Chriſt, de Sauveur & de Maître.
Alors ils me feront comme ils vous auront fait,
Chacun d'eux me rendra le mal pour le bienfait.
C'eſt pourquoi mes amis ne trouvez pas étrange
Qu'on vous charge d'injure, & non pas de louange ;

Le disciple n'est point plus que son précepteur,
Le Maître est beaucoup plus que n'est le serviteur;
Il suffit au sujet d'être traité de même
Que le prince qui porte au Royal Diadême:
Si l'on m'appelle chef des malheureux esprits,
Tant ils ont contre moi de haine & de mépris,
Que ne jugeront point ces cœurs pleins de malice
De ceux qui vont par tout annonçant ma justice?
Mais ne les craignez point, faites votre devoir
En débitant par tout votre divin savoir:
Et si votre vertu sembloit être ternie
Des vapeurs de l'injure, & de la calomnie:
Sachez qu'elle doit vaincre, & paroître à son tour,
Quand je mettrai son lustre, & son éclat au jour.
Car rien n'est si cache qu'un jour il ne paroisse,
Et rien n'est si secret qu'un jour on ne connoisse,
Publiez donc par tout, quoi que d'un air discret,
Ce que présentement je vous dis en secret,
Et semez en tous lieux la divine merveille
Que ma langue vous verse aujourd'hui dans l'oreille.
Ne craignez point aussi les injustes efforts
Qui laissent vivre l'ame, & font mourir le corps:
Mais craignez Dieu qui met & les corps & les ames
Dans le supplice affreux des infernales flammes.
En craignant son saint Nom, vous ne craindrez plus rien
Son bras adroit & fort vous garentira bien:
Si les oiseaux qui sont de si peu d'importance
Sont l'objet de ses soins, & de la providence.
Si rien ne leur arrive outre sa volonté,
Tant il leur fait sentir d'effets de sa bonté:
Que faut-il espérer de sa main paternelle,
Vous qu'il tient aussi chers comme il fait sa prunelle?
Il a compté vos jours, & nombré vos cheveux,
Il écoute vos cris, il exauce vos vœux.
Procurez donc sa gloire avec hardiesse,
En appuyant sur lui votre grande foiblesse:
Travaillez pour mon règne, & pour mes intérêts,
Proclamez sans trembler mes augustes arrêts,
Celui qui ne craint point dans le siècle où nous sommes
De confesser mon Nom en présence des hommes

Verra que devant Dieu je le confeſſerai,
Quand le moment viendra que je le jugerai.
Mais je rendrai ma voix rédoutable, & funeſte
Devant la Majeſté de mon Père céleſte,
A celui dont le front aura honte de moi,
Et des enſeignemens de ma divine loi.
Pour éviter ces maux prêchez mon Evangile,
Tantôt dans la campagne, & tantôt dans la ville ;
Et quand vous le ferez, ne vous étonnez pas
Si vous ouvrez la porte à de nouveaux combats :
Je ſuit le Dieu de paix, mais je mettrai la guerre
Entre tous les mortels qui logent ſur la terre.
Comme chacun ſe quitte en la contagion :
L'on va ſe déſunir par la réligion :
L'on va voir ennemis tous ceux d'une famille,
Le père, & ſon enfant, & la mère, & la fille.
L'un oublira l'amour, & l'autre les reſpects,
Et les meilleurs amis ſe tiendront pour ſuſpects.
Mais qui le pourroit croire ? En cette conjencture
Il ne faut ni reſpects ni devoirs de nature.
Si l'on préfère à moi ceux dont on tient le jour,
On ne mérite pas l'honneur de mon amour :
Si l'on préfère à moi ceux qu'on aura fait naître,
On ne me peut avoir pour Sauveur, & pour Maître,
Celui qui ne veut pas prendre ſa croix ſur ſoi,
Ni ſuivre mon exemple, eſt indigne de moi,
En me tourmant le dos il croit ſauver ſa vie,
Mais un jour il faudra qu'elle lui ſoit ravie :
Au lieu que s'il étoit prodigue de ſon ſang,
Et ſi pour ma quérelle on lui perçoit le flanc,
Il trouveroit la vie en la mort du martyre,
Et ſe conſoleroit où tout autre ſoupire.
Enfin, mes chers enfans, ſi votre intention
Eſt d'avancer mon règne avec paſſion :
Ma puiſſance ne peut qu'elle ne vous maintienne,
Je prends vos intérêts, votre cauſe eſt la mienne,
Si quelqu'un vous reçoit, il me reçoit auſſi,
Et celui qui du ciel m'a fait deſcendre ici.
De la même façon, celui qui vous rejette
A du mépris pour moi qui ſuis le grand Prophète.

Mon bras arrachéra des priſons du cercueil
Ceux qui vous auront fait un favorable accueil.
Enfin ce qu'on vous dit, & ce que l'on vous donne
Je le répute fait ou dit à ma perſonne.
C'eſt de cette façon que furent animés
Les diſciples de Chriſt, heureux & bien aimés :
Il leur communiqua ſa ſcience profonde,
Et l'alla publier enſuite à tout le monde,
En faiſant retentir le haut ton de la voix,
Qu'on peut ouir encore auſſi bien qu'autrefois.

Fin du Troiſième Livre.

EMANUEL,

OU

PARAPHRASE

ÉVANGELIQUE.

LIVRE QUATRIÈME.

JESUS PRÉCHANT.

ARGUMENT.

Apoſtrophe aux Prédicateurs. Deſcription d'une montagne. Sermon de Chriſt ſur la montagne, où ſe trouve l'Oraiſon Dominicale. Sermon aux Capernaïtes, ſur le ſujet de la Manne, du pain du Ciel, & de la manducation du Corps de Chriſt. Sermon contre les Scribes & Phariſiens.

ORateurs éloquens, dont la bouche ſavante
Nous inſtruit, nous répaît, nous charme & nous enchante

Qui ſavez marier le génie avec l'art,
Et peindre vos diſcours d'un agréable fard,
Jéſus prêche aujourd'hui, ſa divine éloquence
Ne vous demande rien qu'un très-profond ſilence;
De maîtres enſeignans devenez auditeurs,
Soyez les écoliers du Maître des docteurs:
Que votre bouche d'or ſoit aujourd'hui muette,
N'écoutez que la voix de ce divin Prophète.
Toute la profondeur que vous pouvez avoir
Eſt ſuperficielle au prix de ſon ſavoir,
Vos lumières ne ſont que d'épaiſſes ténébres,
Auprès des vifs rayons de ſes diſcours célébres.
Vous ſavez ce qu'on dit d'un Hercule Gaulois,
Dont les moindres propos étoient autant de lois,
Et dont la langue alloit ſemant tant de merveilles,
Qu'il traînoit les mortels liés par les oreilles.
Les fameux Orateurs des Grecs & des Romains;
Avec leur éloquence ont ravi les humains:
Vous avez conſulté la bouche bien appriſe
Et les doctes écrits des Pères de l'égliſe.
Mais tout cela paroît ſans luſtre & ſans éclat,
Et n'a rien que de bas, de rampant & de plat,
Si vous le comparez à la haute doctrine
Que Jéſus fait ſortir de ſa bouche divine:
Ouvrons donc tout enſemble, & l'oreille & le cœur,
Prenons dans nos vaiſſeaux la céleſte liqueur.
N'apportons pour l'avoir que la foi pour organe,
Ne penſons rien ici d'humain ni de prophane:
Attachons-nous à Chriſt d'un ſi ferme lien,
Que nous trouvions en lui notre ſouverain bien.

Près de Capernaum on voit une montagne
Qui commande à ſon gré ſur toute la campagne:
Au haut ſont des rochers, au pied ſont des guérets,
Au milieu les pendans, les terres, les forêts.
De loin elle paroît comme une pyramide,
Du pied juſques au haut où le Soleil préſide,
Et du haut elle ſemble une eſpèce de tour,
Dont le pied bat en pente, & s'étend tout autour.
Là bondit un torrent, ici paroît un antre
Qui perce la montagne, & va juſqu'à ſon centre;

Un des côtés n'eſt pas ennemi des moiſſons,
Et l'autre eſt hériſſé de neige & de glaçons :
Le troiſième à la mer pour objet de ſa vue,
D'où lui vint le zéphire, & la pluie & la nue,
Et le dernier paroît plus verd & plus riant,
Pour avoir devant lui l'aſpect de l'Orient.
Ce fut là que l'Auteur des grâces immortelles,
Ayant un jour conduit ſes Diſciples fidèles,
Fit à tous ce ſermon ſi puiſſant & ſi fort,
Qu'il portoit leurs déſirs au-delà de la mort.
Là ſa voix enſeigna la foule curieuſe,
Comment elle pouvoit devenir bien-heureuſe.
Malheureux, voici l'heur & la félicité :
Mortels, voici la vie & l'immortalité :
Je vous promets d'abord le bonheur & la gloire,
Et de changer enfin vos combats en victoire,
Mais afin de pouvoir parvenir à ce but
Il faut que vous teniez le chemin du ſalut :
Oui, c'eſt la piété ſincère & manifeſte
Qui vous conduit tout droit au Royaume céleſte.
Ce Royaume eſt donné par droit d'adoption
A tous ceux dont l'eſprit eſt ſans préſomption,
Qui ſupportent le mal avec patience,
Et jettent ſeulement des pleurs de répentance :
A ceux qui ſont bénins, débonnaires & doux,
Sans injure, & ſans fiel, ſans haine & ſans courroux :
A ceux qui n'ont ni faim, ni ſoif que de juſtice,
Et qui n'ont point de goût pour les attraits du vice:
Dieu prépare là haut le Royaume des cieux.
Pour les eſprits qui ſont miſéricordieux.
Ceux qui ſont nets de cœur contempleront ſa face
Pleine de Majeſté, de lumière & de grâce :
Il adoptera ceux qui procurent la paix,
Et ſera leur Sauveur, & leur Père à jamais,
Enfin je vous apprends que ceux qui ſont en bute
Au monde qui les hait, & qui les perſécute,
Seront récompenſés de la félicité,
Pour avoir ſoutenu la pure vérité.
Vous donc qui me ſuivez, ne perdez point courage,
Endurez pour mon Nom toute ſorte d'outrage;

C'eſt ainſi qu'on traitoit dans les ſiècles paſſés
Les Prophètes de Dieu qui vous ont dévancés :
Tenez-vous glorieux de leur être ſemblables,
Et riez en ſouffrant des maux ſi lamentables :
L'excès de vos douleurs, & de votre tourment
Sera récompenſé dans le ciel doublement.
Vous êtes comme un ſel dans le ſiècle où nous ſommes,
Ne laiſſez pas gâter ni corrompre les hommes :
Certes ſi vous laiſſez perdre votre ſaveur,
Vous perdrez mon amour, ma grâce & ma faveur.
Le monde tout entier eſt comme la carrière,
Où vous devez courir en portant la lumière.
Vous ne devez jamais éteindre ce flambeau
Si vif, ſi lumineux, ſi céleſte, & ſi beau,
Le flambeau de vos mœurs, & de votre doctrine
Doit faire voir à tous une flamme divine,
Qui réchauffe les cœurs, les embraſant d'amour
Pour le Dieu dont le ciel eſt l'immortel ſéjour.
Il faut donc renoncer à l'erreur de ces Pères,
Ceux que Jean appeloit engéance de vipères :
Erreur que je m'en vais ôter de votre ſein,
Non pour choquer la loi par un mauvais deſſein.
C'eſt pour la répurger des doctrines infectes
Qu'attachent ces Docteurs à celle des Prophètes,
Afin qu'en vous montrant ſa divine béauté,
Sans les traits de l'erreur & de la nouveauté ;
Vous deveniez parfait, & ſuiviez l'innocence
Dont les Phariſiens n'ont rien que l'apparence.
Ces gens ont enſeigné que l'homme eſt innocent,
Pourvu que ſa fureur n'aille point juſqu'au ſang :
Mais devant Dieu la haine eſt comme l'homicide,
Celui qui hait ſon frère eſt comme un parricide.
Outrager de parole, eſt outrager de fait ;
Parce que Dieu reçoit le déſir pour l'effet.
Fidèle veux-tu donc apporter une offrande
Qui n'ait point de défaut, comme Dieu la demande,
Va t'en premièrement d'un eſprit bien rémis
Te réconcilier avec tes ennemis,
Ou bien Dieu t'apprendra qu'une implacable haine
Irrite ſa vengeance, & la juſtice humaine.

On apprend des anciens que l'amoureux désir
Ne seroit point péché s'il étoit sans plaisir,
Mais moi je dis que Dieu blâme la convoitise,
Autant que l'adultère, & que la paillardise.
Fidèle, sache donc qu'il se faut rétrancher
Le membre de ton corps que tu tiens le plus cher,
Plutôt que de souffrir que tout le corps pâtisse
Dans les feux dévorans d'un éternel supplice :
Égorge le vieil homme, & ses affections,
Et bannis de ton cœur toutes ses passions.

Les anciens ont tenu que sur le moindre ombrage
L'homme peut justement rompre le mariage.
Mais à moins que la femme ait violé sa foi,
On ne peut lui donner la lettre de renvoi.
Tous les autres sujets n'ont rien de légitime,
Et la répudier c'est tomber dans le crime.
Les anciens vous ont dit qu'on peut faire un serment,
Pourvu qu'il soit tenu réligieusement,
Mais moi je dis qu'on péche à chaque fois qu'on jure,
Par quelqu'un des objets qu'on voit dans la nature.
Ne jurez point du tout, ni par le sacré lieu,
Qu'on nomme le palais ou le trône de Dieu :
Ni par le marche-pied de ses pieds adorables,
Où sont tant de méchans, & tant de misérables,
Ni par Jérusalem, puisque c'est la cité,
Et comme le séjour du Dieu d'éternité.
Il ne faut point aussi jurer par votre tête,
C'est un serment mauvais, impie & deshonnête,
Dites oui simplement, ou bien simplement non,
Pour n'offenser point Dieu, ni son auguste Nom.
Les anciens approuvoient qu'on rendit la pareille,
Œil pour œil, dent pour dent, oreille pour oreille,
Mais ne résistez point au mal que l'on vous fait,
Payez les d'amitiés, ou de quelque bienfait ;
Cédez de votre droit à ceux qui le prétendent,
Et prêtez de bon cœur à ceux qui vous demandent.

Vous avez entendu que les anciens ont mis
Tout le devoir du juste à chérir ses amis.
Mais moi je vous apprends des maximes contraires,
Il faut faire du bien à tous ses adversaires.

Donnez aux médiſans des bénédictions,
Priez pour les auteurs des perſécutions,
Et vous ſerez enfans de ce Père céleſte,
Dont l'immenſe bonté paroît ſi manifeſte,
Qu'il veut que ſon Soleil accorde ſes rayons
Auſſibien aux méchans, comme il peut faire aux bons,
Et qu'il fait diſtiller ſon humide influence,
Sans mettre à cet égard aucune différence.
Si vous êtes amis à ceux qui vous le ſont,
Si vous faites du bien à ceux qui vous en font;
Croyez-vous exceller, ou faire d'avantage
Que ne font les brigands, ou les gens du péage?
C'eſt le Dieu tout parfait qu'il vous faut imiter,
C'eſt ſa haute vertu qui vous doit exciter.
Conformez votre vie à ce parfait modèle,
Pour obtenir le don de la vie éternelle.
Je veux que votre aumône, & votre charité
Se faſſent en ſécret, & ſoient ſans vanité.
En donnant à deſſein que le monde vous voie,
Vous ne pouvez goûter une ſolide joie;
Mais ſi vous aſſiſtez ſans oſtentation,
Par le ſeul mouvement de la compaſſion,
Dieu qui ſonde vos cœurs vous rendra votre aumône
Quand vous comparoîtrez devant ſon juſte trône.
Et pour bien invoquer ſa divine Grandeur,
Apportez pour lui plaire une ſincère ardeur:
Pour réveiller en lui ſa ſainte jalouſie
Dépouillez-vous du faſte & de l'hypocriſie:
Entrez ſecrètement dans votre cabinet:
Pouſſez vers Dieu les vœux d'un cœur entier & net:
Et lui dont l'œil vous voit, & dont l'eſprit vous ſonde,
Exaucera vos vœux en préſence du monde.
Il ne faut point rédire une même oraiſon,
A toute heure, en courant, ſans ſuite & ſans raiſon:
Le ſuperſtitieux fait de cette manière,
Et rédit coup ſur coup une même prière:
Comme ſi Dieu qui voit & qui ſonde les reins,
Cherchoit tant de diſcours ridicules & vains.
Mais vous ſoyez parfaits comme je le ſouhaite,
Et dites de bon cœur cette oraiſon parfaite.

Père juſte & clément, objet de notre amour,
O Dieu ! qui fais là haut ton glorieux ſéjour,
Fais tant qu'à l'avenir la terre ſanctifie
Ton auguſte & ſaint Nom que le ciel magnifie ;
Qu'en nos jours, & bien-tôt nous voyons arriver
Ton règne ſage & fort qui peut tout captiver.
Fais que tous les mortels, auſſi bien que les Anges
En ſuivant tes décrets, entonnent tes louanges,
Aujourd'hui fais nous tant de libéralités.
Qu'elles puiſſent ſuffire à nos néceſſités.
Fais de nous des objets de ta grande clémence,
Comme chacun pardonne à celui qui l'offenſe.
Ne nous expoſe point à la tentation
Qui conduit au chemin de la damnation.
Seigneur délivre-nous des embuches mortelles
Que le malin eſprit tend devant les fidèles.
Fais de nos vœux ardens un ſoigneux examen,
Et rempli nos déſirs qui te diſent Amen,
Afin que ta bonté grave en notre mémoire
Que tu mérites ſeul la puiſſance & la gloire.

Lorſque vous jeûnerez en une âpre ſaiſon
Pour donner plus de force à votre humble oraiſon ;
N'affectez point du tout de faire voir l'image
D'un triſte répentir peint ſur votre viſage :
La répentance rend le viſage joyeux,
Et loge dans le cœur, & non pas dans les yeux.
L'hypocrite en jeûnant veut que chacun le voie,
Mais le fidèle montre une innocente joie,
Son cœur triſte devient parfaitement content,
S'il ſe fait voir à Dieu contrit & pénitent.

Ne vous ramaſſez point de tréſors ſur la terre,
Les biens qu'elle préſente ont la beauté du verre,
Mais ils n'ont point de poids ni de ſolidité,
Ce n'eſt rien que fumée & que fragilité,
Tous les fruits qu'on reçoit des biens de cette ſorte,
C'eſt que l'homme ou le temps, ou la mort les emporte:
Voulez-vous donc avoir des tréſors précieux,
Il les faut ſeulement ramaſſer dans les cieux :
Leur état eſt divin, leur matière eſt très-pure,
Ils valent mieux tous ſeuls que toute la nature.

Ces richeſſes du ciel ne craignent point l'effort
De l'homme, ni du temps, ni même de la mort.
Puis donc que c'eſt là haut qu'elles ſont ramaſſées,
Portez y vos déſirs, vos cœurs & vos penſées,
Ne ſouffrez point que l'œil de votre entendement
Faſſe de ces objets un autre jugement :
Si dans cette occurrence il perdoit la lumière,
Vous tourneriez le dos au bout de la carrière.
Vous ne ſuivrez jamais le Seigneur & Mammon ;
L'un eſt le Dieu du ciel, & l'autre eſt un démon ;
Le cœur adore l'un, à l'autre il fait la guerre,
Il eſt tout pour le ciel, ou bien tout pour la terre.
N'adonnez point le votre à chercher avec ſoin,
Le vivre & les habits dont vous avoit beſoin.
Dieu vous le peut donner, ſa bonté le convie,
Autant à vous vêtir, qu'à vous garder la vie.
Il ſait pourvoir à tout, il nourrit les corbeaux,
Et ſa main peint les lis ſi pompeux & ſi beaux :
Ceux-là vivent en l'air, mais par ſa Providence
Ceux-ci ſont les objets de ſa magnificence.
Gens de petite foi, ne valez-vous pas mieux
Que les lis de la terre, & les oiſeaux des cieux ?
Vous êtes les enfans, l'Éternel eſt le Père,
Il ne vous peut laiſſer périr dans la misère ;
Lui qui ſait le paſſé, lui qui voit l'avenir,
Ne vous mettra jamais hors de ſon ſouvenir :
Cherchez premièrement ſon règne & ſa juſtice,
Sans avoir de commerce avec l'avarice,
Et ſans difficultés vous obtiendrez de lui
L'entretien de la vie, & ſon ſolide appui.
Laiſſez agir ſon bras, ſa force & ſa ſageſſe,
Et banniſſez au loin la crainte & la triſteſſe.
Ce Dieu qui ſe fait voir bénin & bienfaiſant,
Veut que votre diſcours ne ſoit point médiſant :
Jamais vous ne devez juger mal de perſonne,
Croyez que vos prochains ont l'intention bonne ;
Comme vous jugerez l'homme vous jugera :
Comme vous méſurez, l'on vous méſurera !
C'eſt faire le cenſeur, c'eſt être ridicule
Que d'examiner tout avec trop de ſcrupule.

Corrigez vos défauts, ſappez-les dès le fond,
Alors vous réprendrez ceux que les autres ont;
Quand il leur faut donner de ſenſibles atteintes,
Ne donnez point aux chiens les choſes les plus ſaintes;
Ne jettez point auſſi les perles aux pourceaux:
De vos membres ſanglans ils feroient leurs morceaux
Et pourroient témoigner un mépris ſi profane,
Qu'ils fouleroient aux pieds cette céleſte manne.
Pour vous, maniez-la d'une innocente main,
Et vous raſſaſiez les premiers de ce pain.
Demandez & cherchez, & frappez à la porte,
Avec l'empreſſement qu'une foi vive apporte;
Vous ne manquerez pas à la fin d'empêtrer,
Vous trouverez ſans doute, & vous pourrez entrer.
Dieu ſe laiſſe à la fin vaincre à la violence,
Lors qu'on le preſſe fort il eſt ſans réſiſtance.
Vous êtes fort mauvais, mais le ſincère amour
Que vous avez pour ceux que vous mettez au jour,
Fait que vous accordez tout ce qu'ils vous demandent
Et que toujours ſur eux vos tendres ſoins s'étendent;
Combien plus le grand Dieu qui demeure là haut,
Qui connoit vos déſirs, & ce qui vous défaut,
Vous témoignera-t-il ſa bonté paternelle,
Et vous tiendra-t-il chers comme il fait ſa prunelle?
Comportez-vous de même à l'endroit des mortels:
Ils ſont enfans de Dieu, traitez-les comme tels:
Faites leur tout le bien que vous voulez qu'ils faſſent;
Embraſſez-les de cœur, afin qu'ils vous embraſſent.
Ce précepte divin que la loi nous apprend,
Eſt tel que la raiſon mal-aiſement s'y rend;
Mais toutefois ſachez que c'eſt la porte étroite,
Qui conduit au bonheur que votre ame ſouhaite,
Et que la porte large où ſont les voluptés
Pouſſe en foule aux enfers ceux qu'elle a ſurmontez.
En banniſſant le vice, étouffez l'héréſie,
Qu'elle n'ait point de place en votre fantaiſie:
Fuyez comme la mort l'erreur des faux Docteurs,
Qui contrefont la voix des fidèles paſteurs.
Decouvrez leur deſſein dès qu'ils viendront paroître,
Aux fruits qu'ils produiront vous les pourrez connoître

S'ils veulent devenir & riches & puiſſans,
Ils ne ſont plus bergers, ils ſont loups raviſſans.
S'ils prêchent les ſecrets d'une doctrine humaine,
L'erreur eſt leur fanal, la vanité les mène ;
S'ils oſent propoſer d'autres Sauveurs que moi,
Dès là jugez qu'ils ſont ennemis de la foi :
C'eſt ici le burin & la pierre de touche,
Chacun prend bien mon Nom & mes lois en ſa bouche
Mais mon œil les diſtingue, & je n'ai de bonté
Que pour les vrais paſteurs qui ſont ma volonté :
Qui craignent d'offenſer ma Majeſté divine,
Et qui ne prêchent rien qui choque ma doctrine.
Pour vous qui me ſuivez pour écouter ma voix,
Mettez-vous ſans regret ſous le joug de mes lois :
Recherchez ma faveur, évitez ma diſgrace,
Car je ſauve, je perds, je promets, je menace,
Celui qui m'obéit, & qui vit ſaintement
Poſe ſur le rocher un ferme fondement
Et bâtit là deſſus un ſi ſolide ouvrage,
Qu'il n'appréhende point ni les vents ni l'orage :
Mais tout autre bâtit ſur le ſable mouvant,
Et doit craindre & la pluie, & l'orage & le vent.
Là Jéſus s'arrêtant, laiſſa cette aſſiſtance
Pleine d'étonnement de ſa ſainte éloquence,
Parce qu'il leur parloit avec autorité,
Sans ombrage d'erreur, & ſans obſcurité.
Son air diſcret & doux n'avoit rien de timide,
Et ſon diſcours étoit grave, clair & ſolide.
Quand le Seigneur eut fait multiplier le pain
Qui nourrit tant de peuple, & contenta leur faim :
Ceux de Capernaum en foule l'abordèrent,
Déſirant de l'ouir, comme ils l'en ſupplièrent.
Comme il vit tant d'ardeur, & tant d'empreſſement,
Il leur fit ce diſcours, & grave & véhément.
Gens groſſiers & charnels, vous cherchez ma préſence,
Moins afin d'adorer ma divine puiſſance,
Que pour avoir de moi des pains multipliez,
Dont vous déſirez tous d'être raſſaſiez.
Il ne faut pas chercher la viande périſſable,
Mais la manne du ciel permanente & durable,

Dont le ſuc nourriſſant ſera vivre à jamais,
Tous ceux qui ſont deſſein d'en vivre déſormais.
Or le cachet de Dieu vous aſſure & vous ſcelle,
Que c'eſt moi qui vous mène à la vie éternelle.
Que ſi vous me voulez demander en ce lieu
Comment chacun ſera les œuvres du grand Dieu ?
Et quel eſt le chemin par où ſa main convie
De ſortir de la mort pour entrer dans la vie ?
Je vous dis ſeulement qu'il faut avoir la foi,
Qu'il me faut adorer. & qu'il faut croire en moi.
Puiſque je ſuis celui que l'Éternel envoie
Rendre aux triſtes mortels & la vie & la joie.
Et ſi vous demandez un ſigne de ma main,
Comme étant le Sauveur de tout le genre humain;
Entr'autres que ma voix comme un divin organe
Faſſe tomber ſur vous une céleſte manne :
Votre déſir eſt juſte auſſi bien que preſſant,
Je veux ce que l'on veut, & mon ame y conſent.
Mais le vrai pain du ciel dont je nourris l'égliſe,
N'eſt pas celui qu'on eut par la main de Moïſe :
C'eſt moi, c'eſt moi qui ſuis le pain délicieux,
Qui fait vivre les morts, & qui deſcend des cieux.
Celui qui croit en moi, celui qui me confeſſe
N'aura jamais de faim ni de ſoif qui le preſſe.
Mon Père ayant formé des décrets abſolus,
M'ordonne expreſſement de ſauver ſes élus :
Et c'eſt ce que je fais, je leur ouvre la porte,
Mon ſein qui les reçoit les échauffe & les porte,
Nul ne me les ravit, jamais je ne les perds,
Ils vivent avec moi, quoi que rongés des vers :
Au jour du jugement je leur rendrai la vie,
Qui jamais par la mort ne leur ſera ravie.
Ainſi vous apprenez, vous voyez que je ſuis.....
Mais il fut arrêté par un diſcours des juifs,
Qui murmuroient entr'eux ne pouvans pas comprendre
Qu'il fût venu du ciel, ni qu'il en pût deſcendre.
Quoi ! diſoient-ils tout haut, le fils d'un charpentier,
Qui peut-être lui-même exerce le métier,
Pourroit-il bien avoir le ciel pour origine ?
Étant homme, auroit-il une Eſſence divine ?

Jéſus ſans s'oppoſer à ce rapide cours,
Se tut, & puis réprit le fil de ſon diſcours.
Je ne m'offenſe point de toutes vos injures,
Et je veux vous ſauver malgré tous vos murmures,
Mon Père m'a commis pour vous donner ſa loi,
Donnez-moi votre cœur, & m'embraſſez par foi ;
Vous verrez que je ſuis le pain qui vivifie,
Qui vous rend immortels, & qui vous glorifie.
La manne qui nourrit vos pères quarante ans,
Ne les empêcha pas de mourir en leur temps :
Mais ſi vous me mangez, vous mangerez le germe
De l'immortalité que le ciel vous renferme.
Or le céleſte pain que je vous veux offrir,
Sachez que c'eſt ma chair qui pour vous doit ſouffrir
Ceſſez de murmurer, ne trouvez point étrange,
Si je veux que ma chair & ſe rompe & ſe mange ;
Si ce pain en vos mets ne tient le premier rang,
Et ſi vous refuſez de boire de mon ſang,
Vous ne parviendrez point à la vie éternelle,
Que ma chair fait germer lorſqu'on ſe nourrit d'elle.
Celui qui boit mon ſang, & qui mange mon corps
Doit infailliblement reſſuſciter des morts :
Et je promets que l'homme, habite en moi dès l'heure
Que mon corps précieux fait en lui ſa demeure.
Ainſi donc vous voyez que ma chair eſt vraiment
La viande dont l'eſprit tire ſon aliment :
Et que mon ſang divin eſt vraiment le breuvage
Qui peut rendre à l'eſprit la vie & le courage.
Diſciples ignorans, je vous oi murmurer,
Vous penſez que ma chair ſe doive dévorer :
Vous-vous imaginez qu'il faut que ma chair entre
D'abord dans votre bouche, & puis dans votre ventre,
Mais étant dans le ciel, quand j'y ſerai monté,
Cela doit augmenter votre difficulté.
Comment mangeroit-on un corps en ſon abſence,
Et de plus, éloigné d'une telle diſtance ?
Mais ce raiſonnement eſt vain & criminel,
Il ne faut point tenir un diſcours ſi charnel.
La chair ne ſert de rien, c'eſt l'eſprit qui fait vivre,
En vous perſuadant que ma mort vous délivre :

Je parle de ma chair ſpirituellement,
Mangez-la, mais par foi, non pas charnellement.
Que d'incrédulité ce peuple ſe récule,
Il trouve ce myſtère obſcur & ridicule :
Il me quitte, il s'en va, parce qu'il n'entend pas
Qu'il faut manger ma chair, mais ſans charnel répas.
Et vous mes ſerviteurs que j'inſtrois & que j'aime,
Et quoi, penſeriez-vous me quitter tout de même ?
Ah! lui dit Simon Pierre, en répondant pour tous,
Toi qui ſondes nos cœurs, juge autrement de nous.
Tu nous promets la vie, & toi ſeul nous conſoles
Par les divins accens de tes ſaintes paroles.
N'es-tu pas le Sauveur ? certes nous le croyons,
N'es-tu pas Fils de Dieu ? certes nous le voyons.
Vouloir donc déſormais te quitter pour un autre,
C'eſt être hors de ſens, ce n'eſt pas être Apôtre.
Pierre, cela ſuffit, ta foi paroît au jour,
On lit dans tes diſcours ton zèle & ton amour;
Mais Jéſus à cette heure étalant ſa ſcience,
Prêtons-lui tous enſemble une ſainte audience.
Écoutons, écoutons avec des tremblemens
Comment Jéſus faiſoit tonner ſes jugemens ;
Lorſque ſa voix lança d'horribles anathêmes
Sur les Phariſiens, & ſur les villes mêmes.
Malheur ſur Corazin & ſur Bethſaïda,
(Diſoit en rugiſſant le lion de Juda)
Car ſi Tyr & Sidon euſſent vu les merveilles
Dont vous avez répu vos yeux & vos oreilles,
Elles m'euſſent offert ſans attendre long-temps
Des eſprits captivés, & des cœurs pénitens.
J'euſſe eu pour agréable, & leur ſac & leur cendre,
Et les pleurs très-amers qu'on leur eût vu répandre,
Comme elles n'ont pas eu tant de faveur que vous,
Auſſi n'ont-elle pas à craindre tant de coups :
Le ſort qu'elles auront ſera moins lamentable,
Et le votre ſera beaucoup plus déplorable ;
Quand je viendrai du ciel, où ſera mon ſéjour,
Afin de vous juger toutes au dernier jour.
Et toi Capernaum qui montes juſqu'aux nues,
Parce que mes vertus t'ont été ſi connues :

Un jour je te mettrai dans le fond des enfers,
Pour m'avoir repouſſé quand je rompis tes fers,
Si Sodome eût été de même avantagée
On ne la verroit pas aujourd'hui ſubmergée :
Elle eut fait ſon profit de mes enſeignemens,
Elle eût apprehendé mes juſtes jugemens :
Elle n'eût point ſenti ni le feu ni le ſoufre :
Ni tous les autres maux qu'en ce temps elle ſouffre,
Auſſi quand je viendrai comme juſte vengeur
Elle ſera punie avec moins de rigueur :
Son crime étant moins grand, il faut que ma juſtice
La mette ſous le faix d'un plus léger ſupplice.
Faux Docteurs de la loi, dévots Saduciens,
Scribes préſomptueux, zélés Phariſiens,
Qui menez à la mort comme autant de victimes
Tant de pauvres pécheurs enlacez dans leurs crimes.
Malheur, malheur ſur vous ! c'eſt avec douleur,
Mais avec équité que je vous dis malheur.
Et voici la raiſon pourquoi cette tempête
Après avoir gronde tombe ſur votre tête.
C'eſt que premièrement il ne vous ſuffit pas
De mépriſer le ciel & ſes charmans appas,
Vous voulez empêcher que les autres n'y montent,
Et faites tant enfin que les vices les domptent.
D'autre part vous mangez les meilleures maiſons,
Sous le prétexte vain de longues oraiſons :
Les veuves ſavent bien que leurs ſaintes pratiques
N'éclоſent à la fin que des deſſeins tragiques :
Vous emportez leurs biens & la damnation
Pour bien récompenſer votre dévotion.
Vous faites mille tours pour faire un proſélyte,
Qui de Payen, ſans Dieu, devienne Iſraëlite ;
Et puis vous le rendez beaucoup plus criminel
Que vous qui méritez un ſupplice éternel.
Vous eſtimez qu'un homme eſt de mauvais exemple
Quand il jure par l'or qui décore le temple :
Mais que l'on peut jurer avec impunité
Par le temple fameux de la divinité.
Docteurs préſomtueux, mais remplis d'ignorance,
Et quoi, l'or vaut-il mieux ? a-t-il plus d'excellence,

Que n'a le temple ſaint qui lui donne ſon prix ?
Vu qu'il eſt la maiſon du Père des eſprits,
Lieu vénérable & ſaint d'où partent ſes oracles,
Et dont tous les endroits ſont autant de miracles.
Vous croyez que l'on peut jurer par cet autel
Où chacun vient offrir ſes dons à l'immortel :
Mais qu'on ne peut jurer par la ſainte victime
Qui ſe met ſur l'autel pour expier le crime,
Profeſſeurs ignorons, aveugles inſenſez,
Et quelle eſt votre erreur ? Eſt-ce que vous penſez
Que l'autel ſi ſacré, ſi ſaint, ſi vénérable
Soit moindre que les dons & moins conſidérable ?
Quoiqu'ils prennent de lui, comme chacun peut voir
Toute la ſainteté qu'ils peuvent recevoir.
Apprenez qu'en jurant par quelque créature
On jure par l'Auteur de toute la nature :
Et qu'il eſt offenſé quand on fait des ſermens
Par l'autel, par le temple, & par leurs ornemens.
Vous dîmez bien l'Anet, le Cumin & la Mente,
Mais vous laiſſez le ſoin d'une choſe importante,
C'eſt de bien cultiver, la vertu, l'équité,
Et la miſéricorde & la fidélité.
Il faloit vous garder de tomber dans l'abîme,
Alors vous euſſiez pu récueillir votre dîme :
Mais vous engloutiſſez les monſtreux chameaux,
Et coulez avec ſoin les petits animaux,
Vous êtes grands pécheurs, & vous faites ſcrupule
D'un ſujet de néant, léger ou ridicule.
Gens ſans réligion, avares, impoſteurs,
Subtils, diſſimulez, ſuperbes & menteurs,
Vous n'êtes tous rien moins que des Iſraëlites ;
Il ne vous faut donner que le nom d'hypocrites,
Car votre ame eſt puante, & vous parez vos corps
Corrompus par dedans, & propres par dehors :
Semblables au tombeau d'une belle ſtructure,
Et qui renferme en ſoi l'horreur de la nature :
Avec ſoin vous rendez plus pompeux & plus beaux,
Les ſépulcres des Saints, & leurs fameux tombeaux.
Blâmans la cruauté de vos pères rébelles,
Qui verſèrent le ſang des prophètes fidèles.

Vous êtes donc enfans de pères meurtriers,
Et vous exercèrez leurs damnables métiers.
Serpens envenimez, engéance de vipères,
Vous comblèrez bientôt les crimes de vos pères:
Vous perſécutèrez, vous mettrez en priſon;
Tuant à force ouverte, ou bien en trahiſon,
Mes Apôtres ſacrés, dont le ſanglant martyre
Servira de ciment pour bâtir mon empire.
Et moi je vengerai ſur ce peuple maudit
Tout le ſang innocent qui jamais s'épandit
Depuis le juſte Abel juſqu'à ce Zacharie,
Que vous avez mené comme à la boucherie.
Et toi Jéruſalem qui fais ainſi mourir
Les médecins de Dieu qui vouloient te guérir;
Combien ai-je voulu que ton peuple rébelle,
Et que tous tes enfans ſe miſſent ſous mon aile?
Mais je n'en ai point vu qui n'ai à chaque fois
Refuſé ſon ſalut, & répouſſé mes lois:
Auſſi je réduirai votre ville en pouſſière,
Son enclos ne ſera qu'un vaſte cimetière,
Et je ferai que ceux qui verront ſon tourment
Seront épouvantez d'un ſi grand jugement:
Mais quand vous m'entendrez fulminer de la ſorte,
Et pouſſer une voix ſi terrible & ſi forte,
Je garde ma doucer, j'excepte mes élus,
Qui ne rejettent point mes édits abſolus.
Monarque Souverain du ciel & de la terre,
Qui fais trembler le monde au bruit de ton tonnerre,
Et de qui la bonté raſſure les eſprits,
En offrant aux pécheurs un ſalut de grand prix:
O Dieu juſte & clément! j'entonne tes louanges,
(Et je ſerai ſuivi du ſaint Chœur de tes Anges)
De ce que ta juſtice a caché tes ſecrets
A ceux qui ſe vantoient d'entendre tes décrets.
Ta bonté révélant ces myſtères auguſtes
Aux petits qui n'oſoient ſe vanter d'être juſtes.
Il eſt ainſi, Seigneur, puis que tu l'as voulu,
Rien ne ſauroit borner ton pouvoir abſolu.
Mon plaiſir eſt extrême, & rien ne le ſurpaſſe,
Quand je vois que je ſuis le canal de ta grâce:

Tu m'as tout accordé, j'ai tout entre les mains,
Et je puis disposer du salut des humains.
C'est moi seul qui connois ta gloire & ton essence,
Et ceux que j'ai choisis en ont la connoissance.
Vous donc Elus de Dieu que le poids des péchés
Tient en quelque façon à la terre attachés,
Ou bien qui soutenez le fais de la misère,
En buvent à longs traits une douleur amère ;
Venez, venez à moi, je vous soulagerai,
Je vous tendrai la main, & je vous sauverai,
Chargez mon joug sur vous, puis qu'il est salutaire,
Et qu'il vous apprendra que je suis débonnaire.
Montrez-vous sous ma croix fidèles & constans,
Et vous serez un jour glorieux & contens.

Fin du Quatrième Livre.

EMANUEL,

OU

PARAPHRASE

ÉVANGELIQUE.

LIVRE CINQUIÈME.

JESUS ALLEGORISANT, ou propoſant des Similitudes.

ARGUMENT.

Ce livre comprend les ſept Similitudes qui ſe trouvent. Mat. 13. Celle du ſerviteur ſans miſéricorde. Du maître de la vigne, dont le fils fut tué par les vignerons. Du Roi faiſant les nôces de ſon fils. Du riche qui agrandit ſes greniers. Du figuier ſtérile. Du mauvais riche & du Lazare. De l'enfant prodigue. Du père de famille, donnant un denier à chaque vigneron. Du Juge inique, & de la veuve. Du Phariſien, & du Péager. Ces quinze paraboles ſont ſuivies & liées enſemble en forme de Sermon prononcé par notre Seigneur.

C'Eſt ainſi que Jéſus prêchoit à l'ordinaire,
D'un ſtile tout divin, & pourtant populaire;
Expoſant ſa doctrine intelligiblement,
Avec ſolidité, mais familièrement.
Tous ſes diſcours étoient fort aiſez à comprendre,
Quand les élus de Dieu ſe trouvoient pour l'entendre,
Alors il étaloit devant leurs foibles yeux,
Les naives béautés du royaume des cieux.

Mais quelquefois auſſi, c'étoit avec étude
Qu'il prêchoit en énigme & par ſimilitude
Lorſqu'il avoit affaire à des cœurs endurcis,
A des gens obſtinez, à des yeux obſcurcis,
Afin qu'en écoutant, & qu'en prêtant l'oreille,
Ils ſe trouvaſſent ſourds comme quand on ſommeille,
Et qu'en s'imaginant ouvrir les yeux & voir,
Ils regardaſſent bien, mais ſans appercevoir,
Ce qui vérifioit l'ancienne prophétie,
Et l'oracle ſacré du prophète Éſaïe,
Tout ce peuple rébelle à les cœurs endurcis,
Il a peu de lumière, & les yeux obſcurcis ;
Il ferme ſon oreille, à toute heure il la bouche
Aux raviſſans diſcours qui ſortent de ma bouche :
Auſſi pour le punir, je lui veux propoſer
Des énigmes obſcurs qu'il ne puiſſe expoſer,
De peur qu'en voyant clair il ne ſe convertiſſe,
Et qu'en oyant ma voix ſon mal ne ſe guériſſe.
Jéſus environné de ce peuple maudit
Voulant exécuter ce qu'il avoit prédit,
Sans lui rien éclaircir, lui dit la parabole,
Dont le ſens comprénoit les fruits de la parole,
Quand Dieu veut employer la prédication,
Comme organe ſacré de ſa vocation ;
S'adreſſant donc au peuple aſſis ſur le rivage,
De deſſus la naſcelle il leur tint ce langage,
Un certain laboureur étant dans la ſaiſon
Où on ſeme les grains, ſortit de ſa maiſon,
Fut voir ſes ouvriers & jetta ſa ſemence
Avec quelque regret, mais avec eſpérance,
Il en tomba beaucoup ſur le chemin battu,
Où le guéret léger n'étoit point rabattu,
C'eſt pourquoi les oiſeaux la trouvant découverte
L'eurent bientôt ravie, & cet homme en fit perte.
Ailleurs il en tomba dans un terroir pierreux,
En quoi ce laboureur ne fut pas plus heureux.
Elle leva d'abord ſans attendre le terme,
Et n'ayant pas de fonds montre bientôt ſon germe,
Mais dès que le Soleil eut jetté ſes rayons
Sur l'aride terroir de ces pierreux ſillons ;

Le germe trop tôt né ſècha dès la racine,
Et ſa naiſſance vit le jour de ſa ruine :
Ainſi faute de fonds, ainſi faute d'humeur
On vit s'évanouir l'attente du ſemeur.
Il en fit choir encore une bonne partie
En de certains endroits, où la ronce & l'ortie
Revenoit tous les ans, ſans qu'il pût devenir
L'efficace moyen de les déraciner.
La ſemence leva, mais les ronces montèrent
Et crurent par deſſus, tant qu'elles l'étouffèrent,
Enfin il en jetta dans un terroir ſi gras,
Que chaque motte avoit des épis à pleins bras,
Un grain en produiſant tantôt cent, tantôt trente,
Et ſort communement il en avoit ſoixante,
Le ſemeur eut ſujet de ſe bien réjouir,
Oyez ſi vous avez oreille pour ouir ;
Je voudrois bien ſavoir ſi je me fais entendre
A ceux qui ſe font forts de pouvoir tout comprendre.
Un autre homme avoit mis de bon grain dans ſon champ
Mais pendant qu'il dormoit, un voiſin très-méchant,
Un ennemi couvert, paſſant de raie en raie
Jetta ſur les ſillons de la graine d'ivroie.
Dans le commencement la trace de ſes pas :
Et ſa méchanceté ne s'apperçurent pas,
Mais dès que la ſemence eut pris la forme d'herbe,
Et produit les épis qui s'amaſſent en gerbe ;
On crut que la moiſſon prenoit un mauvais train
Lorſqu'on vit tant d'ivroie avec le bon grain,
Cette nouvelle vint aux oreilles du Maître,
Qui dit à ſes valets, il faut les laiſſer croître,
Il faut que tout mûriſſe, & l'ivroie & le blé,
Tant que les moiſſonneurs ayant tout aſſemblé,
Séparent puis après cette ivroie inutile :
Qu'un méchant a fait croître en un terroir fertile,
Et la faſſent brûler, afin que déſormais
Son grain maigre & maudit ne renaiſſe jamais :
Au lieu que le blé pur & ſans aucun mélange
Sera ſoigneuſement amaſſé dans ma grange.
Ce diſcours peu commun vous rend-il curieux,
De voir d'autres portraits du royaume des cieux :

Je vous en vais montrer où vous verrez la grâce
Agissant doucement, mais avec efficace,
En d'autres vous verrez la grande activité
De ceux qui n'ont pour but que l'immortalité.
Représentez-vous donc quelqu'un qui se hasarde
De semer dans son champ un seul grain de moutarde:
C'est un grain comme on sait extrêmement petit,
Et néanmoins il germe, il pousse, il reverdit,
Et devient si puissant que ses rameaux superbes
Nous semblent mépriser la bassesse des herbes;
Il est comme le Roi des autres arbrisseaux,
Et même peut fournir de logis aux oiseaux.
En cet autre tableau, considérez l'image
D'une femme qui prend le soin de son ménage
Elle étend sa farine, & de sa propre main
Y jette par morceaux un tourteau de levain,
Qui fait lever la pâte avec tant d'efficace,
Qu'elle enfle de moitié sa nourrissante masse:
Si quelqu'un découvroit un précieux trésor
Où fussent renfermez de pesans lingots d'or:
Il vendroit tout son bien avec grande alégresse,
Pour acheter le champ qui cache sa richesse,
Afin d'en arracher puis après à loisir,
Ce trésor qui faisoit l'objet de son désir.
Et si quelque marchand de pierre précieuse,
Mais sur tout amoureux des plus prodigieuses,
Trouvoit à trafiquer un si gros diamant,
Que sa rare beauté valut infiniment;
Il vendroit aussitôt ses maisons & ses terres
Pour pouvoir acquérir cette reine des pierres.
Pour vous, faites ainsi, n'occupez vos esprits
Qu'aux moyens d'acquérir la perle de grand prix.
Le Seigneur acheva ses aventures feintes,
Où les beautés du ciel sont naivement peintes:
Mais il n'expliqua point ces traits beaux & hardis
De son Saint Évangile ou de son Paradis,
Parce qu'il savoit bien de science certaine
Qu'il eût perdu pour lors & son temps & sa peine,
Mais s'étant retiré, ses douze serviteurs,
Qu'il préferoit toujours aux autres auditeurs,

Vinrent d'une façon dévote & familière,
Lorſqu'ils furent à part, lui faire une prière.
Dit-nous le ſens moral de l'ivroie & du champ
Où tu dis que ſe fit un acte ſi méchant.
Jéſus leur découvrant ſa ſageſſe profonde,
Je ſéme, leur dit-il, & le champ c'eſt le monde,
Le bon grain que j'y mets repréſente en ce lieu
Les Élus bien aimez & les enfans de Dieu,
L'ivroie étant l'emblême & la naive image
Des enfans du malin qui font tant de dommage.
L'ennemi dangereux qui la ſéme par tout,
C'eſt ſatan dont le règne eſt encore debout.
La dernière moiſſon, c'eſt le jour de ma gloire,
Auquel j'engloutirai la mort dans la victoire,
Les anges qui me font l'objet de leurs honneurs
Seront en ce temps là mes actifs moiſſonneurs.
Ils jetteront l'ivroie amaſſée en javelles
Dans l'ardente chaleur des flammes éternelles,
Où les méchans couchez ſur les charbons ardents
Auront tant de douleur qu'ils grinceront les dents;
Mais les juſtes alors auront plus de lumière
Que n'en a le ſoleil au haut de ſa carrière.
L'enblême du filet qui prend tant de poiſſons,
Semble à celui du champ, & de ſes deux moiſſons;
Les pêcheurs réjouis quand ce bonheur arrive,
Attirent promptement le filet ſur la rive:
Ils mettent tout le bon dans leur petit vaiſſeau,
Et jettent ſur la fin tout le mauvais dans l'eau.
Les anges du grand Dieu doivent faire de même,
Et répondre au tableau de ce naif emblême,
Ils prendront les méchans, ils leur mettront les fers,
Et puis les plongeront dans l'étang des enfers,
Qui doivent leur donner de mortelles alarmes,
Sans que l'éternité mette fin à leurs larmes,
Mes diſciples très-chers faites réflexion
Sur l'effroyable état de la damnation.
Détournez les mortels de ce mortel ſupplice,
Où les entraîneroit le cours de l'injuſtice,
Employez pour ce faire avec l'ancienne loi
Les préceptes nouveaux que vous avez de moi:

Et ſur tout, inculquez cet ordre que je donne,
C'eſt qu'il faut pardonner comme Dieu vous pardonne
Ce que vous allez voir peint fort naivement
En cet emblême où Dieu paroît juſte & clément.
Un roi voulant compter avec ſes domeſtiques,
Touchant la queſtion des affaires publiques :
Un d'entr'eux vit monter à dix mille talens
La dette où l'avoient mis ſes deſſeins inſolens ;
Et comme il ne pouvoit nullement ſatisfaire,
Ni trouver ſur le champ de jour en ſon affaire,
Le roi pour le punir voulut qu'il fût vendu,
Quand il vit que ſon compte étoit ſi mal rendu,
Et que pour châtier ſa conduite imprudente,
Sa femme & ſes enfans fuſſent tous mis en vente ;
Mais voyant que cet homme avec affection
Imploroit ſa clémence & ſa compaſſion,
Et que la larme à l'œil il promettoit de rendre
Tout ce qu'il lui devoit, s'il lui plaiſoit d'attendre :
Il fut touché ſi fort de ſon adverſité,
Qu'il lui quitta le tout par généroſité,
Cet ingrat, violent, barbare & cruel homme,
A qui le roi quittoit une ſi grande ſomme,
Trouvant ſon compagnon quelques momens après,
Qui pouvoit lui devoir cent deniers à peu près ?
Lui dit, en l'étranglant, qu'il lui payât ſa dette,
Et que ſans plus tarder il la fournit complette,
Son déplorable état ne lui fit point pitié,
Sa mémoire oublia ſon ancienne amitié,
Il le mit en priſon, ſans avoir patience,
Et n'ouvrit point du tout l'oreille à la clémence.
Ce manifeſte abus des rigueurs de la loi
Parvint en moins de rien aux oreilles du roi,
Qui dit à ce méchant : ô monſtre déteſtable ?
Tes vœux m'avoient toujours rencontré favorable,
Après t'avoir tendu ma ſecourable main,
As-tu pû conſerver un cœur plus qu'inhumain ?
Sergens, mettez cet homme en une baſſe foſſe,
La ſomme qu'il me doit eſt extrêmement groſſe :
Mais qu'il ne ſorte point tant qu'il ait ſatisfait,
Puis qu'il n'a pas voulu faire comme j'ai fait.

Si pour rompre le nœud de l'amour fraternelle,
On mérite l'enfer & la mort éternelle.
Combien ſera puni l'ardent perſécuteur
De celui qu'Iſraël attend pour Rédempteur ?
Frémiſſez en voyant dans cette triſte image
Quels tourmens on prépare à ce mortel outrage.
Un Seigneur fort puiſſant qui ne chériſſoit rien
Qu'un champ qu'il eſtimoit le plus beau de ſon bien,
S'aviſa de planter une vigne excellente,
En laquelle il fonda ſa principale attente.
Il commanda qu'on fit des foſſes tout autour,
Et que dans cet enclos on bâtit une tour,
Enſuite il en donnat le ſoin & la culture
A quelques vignerons experts en la nature ;
Et quand la ſaiſon vint de recueillir le fruit
Que cette belle vigne avoit ſi bien produit,
Il envoya ſes gens avec ordre de prendre
L'excellent revenu qu'elle devoit lui rendre.
Alors les vignerons rébelles & méchans,
S'élevèrent contr'eux avec leurs fers tranchans,
Les chaſſèrent dehors auſſitôt qu'ils entrèrent,
Les outragèrent fort, & mêmes en tuérent,
D'autres eurent encore un pareil traitement,
Et furent répouſſez auſſi tragiquement,
De ſorte que le maître ayant un fils unique,
Crut qu'il étoufferoit leur pouvoir tyrannique :
Mais ſon autorité ne les put captiver,
Car ces déſeſpérez le voyant arrriver,
Crurent qu'en commettent un parricide inſigne
Ils deviendroient enfin les maîtres de la vigne.
En effet ces cruels par un tragique effort,
Après l'avoir chaſſé lui donnèrent la mort.
Quand le maître viendra, que penſez vous qu'il faſſe;
Ne vengera-t-il pas cette damnable audace ?
De cent ſortes de morts il les fera mourir,
Il ſeroient trop heureux de ſimplement périr.
Et c'eſt en cet endroit des triſtes avantures,
Que l'on doit rapporter ce lieu des écritures,
Le rocher éternel, ſolide & de grand prix,
Dont les maçons faiſoient l'objet de leur mépris,

Eſt la pierre angulaire, & malgré leur malice,
L'unique fondement qui ſoutient l'édifice.
C'eſt ici la merveille & l'ouvrage des cieux,
Dont le brillant éclat fait éblouir nos yeux,
Et ce divin rocher que l'œil ravi contemple,
Supportant ſans branler la peſanteur du temple,
Briſe & met en morceaux ceux qui tombent deſſus,
Y trouvant des écueils qu'ils n'ont point apperçus.
On ne peut qu'on ne faſſe un ſemblable naufrage
En mépriſant ſa grâce, & ſon ſaint héritage :
Voyez dans ce tableau quel horrible tourment
Suit cette négligence & cet aveuglement.
Un prince voulant faire avec magnificence
Les nôces de ſon fils, ſon unique eſpérance,
Fit dire aux conviés qu'ils vinſſent ſans tarder
Mais ils ſe mirent tous à s'entre-regarder ;
Et d'un commun accord mandèrent à leur prince
Qu'ils ne pouvoient pour lors ſortir de la province.
Lui ſans ſe rebuter de ce premier refus,
Dont tout autre ſeroit en colère, ou confus,
Leur manda que c'étoit une étrange manie
De ne ſe trouver pas à la cérémonie ;
Que le jour du feſtin déſormais étoit près,
Et que l'on avoit fait toute ſorte d'aprêts.
Chacun s'en excuſa, pour s'exempter de blâme ;
L'un dit qu'il ne pouvoit s'abſenter de ſa femme :
Et l'autre répondit, qu'il vouloit eſſayer
Les cinq couples de bœufs qu'il venoit de payer :
L'un vouloit achêter une belle prairie,
L'autre un champ, l'autre un bois, l'autre une métairie ;
Et chacun ne penſant qu'à ſon propre intérêt,
Pria qu'on l'excuſât s'il n'étoit pas bien prêt.
Le roi voulant punir ce mépris manifeſte,
Jura que ſon pouvoir leur deviendroit funeſte.
Il fit environner ces gens de toutes parts,
Il remplit leurs eſprits de la terreur de Mars ;
Le lieu le plus charmant devint un cimetière,
Et leur ſang criminel détrempa la pouſſière.
Cependant à la cour le roi ne voulant pas
Laiſſer perdre les mets d'un ſomptueux répas,

Convia les paſſans, perſonnes inconnues,
Qu'on vit ſur les chemins, & dans toutes les rues.
Ce peuple ne fut point dédaigneux ni mutin,
Chacun fut diligent à venir au feſtin :
Mais en les recevant le roi vit dans la ſale
Quelqu'un qui n'avoit point de robe nuptiale :
Et quand il demanda d'où venoit ce mépris,
Cet homme, quoique fier, fut tellement ſurpris,
Que dans cette rencontre il eut la bouche cloſe,
Et qu'il n'oſa jamais répondre aucune choſe.
Alors le prince dit que les mains & les pieds
Lui fuſſent devant tous étroitement liés,
Et qu'il fût hors de là plonge dans les ténèbres,
Où les plus beaux objets ſont triſtes & funèbres.
Apprenez donc d'ici que l'homme ne doit pas
Mépriſer mes tréſors pour les biens d'ici bas :
Ou bien il périroit comme ce riche avare,
Prodigue à ſon égard, mais aux autres barbare ;
Il avoit tant de grains, qu'il n'avoit point de lieu
Où mettre ces tréſors qu'il avoit eût de Dieu.
Dans ces difficultés qu'il tâchoit de combattre,
Après pluſieurs avis, ſon deſſein fut d'abattre
Tous ſes vieux magaſins, & ces greniers anciens
Qui ne pouvoient pour lors contenir tous ſes biens,
Et d'en bâtir de neufs d'une grandeur immenſe,
Pour pouvoir contenir toute ſon abondance,
Cela fait, il diſoit, mon ame réjoui toi,
Mon corps très-délicat, repoſe, mange, & boi :
J'ai des biens amaſſez pour quantité d'années,
Ne craignons point du tout l'effort des deſtinées :
Homme ſans jugement, & que l'erreur conduit,
La mort ravit ton ame en cette même nuit ;
Toi qui n'avois pour Dieu que ton infame ventre,
L'enfer t'a dévoré, te voilà dans ſon centre :
Que deviendront tes biens amaſſez avec ſoin ?
Un autre en jouira, tu n'en a plus beſoin.
Cet exemple fait voir que l'Eternel convie
De monter dans le ciel par une ſainte vie,
Et que c'eſt faire un vain & ridicule effort,
Si l'on veut s'amender après que l'on eſt mort.

Non, non, c'eſt maintenant, & même de bonne-heure
Que l'homme doit bien faire avant que ſon corps meure
En vain les morts voudroient être au rang des vivans,
Comme vous allez voir dans les tableaux ſuivans.
Ondit qu'uncertainhomme,&très-rare&très-digne,
Ayant dit qu'on plantât un figuier dans ſa vigne,
Vint juſques à trois fois pour en manger du fruit,
Croyant avec raiſon que l'arbre en eût produit.
Mais n'ayant rien trouvé dans ce figuier ſtérile,
Il vit avec douleur qu'il étoit inutile,
Et dit au vigneron qu'il l'arrachât de là :
Mais ce bon laboureur s'oppoſant à cela,
Et priant inſtamment cette illuſtre perſonne,
D'attendre encore un an, juſqu'au prochain Automne,
Dit qu'il déchauſſeroit le pied de ce figuier,
Afin d'y mettre après quantité de fumier,
Si cela, diſoit-il, fait que l'arbre rapporte,
On auroit grand regret que ſa plante fût morte :
Mais s'il ne produit rien, qu'il ſoit deraciné,
Et mis dans le bucher, où tu l'as deſtiné.
Mais cela n'eſt pas clair, ſi quelqu'un le compare
A l'exemple du riche & du pauvre Lazare.
Celui-là ſe traitoit fort magnifiquement,
Étant toujours couvert très-ſomptueuſement.
Et celui-ci tout nud, & tout couvert d'ulcères,
Succombant ſous les flots d'une mer de misères,
Se tenoit à la porte, & là tendoit la main,
Eſpérant recevoir quelque morceau de pain.
Quand la mort l'eut guéri de ſes langueurs mortelles,
Il fut mis dans le ſein du Père des fidèles :
Mais le riche en mourant vit naître ſa douleur,
Et tombant dans l'enfer, tomba dans le malheur.
De ce triſte ſéjour, & du milieu des flammes
Appercevant en haut les bien-heureuſes ames :
Il redoubla ſes cris, ſes ſanglots, ſes hélas,
Abraham, diſoit-il, fais deſcendre ici bas
Le bien heureux Lazare, afin que ma torture,
Et les vives douleurs des tourmens que j'endure,
Reçoivent, s'il ſe peut, quelque ſoulagement,
Arroſant d'un peu d'eau ma langue ſeulement.

Abraham répondit, rappelle en ta mémoire
Tes biens, tes voluptés, ton pouvoir & ta gloire,
Lorſque tu jouiſſois du monde à ton plaiſir,
Et que tu rempliſſoit ton injuſte déſir:
Lazare juſte & ſaint, mais pourtant miſérable,
Te trouvoit bien heureux, & non pas ſécourable:
Aujourd'hui ſon état eſt plus heureux cent fois
Que l'état floriſſant des princes & des rois.
Au lieu que ton ſupplice, & ta douleur extrême
Sont pires que la mort & que le néant même:
Autre fois il n'eut point de part à ton bonheur,
Il n'en doit point avoir à ta grande douleur.
Outre cette raiſon, ſache que la diſtance,
Miſe entre vous & nous eſt tout à fait immenſe,
Et que des deux côtés la volonté de Dieu
Ordonne que jamais on ne change de lieu.
Ce malheureux voyant ſon eſpérance vaine,
Et que rien ne pouvoit diminuer ſa peine,
Au moins fais que Lazare aille trouver mes frères,
Pour leur donner avis de toutes mes misères:
Peut-être qu'à ſa voix ils ſe répentiront,
Et qu'à cette nouvelle ils ſe convertiront;
Pour éviter l'enfer, ils quitteront les vices,
L'appas des voluptés, le monde & ſes délices.
Non, non, dit Abraham, ils doivent écouter
Les oracles ſacrés, & les bien conſulter:
S'ils n'écoutent Moïſe, & les autres prophètes;
S'ils ne prétent l'oreille aux leçons qu'ils ont faites,
En vain les morts iroient pour les faire amander,
Ils tâcheroient en vain de les perſuader.
Ainſi, chers auditeurs, cet exemple funeſte
Doit faire appréhender la vengeance céleſte.
Mais en ſe répentant, le Seigneur vous permet
D'eſpérer le ſalut que ſa grâce promet.
Dieu cherche à pardonner, pourvu qu'on ſe repente,
Il a compaſſion de l'ame pénitente:
Plus on eſt grand pécheur: plus il a de bonté,
L'homme fait ce qu'il veut, s'il fait ſa volonté:
Pourvu qu'un cœur contrit ſe convertiſſe & croie,
Il remplit tout le ciel d'une éclatante joie.

Contemplez le naïf de ce myſtère ſaint
Dans ce divin énigme, où mon eſprit l'a peint.
Un homme ayant deux fils, richeſſe grande & chère,
Le plus jeune des deux alla trouver ſon père,
Auquel, après avoir quelque temps ſoupiré,
Enfin il témoigna qu'il eût bien déſiré
D'avoir préſentement par un juſte partage
Ce qu'il pouvoit avoir de tout ſon héritage,
Dès qu'il eut obtenu l'objet de ſes déſirs,
Il alla ſe donner tout entier aux plaiſirs,
En allant voyager avec tant de dépence,
En diſſipant ſon bien avec tant d'imprudence,
Qu'il fut bientôt réduit à demander du pain,
Tant il ſe trouva pauvre & preſſé de la faim ;
La famine ſurvint, ce monſtre épouvantable
Rendit ſon triſte état beaucoup plus lamentable,
Et même l'obligea de garder les pourceaux,
Aux quels il envioit les plus maigres morceaux.
Dans l'extrême rigueur de cette âpre famine,
Où ſon eſprit liſoit la juſtice divine,
Il fit en gémiſſant cette réflection,
Sur le touchant ſujet de ſon affliction.
Hélas ! combien mon père a-t-il de mercenaires,
Et d'autres qui lui ſont ſerviteurs ordinaires,
Qu'il fait raſſaſier pluſieurs fois chaque jour ?
Et moi je meurs de faim dans ce triſte ſéjour :
Ah ! pauvre malheureux, il faut que tu t'en ailles
Voir ton père, & tâcher d'émouvoir ſes entrailles;
Il aura ſoin de toi plus que d'un étranger,
Et du moins il pourra te donner à manger.
Ayant fait ce deſſein, il alla chez ſon père,
Qui de loin apperçut ſon extrême misère,
Son naturel bénin fut touché de pitié,
Il courut l'embraſſer avec grande amitié.
Alors le fils lui dit, je ſuis un miſérable,
J'ai péché contre toi, mais ſois-moi favorable,
Je ne mérite pas d'être appelé ton fils,
Néanmoins traite-moi comme autre fois tu fis,
Ou ſi tu te ſouviens de mes fautes publiques,
Au moins entretien-moi comme tes domeſtiques.

Le père tout ravi, dit à ſes ſerviteurs,
Apportez à mon fils un habit de ſenteurs,
Égorgez le veau gras, mangeons-le tous en joie,
Puiſque voici mon fils que le ciel me renvoie.
Je croyois qu'il étoit dans les bras de la mort:
Mais il revient en vie, & revient à bon port;
Cette perſonne chère, & que j'ai cru perdue,
Dans cet heureux moment me vient d'être rendue:
Mais tandis qu'à l'envi chacun ſe réjouit,
Dans l'innocent plaiſir dont ſon ame jouit,
L'aîné de la maiſon venant du voiſinage
Se ſentit altérer le cœur & le viſage;
Lors qu'étant aſſez près il entendit les ſons,
Les danſes & les ris, & le bruit des chanſons,
En ſachant le ſujet, ſon ame fut ſaiſie,
Auſſi bien de dépit comme de jalouſie:
Juſques là que ſon père étant ſorti déhors,
Et pour le faire entrer ayant fait les efforts,
Il s'obſtina long-temps & lui fit cette plainte,
Montrant qu'il avoit peu de reſpect & de crainte.
Je t'ai rendu ſervice avec empreſſement,
Tu ſais que j'ai ſuivi tes ordres ſeulement,
Tu ne peux ignorer comment dès mon enfance
J'ai mêle les reſpects avec l'obéiſſance:
Et tu ne m'a jamais ni donne, ni promis
De quoi faire une fois régale à mes amis:
Mais lorſque ton cher Fils, dont les ſoins héroiques
Ont été de hanter les femmes impudiques,
Ayant tout dépenſé, s'eſt mis entre tes bras,
Tu t'es mis tout à l'heure à tuer le veau gras.
Le père répondit, d'où viennent ces cenſures?
Comment! eſt-ce à mon fils à me charger d'injures?
Et quoi, ne ſais-tu pas que mes biens ſont à toi?
Quel ſujet as-tu donc de te plaindre de moi?
N'eſt-ce pas la raiſon de faire bonne chère
En ce jour très-heureux où je revois ton frère?
Je l'avois regretté, j'avois pleuré la mort,
Mais Dieu le reſſuſcite, & l'amène à bon port:
Cette perſonne chère, & que j'ai cru perdue:
Dans ce moment heureux me vient d'être rendue,

Certes il ne faut pas que l'homme ſoit jaloux,
Lors que le grand Dieu fait un même bien à tous ;
Ce que vous voyez peint avec beaucoup d'adreſſe
Dans cette autre figure encore plus expreſſe.
Quelqu'un qui n'étoit point eſclave du ſommeil
Loua des vignerons dès qu'on vit le ſoleil,
Et leur promit par jour un denier pour ſalaire,
Comme ils pouvoient avoir & gagner d'ordinaire,
Mais n'ayant pas encore aſſez de journaliers,
Et pour en ajouter d'autres à ces premiers,
Il alla faire un tour dans la place publique,
Où le peuple amaſſé ſe promène ou trafique.
Ce fut là qu'environ les neuf heures du jour,
Sans y faire pour lors que fort peu de ſéjour,
Il vit des fainéans aux quels ayant fait ſigne,
Il dit, allez-vous en travailler dans ma vigne ;
Le ſoir étant venu, venez dans ma maiſon,
Et je vous donnerai ce que veut la raiſon.
Le ſoleil étant prêt de finir ſa carrière,
Et ne promettant plus qu'une heure de lumière,
Cet homme alla dehors, & ſelon ſon déſir,
Il y trouve des gens plongez dans le loiſir.
Et comment, leur dit-il, n'avez-vous point d'affaire ?
Quoi, tout le long du jour êtes vous ſans rien faire ?
Que chacun de vous bêche, & travaille pour moi,
S'il n'a pas le moyen de travailler pour ſoi :
Son travail d'un moment aura ſa récompenſe,
Et je lui donnerai beaucoup plus qu'il ne penſe.
Le jour étant finis chacun eut ſon denier :
Et l'on vit les premiers égaler au dernier :
Et quoi, dirent-ceux là, nous qu'un courage mâle
A fait porter le faix & du jour, & du hâle,
Ne ſerons-nous payez, & traitez en effet
Que comme ces derniers, qui n'ont preſque rien fait?
Le maître répouſſant les traits de leur malice,
Et comment leur dit-il, m'accuſer d'injuſtice ?
Quel tort vous ai-je fait, dites-moi, mes amis,
N'avez-vous pas reçu ce qu'on vous a promis,
Si je veux que ceux-ci ſoient traités de la ſorte,
Si je les enrichit, hé bien, que vous importe?

N'ai je pas le pouvoir comme la volonté,
De leur faire ſentir l'effet de ma bonté ;
Si j'agis avec eux, comme elle me convie,
Votre œil eſt-il malin, eſt-il rempli d'envie ?
Les derniers arrivez ſont comme les premiers,
Et les premiers venus ſont comme les derniers ;
Tous ſont participans d'un pareil avantage,
Et tous n'ont qu'un Sauveur, & qu'un même héritage.
Mais pour s'y diſpoſer, & pour y parvenir,
Il faut des vœux ardens, qui ne puiſſent finir :
Pour jouir avec Dieu de l'empire du monde,
Il faut l'humilité très-ſincère & profonde :
Contemplez ces vertus, & leurs charmans attraits
Dans l'emblême naïf de ces deux beaux portraits.
Une femme menant un procès difficile,
Alloit ſolliciter le juge de la ville,
Et ſupplioit cet homme avec empreſſement
De lui vouloir donner bon & bref jugement ;
Et quoiqu'il n'en fit rien, ſon unique réfuge
Etoit d'aller ſouvent ſolliciter ſon juge,
Et de le conjurer à toute heure, en tout lieu
De lui faire juſtice, & même au nom de Dieu.
Ce magiſtrat voyant ſa paſſion extrême,
Se laiſſa vaincre enfin, & diſoit en lui-même,
Ma conſcience dit que je hais l'équité,
Et que je n'ai d'amour que pour l'impiété :
Je ne puis ni ne veux craindre Dieu ni les hommes,
Ni le ſiècle à venir, ni le ſiècle où nous ſommes,
Mais puiſque cette femme eſt venue à l'excès,
En me ſollicitant de juger ſon procès :
Et puiſqu'elle me fait déteſter ma fortune
Par ſon cri redoublé qui toujours m'importune,
Je m'en vais lui donner le dernier des arrêts,
Qui lui conſervera ſes juſtes intérêts.
Il faut que je le faſſe, autrement elle eſt prête
De venir m'accabler, & me rompre la tête.
Deux hommes différens & d'humeur & d'emploi,
L'un étoit Péager, l'autre expliquoit la loi,
Se rencontrant un jour, s'en allèrent enſemble
Dans le temple fameux où le peuple s'aſſemble,

Pour offrir à l'Auteur de la terre & des cieux
La ſainte exhalaiſon d'un encens précieux.
Là le phariſien fit ainſi ſa prière
D'une très-arrogante & ſuperbe manière :
O Dieu : je ne ſuis point comme tant de mortels,
Indignes d'approcher de ces ſacrés autels.
Je bannis avec ſoin toute ſorte de vice,
Je ſurmonte la chair, l'uſure & l'injuſtice ;
Je ne ſuis point auſſi comme ce péager,
Qui vieillit dans ſon mal ſans ſe pouvoir changer :
Je hai l'extorſion, je l'ai toujours bannie,
En la conſidérant comme une tirannie,
Après avoir toujours vaillamment combattu,
J'érige dans mon cœur un trône à la vertu,
Je jeûne exactement deux jours dans la ſemaine,
Ce qui gâte ma chair, & rend ſa force vaine :
Et je donne la dixme au ſacrificateur,
Aimant mieux perdre tout que d'être uſurpateur
D'un bien qu'il a de Dieu par un grand privilège,
Et qu'on ne peut ravir ſans faire un ſacrilège.
Mais d'un autre côté le péager contrit
De loin s'humiliant & de corps & d'eſprit,
N'oſoit lever au ciel ſa triſte & baſſe vue,
Le poids de ſes péchés la tenant rabattue :
Il ſe donnoit des coups redoublés pluſieurs fois,
Et diſoit à ſon Dieu d'une mourante voix :
Mon Dieu, je ſuis pécheur, je ſais que les abymes
Préparent les tourmens, qui ſont dûs à mes crimes ;
Mais ſois moi favorable, appaiſe ton courroux,
Montre-moi que j'adore un Dieu clément & doux ;
Montre-moi les rayons de ton aimable face,
Et me donne l'accès au trône de ta grâce:
Fidèle, c'eſt ainſi qu'on eſt juſtifié,
C'eſt en s'humiliant qu'on eſt glorifié :
Dieu qui hauſſe l'ame humble, & la rend bienheureuſe
Plongera dans l'enfer l'ame préſomptueuſe.

Fin du Cinquième Livre.

EMANUEL,

OU

PARAPHRASE ÉVANGELIQUE.

LIVRE SIXIÈME.

JÉSUS TOUT-PUISSANT

Sur la Nature, contre la Mort & contre le Diable.

ARGUMENT.

Apostrophe aux Diſciples. Invocation de Jéſus. Eau changée en vin. Multiplication des pains. Tempête arrêtée. Réſurrection de Lazare. La légion des démons chaſsée de deux obſédés. L'aveugle & muet guéri, non par Belzebuth. Le lunatique guéri d'un eſprit ſourd & muet. La fille de la Cananéenne guérie du diable. La femme courbée par le diable depuis dix-huit ans, rédreſsée par Jéſus.

DIſciples de Jéſus, que ces diſcours charmans
Vous donnoient de plaiſirs & de raviſſemens.
Que vous étiez heureux d'avoir cet avantage
D'entendre tous les jours un céleſte langage,
Et d'avoir à plaiſir la converſation
De ce divin Auteur de la rédemption :
Pour moi je voudrois bien (& je le dis ſans feinte)
Ne méditer jamais que ſa doctrine ſainte,

Je voudrois n'employer ma doctrine & mes vers,
Que pour la faire bruire en ce vaſte univers.
Mais mon premier deſſein veut que de ſes oracles
Je paſſe maintenant à ſes divins miracles ;
Et que ſes actions faſſent le plus beau trait
Que mon foible pinceau trace dans ſon portrait :
Auſſi bien montroit-il ſa puiſſance divine,
Afin de confirmer ſa céleſte doctrine,
Et de prouver à tous par l'effort de ſa main
Que ſon ſavoir étoit un ſavoir plus qu'humain.
Mon Seigneur & mon Dieu, je ſuis dans l'impuiſſanc
De peindre au vif ta gloire & ta magnificence :
Je tremble en commençant un ſi hardi deſſein,
Je ne puis diſſiper la glace de mon ſein,
Ce grand œuvre m'étonne, il fait tarir ma veine,
Et dès le premier pas je me ſens hors d'haleine.
Mais toi Seigneur Jéſus, dont le bras tout puiſſant
Rend la vie & la force à l'homme languiſſant :
Rappelle mes eſprits, ranime mon courage,
Ne laiſſe pas ceſſer, ni languir cet ouvrage :
Arrache tout d'un coup ma vigueur du tombeau,
Viens faire en ma faveur un miracle nouveau :
Autrement je ne puis achever la peinture,
Qui fait voir que ta main a changé la nature,
Et qu'à diverſes fois ſon invincible effort
Dompta les élémens, les démons & la mort.
Lorſqu'on fit dans Cana les nôces magnifiques,
Il y rendit ſa gloire & ſes vertus publiques,
Sa mère lui vint dire, ils n'ont plus là de vin,
Il leur vient de manquer au milieu du feſtin :
Comme l'avertiſſant que dans cette occurrence
Il étoit à propos d'exercer ſa puiſſance :
Jéſus ſans s'émouvoir, & d'un air grave & doux,
Femme, répondit-il, qu'y a-t-il entre nous ?
Je ne reconnois point l'autorité de Mère,
Quand il faut exercer le pouvoir de mon Père :
C'eſt là mon intérêt, n'en prenez point le ſoin :
Ne m'avertiſſez point, je n'en ai pas beſoin,
L'heure n'eſt pas venue, il faut encore attendre,
Je ſais bien quel moment où mon bras doit s'étend

La vierge voyant bien (& qui l'auroit penſé !)
Que ſon zèle s'étoit un peu trop avancé,
Dit a ceux du logis, c'eſt à vous de vous taire,
Faites comme Jéſus aura dit qu'il faut faire.
Jéſus faiſant alors un miracle nouveau,
Empliſſez, leur dit-il, toutes ces cruches d'eau :
Pour le maître d'hôtel, qu'un d'entre vous l'appelle,
Et qu'il vienne goûter cette liqueur nouvelle.
Que chacun ayant bû de l'eau changée en vin,
Admire ce miracle, & mon pouvoir divin :
Et diſe hautement, c'eſt en lui qu'il faut croire,
Que chacun ſoit témoin de l'éclat de ma gloire.
L'on fit ce qu'il voulut, & chacun s'étonna
De ce grand changement arrivé dans Cana :
On l'embraſſa par foi : cette rare avanture
Fit dire qu'il étoit l'Auteur de la nature :
Le grand EMANUEL, dont les oracles ſaints
Prédiſoient les ſuccès, & tous les grands deſſeins,
Payens, ne parlez plus de vos métamorphoſes,
Jéſus ſeul peut changer la nature des choſes,
Ou les multiplier avec étonnement,
Pour ſervir à la foi de ferme fondement.
Jéſus étant allé dans une ſolitude,
Qui lui ſervoit ſouvent d'oratoire & d'étude,
S'y vit environné d'une troupe de gens,
Qui depuis quelques jours ſe montroient diligens
A chercher ce Sauveur, dont les bontés ſuprêmes,
Le portoient à guérir les maux les plus extrêmes.
Alors les mouvemens de la compaſſion
Lui venant à l'aſpect de leur affliction :
Il montra qu'il portoit la ſanté dans ſes aîles,
En les délivrant tous des langueurs corporelles.
Les douze ſur le ſoir vinrent le convier
De vouloir les bénir, & les congédier.
Maître, lui dirent-ils, de grâce conſidère,
Que le ſoleil s'en va dans un autre Hemiſphère :
Depuis qu'ils ſont ici la faim les peut preſſer,
Leurs forces & le jour vont tout d'un coup baiſſer,
Donne-leur donc congé, de peur qu'ils ne défaillent ;
La nuit vient à grand pas, il eſt temps qu'ils s'en aillent

Non, non, dit le Seigneur, donnez leur à manger
Maintenant, c'eſt ainſi qu'il les faut ſoulager.
Eux qui ne penſoient point à ſa grande puiſſance,
Trouvèrent que cet ordre étoit ſans apparence :
Comment ! lui dirent-ils, pluſieurs charges de pain
A peine ſuffiroient pour appaiſer leur faim ?
Et que paroîtront donc à cinq mille perſonnes
Cinq pains & deux poiſſons comme tu leur ordonnes;
Parce que nous n'avons ici préſentement,
Ni ne pouvons avoir que cela ſeulement ;
Et nous ne comptons point les enfans, ni les femmes
Qui pourroient faire en tout environ dix mille ames.
N'importe, dit Jéſus, faites les tous aſſeoir,
Voyez lever ma force, & ma gloire à ce ſoir :
Et pour les mieux ſervir, mettez-les par centaines,
Si le lieu le permet, ou bien par cinquantaines,
Ce Dieu digne d'autels & d'adoration
Enſuite prononça la bénédiction :
Et ſon pouvoir divin ſecondant ſa prière,
Multiplia le pain d'une telle manière,
Que plus on en mangeoit pour ſe raſſaſier,
Plus on le voyoit croître, & ſe multiplier :
Enfin il commanda qu'on amaſsât le reſte,
Pour faire voir à tous ſa puiſſance céleſte ;
Ce qu'on fit tout à l'heure, & le reſte des pains
Fut capable d'emplir douze panniers tous pleins.
Tout le peuple admirant ſes bontés nonpareilles,
Et ſon bras qui faiſoit de ſi grandes merveilles,
Dit qu'infailliblement il étoit l'Éternel
Qui venoit pour ſauver le monde criminel,
Et qu'il étoit le Chriſt promis par les oracles,
Qu'il rempliroit un jour le monde de miracles.
Lui ſachant qu'ils vouloient ſe ſoumettre à ſa loi,
En lui donnant le nom, & les marques de roi,
S'échappa de leurs mains, ſortit de la campagne,
Et s'en alla tout ſeul au haut de la montagne ;
D'où ſon cœur fit monter la ſainte exhalaiſon
De ſes vœux très-ardens & de ſon oraiſon :
Pendant que ſur le ſoir ſes diſciples fidèles
Montèrent à ſa voix ſur une des naſſelles,

Qui devint tout d'un coup ſans aller bien avant,
L'objet de la tempête, & le jouet du vent.
Les flots s'entre-jettoient cette barque légère,
Et lui faiſoient ſentir leur bouillante colère :
Tantôt ils s'entr'aidoient à la jetter en l'air,
Tantôt ils la plongeoient dans le ſein de la mer.
Elle élevoit ſi haut ſes mâts & ſon cordage,
Que tous les matelots en perdoient le courage :
Et puis elle tomboit, & deſcendoit ſi bas,
Que chacun ſe jugeoit fort proche du trépas.
L'onde faiſant blanchir ſon écume flottante,
Les faiſoit tous pâlir dans une triſte attente;
Et les plus aſſurez d'entre les matelots,
Craignoient comme la mort ces montagnes de flots ;
Ils devenoient muets en oyant ſur leur tête
Gronder horriblement la foudre & la tempête :
Et l'élément cruel s'entrouvant au-deſſous
Les rendoit quelque fois ſans haleine & ſans pouls.
Jéſus plus que jamais leur étoit néceſſaire,
Afin de repouſſer l'effort du vent contraire :
Mais comme ils y penſoient, en s'éloignant du port,
Ils voyoient approcher l'image de la mort.
Comme ils étoient plongez moins dans le ſein de l'onde
Que dans une triſteſſe & mortelle & profonde,
Jéſus n'ignorant pas ce danger éminent,
Vint faire en leur faveur un miracle étonnant ;
Il fit que l'élément inconſtant & liquide
Se fixa ſous ſes pas, & ſe rendit ſolide :
Son pouvoir ſuppléant au défaut des vaiſſeaux,
Fit que ſans enfoncer il marcha ſur les eaux.
Quand il fut loin de terre, & près de la naſſelle,
Ils furent tous ſaiſis d'une frayeur mortelle :
S'ils euſſent apperçu le ſpectre de la mort,
Ils n'euſſent pas crié, ni plus haut, ni plus fort,
Ils penſent que Jéſus qui vient calmer l'oroge,
Eſt un phantôme horrible, & d'un mauvais préſage :
Ils penſent qu'il ignore un danger ſi preſſant,
Ou du moins qu'il repoſe, & qu'il doit être abſent.
La nuit l'environnant du manteau de ſon ombre,
Fait qu'un objet diſtinct leur paroît vague & ſombre :

Sans compter que la peur les saisit tellement,
Qu'ils ne distinguent rien dans ce fâcheux moment.
Mais Jésus d'un seul mot fait dissiper la crainte,
Et l'étrange frayeur dont leur ame est atteinte.
Assurez-vous, dit-il, ne craignez point, c'est moi ;
Ah ! lui dit Pierre alors, mon Sauveur, si c'est toi,
Si c'est toi, mon Sauveur, sur qui ma foi se fonde,
Fais-moi commandement de cheminer sur l'onde.
Dès qu'il lui fut permis, il se jetta dans l'eau
De dessus du tillac de ce petit vaisseau,
Et marcha vers Jésus, qui de sa main puissante
D'abord soutint son corps, & sa foi chancelante :
Mais quand Pierre apperçut que les grands tourbillons
Lui traçoient sur la mer de si larges sillons,
Les efforts violens de l'horrible tempête,
Lui firent hérisser les cheveux de la tête :
Sa foi devint douteuse, & petit à petit
Comme elle affoiblissoit son corps appesantit.
Alors il vit la mort, dont il se crut la proie,
Et dit à Jésus-Christ, sauve-moi, je me noie.
Le Seigneur lui donnant un secours plus qu'humain,
L'enleva par l'effort de sa puissante main :
Et pour lui reprocher que sa foi peu solide
Se faisoit voir pour lors trop foible & trop timide,
Il lui tint ce discours, & pourquoi doutes-tu ?
Homme de peu de foi, que devient ta vertu ?
Devois-tu m'aborder avec tant de foiblesse,
Toi qui sais ma bonté, ma force, & ma promesse ;
Et ne devois-tu pas, dès que j'ai dit ; c'est moi,
Rassurer tes esprits & rechauffer ta foi ?
Ou si tu l'as d'abord rallumée en ton ame,
Falloit-il que le vent en éteignît la flamme,
Quand ils furent tous deux remontez sur le bord,
Où les autres étoient plus pâles que la mort ;
Le Seigneur devant tous prit ainsi la parole,
Qui seule ressuscite, & délivre, & console :
Vents qui vous émouvez à mon commandement,
Mettez fin tout à l'heure à votre mouvement :
Calmez-vous, arrêtez ce furieux orage,
N'exercez plus sur nous votre bruyante rage :

Et toi mer agitée, & vous flots insolens,
Qui faites sur les miens des efforts violens,
Rempliſſez vos valons, abattez vos montagnes,
Applaniſſez-vous plus que les baſses campagnes:
Ceſsez préſentement vos agitations,
Comme lors que l'on voit couver les Alcions.
S'étant arrêté là, le vent, l'orage & l'onde,
Reconnurent la voix du Monarque du monde;
Ce pouvoir les retint, cette voix les charma,
Le vent ne ſouffla plus, l'orage ſe calma:
Et la mer tout d'un coup n'étant plus agitée,
Dans le même moment ceſsa d'être irritée:
Elle ne porta plus dans le miroir des yeux
L'image de l'enfer, mais l'image des cieux.
Chacun fut étonné dans cette conjoncture
De voir ainſi borné, & forcer la nature.
Ce Jéſus, dirent-ils d'une commune voix,
Qui donne aux élémens de ſi puiſsantes lois,
Et dont l'inſurmontable & ſuprême puiſsance,
Les tient dans le devoir & dans l'obéiſsance,
Eſt-il homme, eſt-il Dieu? Certes l'humanité
N'eſt jamais parvenue à cette autorité.
Il eſt le Fils de Dieu, conſtamment il faut dire
Que l'univers reçoit le joug de ſon empire;
Le grand EMANUEL eſt en terre avec nous,
Révérons-le du cœur, adorons-le à genoux.
Mer calme, flots vaincus, vents domptés, vain orage
Si Chriſt vous a domptez, il a fait davantage;
Si le Seigneur Jéſus par un divin effort
Vous à tous ſurmontez, il a vaincu la mort,
Il eſt le Tout-puiſsant, il eſt le Roi de gloire,
Par qui la mort s'eſt vue engloutir en victoire.
Jeune homme de Nain, ne prouveras-tu pas
Que Jéſus adompté la force du trépas?
Fille de Jairus, n'eſt-il pas véritable
Que quand la mort te prit, il te fut favorable?
Et toi ſur tous, Lazare ami du Rédempteur,
Dis ſi je ſuis fidèle, ou ſi je ſuis menteur;
N'as-tu pas éprouvé ſa puiſsance infinie,
Quand tu reſsuſcitas au bourg de Bethanie?

Jéſus prié d'aller le voir & le guérir,
Aſsura que ſon mal n'étoit point pour mourir.
Mais, dit-il, ce doit être un ſujet à l'hiſtoire
D'éterniſer mon nom, ma puiſsance & ma gloire.
Il dit deux jours après, Ah! c'eſt trop ſommeiller,
Notre Lazare dort, & je vai l'éveiller :
C'eſt ſigne, dit quelqu'un, que cette maladie
N'aura qu'un bon ſuccès ſi l'on y remédie.
Non, non, dit le Seigneur, en vous diſant qu'il dort
J'ai voulu vous parler du ſommeil de la mort,
Et j'avoue entre nous que j'ai beaucoup de joie
Quand je vois que la mort a ravi cette proie,
Et que j'étois abſent, quand elle mit ſon corps
Dans l'état déplorable où ſe trouvent les morts,
Afin que votre foi ne doute, ni n'héſite
Au moment qu'il faudra que je le reſuſcite.
Mais allons le trouver, allons-y, dit Thomas,
Duſſions nous avoir part à tes rudes combats,
Et même dans Sion perdre avec toi la vie,
Comme tu dis qu'il faut qu'elle t'y ſoit ravie.
Quand ils furent venus auprès du triſte lieu,
D'où l'ame de Lazare étoit allée à Dieu,
Marthe, une de ſes ſœurs, en apprit la nouvelle,
En courant à Jéſus : Ah ! Seigneur, lui dit-elle,
Nous t'avions appelé, pourquoi ne vins tu pas,
Avant que ton ami mourut entre nos bras ?
Si tu fuſſes venu, ta divine prière
Eût empêché la mort de nous ravir mon frère,
Mais ayant l'avantage & l'honneur de te voir :
Mes regrets ne vont pas juſques au déſeſpoir :
Tu peux venir à bout des choſes les plus grandes,
Tu les obtiens de Dieu quand tu les lui demandes :
J'eſpère donc de toi des conſolations
Pour adoucir mon mal & mes afflictions :
Voici, dit le Seigneur, de quoi je te conſole,
Il reſuſcitera, j'en donne ma parole :
Je le ſais bien, dit-elle, & je crois fermément
Qu'il doit reſuſciter au jour du jugement :
Mais cependant mon frère eſt couché dans la tombe,
Et mon deuil eſt ſi grand que mon ame y ſuccombe.

Alors Jéſus verſa dans ſon cœur affligé
L'Évangile du ciel, dont voici l'abregé.
Marthe, je ſuis la ſource & l'auteur de la vie,
Je la donne aux élus, ma bonté m'y convie ;
Les morts trouvent en moi leur réſurrection,
Comme les affligez leur conſolation.
Celui qui croit en moi, celui qui m'eſt fidèle
Obtiendra, quoi qu'il meure, une vie immortelle :
Et de plus je ſoutiens que celui qui croira,
Vivra toujours en moi, jamais il ne mourra.
Marthe, crois-tu cela de ma Toute-puiſsance?
Oui, dit-elle, Seigneur, je ſuis ſans défiance :
Je ſais bien que ton Père eſt le Père Éternel,
Et que tu viens ſauver le monde criminel.
Sa douleur ſe ſentit grandement ſoulagée,
Enſuite retournant à ſa ſœur affligée,
Chère ſœur, lui dit-elle, il faut ſe conſoler,
Jéſus eſt près d'ici, je viens de lui parler :
Va trouver ce Sauveur, auſſi bien il t'appelle,
Et te veut annoncer une bonne nouvelle.
Il n'en falut pas plus pour ranimer ſon cœur,
Le ſeul nom de Jéſus lui rendit ſa vigueur ;
Elle ſut au devant du Sauveur adorable,
Et mit devant ſes yeux ſon état déplorable.
Hélas ! mon frère eſt mort, dit-elle, en l'abordant,
Tu pouvois empêcher ce funeſte accident :
Si tu fuſses venu, la mort qu'en vain on prie,
N'eût point jetté de deuil dans l'ame de Marie :
Ton Lazare vivroit, & ſon brillant flambeau
Ne ſeroit point éteint dans l'ombre du tombeau.
Ta bonté, ton amour, ton pouvoir, ta prière,
Et tes ſoins paternels euſsent guéri mon frère :
Et l'on ne verroit point qu'un violent effort
L'a jetté malgré nous dans les bras de la mort.
Elle étoit à ſes pieds en parlant de la ſorte,
Pâle, fondante en pleurs, & preſque demi morte,
Jéſus fut ſi touché de ſon affliction,
Qu'il répandit des pleurs en cette occaſion :
Ce qui fit dire aux juifs, qu'il avoit pour Lazare
Une bien tendre amour, une amitié bien rare ;

Ils s'étonnoient pourtant, qu'il l'eût laiſsé mourir,
Sans l'être venu voir, & ſans le ſecourir ;
Puis qu'un aveugle né dans une autre occurence,
En voyant la lumière, avoit vu ſa puiſsance.
Mais lui ſans s'arrêter à leur raiſonnement,
Demande le chemin du triſte monument,
Et dit à quelques uns qu'ils levaſsent la pierre,
Qui renfermoit le corps dans le ſein de la terre :
Seigneur, il put déjà, dit Marthe en s'avançant,
Quatre jours ſont paſsés depuis qu'il eſt giſant.
Laiſse, lui dit Jéſus, ton devoir eſt de croire,
Si tu veux contempler ma puiſsance & ma gloire.
La pierre étant levée, il leva vers les cieux
Ses innocentes mains, & ſon cœur & ſes yeux,
Et pria devant tous : Père Saint & céleſte,
Tu vas rendre par moi ton pouvoir manifeſte :
En quoi j'ai grand ſujet de te rendre mes vœux,
Puis que ſans différer tu fais ce que je veux :
Tu ſais ma gratitude, & je tiens ce langage,
Non pas pour t'en donner un certain témoignage :
Mais afin que ceux-ci puiſsent appercevoir,
Que j'exerce ici bas ton abſolu pouvoir,
Et que c'eſt à moi ſeul que la charge eſt commiſe,
De régir en ton nom, & de ſauver l'égliſe.
Là finit ſa prière, & s'adreſsant au corps,
Il dit à haute voix, Lazare, vient dehors.
Le mort ouvrit l'oreille à ſa voix pénétrante,
Et ſortit bruſquement de ſa grote puante.
Déliez, dit Jéſus, & ſes mains & ſes pieds,
Vous le verrez marcher ſi vous le déliez :
Defaites ſon linceul, ôtez-lui ſon ſuaire,
Vous l'entendrez parler comme à ſon ordinaire :
Déſormais ſes emplois, & ſes diſcours ſuivans
Vous feront voir qu'il eſt au nombre des vivans.
Tout ce qu'il dit, fut fait, les Juifs s'en étonnèrent,
Et pluſieurs ſans douter crurent & l'adorérent,
Cet acte merveilleux fit naître en eux la foi,
Qui les aſsujettit ſous le joug de ſa loi.
C'eſt ainſi que Jéſus ſait avoir la victoire,
Et de la mort qui tué, & des cœurs qu'il ſait croire.

Éguillon du tombeau, victoire de la mort,
J'insulte par Jésus à votre foible effort.
Cœurs les plus obstinez en vos desseins damnables,
Christ vous ôte le nom de cœurs insurmontables,
Et vous esprits malins, vous démons de l'enfer,
Ce Jésus a brisé votre sceptre de fer,
Son bras victorieux l'a réduit en poussière,
Pour rabattre le vol de votre humeur altière ;
Votre infernal pouvoir n'est rien qu'illusion,
Venez-en voir l'histoire avec confusion.
Deux hommes obsédez, dont l'indompté courage
Sembloit être animé d'une maudite rage,
Qui brisoient leurs liens, leurs chaînes & leurs fers,
Qui hantoient les tombeaux, les bois & les déserts,
Dont la langue enragée, & dont les mains impures
Outrageoient les passans & de coups & d'injures ;
Ces hommes possédez par une légion,
Qui seuls intimidoient toute la région :
Rencontrèrent Jésus, dont la force infinie
Sut arrêter le cours de cette tyrannie,
Les démons subjuguez lui dirent devant tous :
Jésus fils de David, qu'y a-t-il entre nous ?
Viens-tu devant le temps abattre notre empire ?
Qui l'auroit pû penser ! & qui l'auroit pû dire !
Que tu vinsses si-tôt commencer nos tourmens,
Et nous faire sentir tes justes jugemens ?
Mais puisque tu nous fais abandonner la place ;
Tant le son de ta voix a sur nous d'efficace,
Accorde-nous du moins, & pour tout reconfort,
D'entrer dans les pourceaux qui paissent sur ce bord.
Dès qu'il leur fut permis, cette troupe infernale,
Avec l'aveuglement d'une fureur brutale,
Volant sur les rochers entra dans les pourceaux,
Et les précipita dans le gouffre des eaux.
Les Gadéreniens, & ceux du voisinage
Imputans à Jésus ce notable dommage,
Vinrent le supplier de s'en aller ailleurs,
Qu'ils se passeroient bien de toutes ses faveurs;
Peuple indigne d'avoir le salut & la vie,
Dû le bénin Sauveur l'appelle & le convie.

Ce Dieu puissant & bon, guérit une autre fois,
L'homme qui regrettoit & sa vue & sa voix,
En disant au démon qu'il sortit tout à l'heure,
Et qu'il n'entreprît plus d'y faire sa demeure,
Après cette action, le peuple qui le vit.
Dit qu'il étoit le Christ, & le fils de David,
Mais les Pharisiens, maudits & détestables,
Dirent qu'il agissoit par le prince des diables,
Et que Beelzebub, roi de l'obscurité,
Le faisoit l'instrument de son autorité.
Mais le Seigneur Jésus connoissant leurs pensées,
Les eût en un moment par ces mots renversées.
Un état divisé, lui-même se détruit,
S'il se veut conserver, il travaille sans fruit :
Quand une très-puissante & florissante ville
Est l'objet des fureurs d'une guerre civile,
Elle passe bientôt d'un état florissant
Dans les derniers abois d'un état languissant,
Ses enfans mutinés déchirent ses entrailles,
Sont cause de sa mort, & de ses funérailles.
Si satan guérissant ces pauvres obsédez
En chassoit les démons qui les ont possédez,
Il se diviseroit avec tant d'imprudence,
Qu'il détruiroit bientôt son règne & sa puissance.
Si c'est l'esprit de Dieu par qui je mets dehors
Tous ces malins esprits qui possédent les corps,
Cela ne doit-il pas vous obliger à dire
Que Dieu veut parmi vous établir son Empire?
Ce fut ce même doigt du Seigneur Tout-puissant
Ce fut ce même esprit en tous lieux agissant,
Par qui Jésus dompta la force tyrannique
D'un démon possédant au pauvre lunatique ;
Cet homme se jettoit de moment en moment,
A terre, au feu, dans l'eau, pour finir son tourment
Le démon saisissoit ce malheureux esclave ;
Et lui faisoit jetter une écumante bave ;
Il le faisoit se battre, & s'étendre les nerfs,
Comme s'il eût senti le tourment des enfers,
Et pour dire en un mot encore d'avantage,
Le démon l'animoit d'une infernale rage.

Le père fit venir ce malheureux enfant
Dont le mal lui cauſoit un deuil preſque étouffant,
Et dit à Jéſus-Chriſt, ô Sauveur adorable!
Tes diſciples n'ont pû guérir ce miſérable,
Ni chaſſer le démon, mais toi ſi tu le peux,
Aide-nous au beſoin, & réponds à nos vœux,
Sois touché de pitié de voir notre misère,
Soulage, s'il te plaît, & le fils & le père;
Si nous trouvons en toi de la compaſſion,
Tu trouveras en nous de la dévotion.
Jéſus parlant à lui comme à ſes douze Apôtres,
Incrédules, dit-il, & les uns & les autres,
Juſques à quand vos cœurs ſeront-ils endurcis?
Juſques à quand vos yeux ſeront-ils obſcurcis?
Charnels, juſques à quand ma grande patience
Aura-t-elle à ſouffrir de votre défiance:
Et toi pauvre affligé, Père, conſole toi,
Je puis guérir ton fils, ſi tu peux croire en moi.
Le père s'écria, Seigneur, je ſuis fidèle,
Réchauffe ſeulement la froideur de mon zèle;
Pardonne-moi, Seigneur, mon incrédulité,
Je crois préſentement avec ſincérité:
Mes pleurs de répentance, & mes larmes de joie
Te doivent empêcher de douter que je croie.
Comme ils parloient ainſi, le peuple déſireux
De voir exorciſer l'obſédé malheureux,
Venoit de toutes parts à ce rare ſpectacle
Où chacun eſpéroit d'aller voir un miracle:
Comme les flots pouſſez par la force du vent
Sont contraints de pouſſer les flots qui vont devant,
Juſqu'à ce que le bord de la mer orageuſe
Arrête tout d'un coup leur courſe impétueuſe:
Dans ce bruyant conflit on les voit s'entaſſer,
Sans pouvoir reculer, ni ſans pouvoir paſſer:
Mais enfin leurs bouillons s'éloignent du rivage
Malgré le vent contraire, & l'effort de l'orage.
Ainſi la paſſion d'approcher du Seigneur
Pouſſoit le peuple en foule avec beaucoup d'ardeur:
Mais comme un gros s'approche, une foule plus forte
Vient d'un autre côté, le recule & l'emporte.

Le Seigneur ſage & bon jugeant qu'il étoit temps
De les renvoyer tous parfaitement contens ;
Dit à l'eſprit immonde, eſprit du tout damnable,
Eſprit muet & ſourd, ſors de ce miſérable :
Que l'ombre de l'enfer te cache déſormais,
Sors de cet obſédé pour n'y rentrer jamais.
Le démon ſe retire à cette voix puiſſante,
Et fait que l'obſédé s'écrie & ſe tourmente ;
Il le trompe, il le briſe avec un tel effort,
Que l'on croit qu'il l'achève, & qu'il le laiſſe mort :
Semblable au gouverneur, qui ſortant d'une ville
Qu'il ne peut conſerver quoi qu'elle ſoit utile,
La démantelle toute & dedans & dehors,
En raſant ſa muraille & ſes tours & ſes forts.
Mais Jéſus releva l'eſclave d'un tel Maître,
Saint de corps & d'eſprit autant qu'on le peut être
Il entendoit parler, & parloit à ſon tour,
Quoique de ſa naiſſance il fût muet & ſourd.
Cela me fait penſer à la Cananéene,
Qui montrant à Jéſus ſa douleur & ſa peine,
Lui diſoit en pleurant, Seigneur fils de David,
Si j'ai quelque bonheur, ſatan me le ravit :
Il ſaiſit, il tranſporte, il tourmente ma fille,
L'objet de mon amour, l'appui de ma famille :
Dans cette extrêmité, je n'ai recours qu'à toi,
J'adore ton pouvoir, prends donc pitié de moi.
A ces mots le Seigneur ſe tint dans le ſilence,
Pour éprouver ſon zèle & ſa perſévérance.
Elle ſans s'étonner d'un apparent mépris,
Redoubla tant de fois ſa prière & ſes cris,
Que les douze touchez de ſa touchante plainte,
Atteints de la douleur dont elle étoit atteinte,
Vinrent prier Jéſus de la congédier,
Ou d'adoucir ſon mal, & d'y remédier.
Seigneur, lui dirent-ils, cette femme importune,
Et le ſujet qui fait ſa douleur non commune,
Te preſſent d'adoucir ſes cuiſans déplaiſirs,
Et d'éteindre l'ardeur de ſes juſtes déſirs.
Non, non, dit Jéſus-Chriſt, ce n'eſt rien qu'à la race
Du fidèle Abraham que j'accorde ma grâce ;

Le ſeul peuple Iſraël qui ſait ma volonté,
Doit être auſſi lui ſeul l'objet de ma bonté :
Ma bonté qui ſe borne avec la patrie
N'étend point ſes faveurs juſqu'à l'idolâtrie.
En parlant de la ſorte, il vit qu'avec ardeur
Cette femme adoroit ſa divine grandeur :
Et ſes yeux pénétrans dans le fond de ſon ame,
Y virent une foi qui groſſiſſoit ſa flamme.
Femme, dit-il alors, peut-on donner aux chiens
Le pain que doit manger l'héritier de nos biens?
Non, dit-elle, Seigneur, mais il eſt raiſonnable
Qu'ils mangent les morceaux qui tombe ſous la table:
Sans porter nos enfans aux rigueurs de la faim ;
L'on peut donner aux chiens, quelques miètes de pain:
Mon Seigneur & mon Dieu, puiſque je ſuis Payenne,
Tu ne dois point du tout me connoître pour tienne :
Indigne de tous biens, & digne de tous maux,
Tu dois me mettre au rang des plus vils animaux:
Mais Seigneur, après tout je ſuis ta créature,
Ajoute en ma faveur la grâce à la nature :
Jette, jette ſur moi quelque aimable trait d'œil,
Qui ſeiche en un inſtant les larmes de mon deuil,
Sans porter préjudice à tes Iſraëlites,
Donne-moi ton amour qui n'a point de limites;
Efface nos péchés, ſauve ma fille & moi,
Si tu veux, tu le peux, je l'eſpère & le croi.
Ta foi, lui dit Jéſus, eſt très-forte & très-grande,
Je ne puis refuſer ce que tu me demande;
La fille en ce moment reçoit ſa guériſon,
Le diable en la quittant rentre dans ſa priſon :
Retourne-t-en chez toi, tu verras ta famille
Dans l'admiration du bonheur de ta fille.
Quel excès de bonté ! quel prodige d'amour !
Ce bénin Rédempteur pour lors mit-il au jour,
En répondant aux vœux de cette pauvre femme,
En rempliſſant ſi bien les déſirs de ſon ame :
Mais ceci doit donner plus d'admiration,
Que dans le ſentiment de ſa compaſſion,
Il ait pû prévenir un autre miſérable,
Se courbant ſous le faix, & ſous le joug du diable.

Cet eſprit mal faiſant avoit tiré ſes nerfs ;
De ſorte que des maux qu'elle en avoit ſoufferts ;
Et que de la douleur qui chaque jour redouble,
Elle courboit ſes reins, & les mettoit en double,
Ses yeux baignez de pleurs ne régardoient qu'en bas,
Et ne pouvoient ſervir qu'à conduire ſes pas.
La longueur de ſon mal, autant que le mal même,
Eût fait naître en ſon cœur une triſteſſe extrême,
Si non que ſon eſprit, bien différent du corps,
S'élevoit dans le ciel par de divins tranſports,
En plaignant ſon malheur, j'admire ſa conſtance,
Et je ſuis étonné de ſa perſévérance ;
Dix-huit ans tous entiers avoient vu ſon tourment,
Sans guérir, ſans mourir, & ſans ſoulagement.
Dès que le Rédempteur, parlant dans l'aſſemblée,
Eût apperçu de loin cette femme accablée,
Il l'appela tout haut, ſans attendre ſes vœux,
Je te guéris, dit-il, je le puis, je le veux :
Je préſente la joie à ton ame affligée,
Ton grand mal t'accabloit, t'en voilà déchargée.
En ſuite il déploya ſon pouvoir plus qu'humain,
Et redreſſa ſon corps en lui tendant la main.
Son cœur plus que ſon corps ſentit de l'allégreſſe
Elle bannit au loin le deuil & la triſteſſe :
Elle adora Jéſus & dans le même lieu
Elle fit retentir les louanges de Dieu.
Le lecteur de la loi, le principal Levite
Se ſentant animé d'une rage maudite,
Dit à la Synagogue, & ne ſavez-vous pas
Que l'Éternel défend de rien faire aux Sabbats ?
Obſervez mieux ſa loi, de ſa part je vous ſomme
De choiſir d'autres jours pour venir à cet homme :
Si quelque infirmité ſemble vous obliger
A réclamer ſes ſoins pour vous en ſoulager.
Le Seigneur repouſſant ce trait de jalouſie,
Et diſſipant le fard de ſon hypocriſie :
Hypocrite, dit-il, tu fais le zélateur
De la divine loi du grand Légiſlateur,
Et chacun te la voit tranſgreſſer d'avantage
Que moi qui ſuis l'objet de ta jalouſe rage.

Tu tiens que ſans choquer ce divin règlement,
Chaque particulier peut légitimement
Délier au Sabbat ſes bêtes domeſtiques :
Tu le crois, tu le dis, comme tu le pratiques ;
Et ne pourrois-je pas ſans aucun attentât
Délier cette femme en ce jour de Sabbat,
Elle que le démon avoit comme enchaînée,
Elle qui ſi long-temps s'en eſt vue entraînée,
Elle qui craint mon Nom, elle qui croit en Moi,
Elle enfin qu'Abraham engendra par la foi ?
Ce diſcours fit rougir le front de l'adverſaire,
Qui ſe voyant confus, fut contraint de ſe taire,
Mais les autres ravis de voir Jéſus vainqueur,
L'adorèrent après du profond de leur cœur.

Fin du Sixième Livre.

EMANUEL,
OU
PARAPHRASE
ÉVANGELIQUE.
LIVRE SEPTIÈME.
JÉSUS GUÉRISSANT.

ARGUMENT.

Guériſon du fils de l'homme de Cour. Du garçon paralytique du Centenier. Du paralytique porté par quatre. Des dix lépreux. De la femme incommodée d'un flux de ſang depuis douze ans. De la belle-mère de St. Pierre. De l'homme muet & ſourd. De l'aveugle Bartimée. Apoſtrophe à Jérico. Guériſon de l'aveugle. De Bethſaïda. De l'aveugle né à Jéruſalem. De l'homme languiſſant depuis trente-huit ans. Sermon de Jéſus ſur cette dernière guériſon.

CElui qui peut le plus par ſa propre puiſſance :
Sans doute peut le moins ſans chercher d'aſſiſtance :

Si le Seigneur Jéſus par un divin effort,
Sait vaincre les démons, la nature & la mort;
Il faut être aſſuré que ſa main remédie
Aux cuiſantes douleurs de chaque maladie;
Fidèles, venez voir ce Jéſus guériſſant,
Ce ſacré médecin, ce Sauveur tout-puiſſant,
Diſſiper la langueur, & le mal incurable,
En déployant par tout ſa force inſurmontable.
Venez voir que c'eſt lui qui porte nos douleurs,
Et qui charge ſur ſoi le faix de nos langueurs,
Comme les repréſente un des anciens oracles
Qui met devant les yeux l'éclat de ſes miracles,
Et qui dit qu'on reçoit du grand EMANUEL,
Avec la guériſon le ſalut éternel.
Se trouvant en Cana ville de Galilée,
Où ſa divine main s'étoit tant ſignalée,
Lors que par ſon pouvoir l'eau fut changée en vin,
Et qu'elle couronna la pompe du feſtin :
Jéſus, dis-je, étant là, quelque ſeigneur de marque
Qui hantoit à la cour d'Hérode le Tétrarque,
Sortit de ſa maiſon, & vint à jointes mains
Faire cette prière au Sauveur des humains.
Seigneur, tranſporte-toi, s'il te plaît tout à l'heure,
Viens à Capernaum avant que mon fils meure ;
En partant j'ai laiſſé cet enfant aux abois,
Il meurt ſi tu ne viens, & ſi tu ne le vois.
Ah ! répondit Jéſus, que ce peuple eſt étrange,
Le ſeul intérêt propre à ſon devoir les range ;
Sans miracles ces gens ne croiroient point en moi,
Et ne ſe mettroient point ſous le joug de ma loi :
Pour toi je connois bien que ce diſcours te touche,
Ton zèle eſt dans ton cœur auſſi bien qu'en ta bouche:
C'eſt pour qui ſans aller juſques dans ta maiſon,
Ton fils dans ce moment reçoit ſa guériſon.
Cet homme fut content, il crut que ſa puiſſance
Sans doute s'étendroit plus loin que ſa préſence.
Et comme il s'en alloit un des ſiens le ravit,
Lors que ſur le chemin, il lui dit, ton fils vit,
La fièvre l'a laiſſé, ſa douleur eſt finie.
Et par un coup du ciel la triſteſſe eſt bannie.

Enſuite ce Seigneur apprit en quel moment
Son fils avoit reçu ce grand ſoulagement ;
Cela fit qu'il n'eut pas aucune peine à croire
Que c'étoit à Jéſus qu'il en devoit la gloire :
Il l'adora depuis pour cette guériſon,
Et le fit adorer à toute ſa maiſon.
Je vois qu'un Centenier ſuit ſes pas & ſes traces,
Comme il eſt par Jéſus orné des mêmes grâces.
Ce chef de cent ſoldats, ce ſoldat du Sauveur
Fut implorer ainſi ſa grâce & ſa faveur.
Je vais perdre bientôt mon plus cher domeſtique :
Seigneur, depuis long-temps il eſt paralytique :
Montre-moi que ton bras eſt fort & tout-puiſſant,
Ote mon ſerviteur d'un état languiſſant :
Je le veux, dit Jéſus, mon bras eſt ſecourable,
Et je vais ſur les lieux ſauver ce miſérable.
Non, dit le Centenier, pour exaucer mes vœux,
Il ſuffit, c'eſt aſſez de dire : je le veux :
Si j'ai, quoique mortel & plongé dans le vice,
Tant de pouvoir ſur ceux qui ſont à mon ſervice,
Que pour les faire agir, ſans aller ſur les lieux,
Je n'ai qu'à prononcer un mot impérieux :
Que ne feras-tu point avec une parole,
Toi qui peux ébranler, & la terre, & le pole ?
On verra la nature obéir à ta voix,
Et ſuivre le compas de tes divines lois.
Le Seigneur approuvant l'humilité, l'hommage,
L'aſſurance & la foi de ce bon perſonnage :
En vérité, dit-il, dans tout le peuple Juif
Je n'ai point vu de feu ni ſi pur, ni ſi vif
Que celui de ſa foi, dont l'ardeur & le zèle
Semble faire leçon au cœur le plus fidèle.
Et certes les Gentils que vous tenez abjets,
Viendront de toutes parts ſe rendre mes ſujets,
Au lieu qu'on me verra dans l'ardeur de mon ire
Bannir honteuſement les Juifs de mon empire.
Et toi bon Centenier, prémice des Gentils,
La mort te menaçoit, mais je t'en garentis,
Diſſipe la douleur dont ton ame eſt ſaiſie,
Ton garçon eſt guéri de ſa paralyſie.

Mais un autre paroît avec empreſſement
Chercher le Rédempteur, & ſon ſoulagement.
Quatre hommes grands & forts de la place publique
Portent le corps mourant de ce paralytique:
Et la foule du peuple empêchant d'approcher
Du ſacré médecin qu'on leur voyoit chercher.
Ils montèrent en haut, & dans la couverture,
Sans pouvoir différer firent une ouverture,
Par où le patient en ſon lit ſuſpendu,
Fut devant le Seigneur lentement deſcendu.
Lui qui prêchoit au peuple, ayant vu ce ſpectacle,
Ceſſa, pour leur montrer la gloire d'un miracle,
Et dit au patient : prends courage, mon fils,
Les péchés que tu fais, & que jamais tu fis,
Te ſont tous pardonnés, ma bonté les efface,
Et je le veux noyer dans la mer de ma grâce.
Les Scribes là préſens trouvèrent fort mauvais,
Qu'il lui tint un diſcours qu'aucun ne tint jamais
Chacun de ces docteurs raiſonnoit en ſoi-même,
Que ce docteur nouveau prononçoit un blaſphême,
Parce que c'eſt Dieu ſeul qui remet les péchés,
Dont malgré tant de lois les hommes ſont tachés :
Le Seigneur qui voit tout, connoiſſant la penſée,
Que formoit en ſon cœur cette troupe inſenſée,
La bannit par ces mots : eſt-ce un plus grand pouvoir
D'abſoudre le pécheur, dont le crime eſt ſi noir,
Que de tendre au malade une main ſecourable,
Et guérir ſon tourment, & ſon mal incurable?
Incrédules, jugez de mon autorité
Par les puiſſans effets de ma Divinité.
Le plus hardi d'entr'eux n'uſa point de réplique :
Et Jéſus s'adreſſant à ce paralytique,
Lève-toi, lui dit-il, jouis de la ſanté,
Et charge ſur ton dos le lit qui t'a porté.
Cette voix lui rendit ſa vigueur naturelle,
Et même l'anima d'une vigueur nouvelle,
Cet homme tout d'un coup d'infirme devint fort,
Comme vers le matin une perſonne dort
Dans un ſommeil profond ſi fort enſevelie,
Qu'il engourdit ſes ſens, les captives & les lie :

Mais un ſon haut & clair diſſipe le ſommeil,
D'un coup rompt ſes liens, & cauſe le réveil :
Réveil à qui ſuccède une vigueur très-forte,
Qui pendant le dormir ſembloit mourante ou morte ;
Ainſi la voix de Chriſt r'appelle du tombeau
La vigueur de cet homme, & ſon mourant flambeau.
Et cela tout d'un coup avec tant de puiſſance,
Et ſi viſiblement, que toute l'aſſiſtance
Admire l'action, & s'étonne de voir
Sa gloire & ſa bonté, ſa grâce & ſon pouvoir.
Le merveilleux éclat d'une choſe imprévue
Éblouit à peu près leur eſprit & leur vue :
Comme lors qu'en ſortant hors du ſein du ſommeil,
On s'en va fixement contempler le ſoleil.
Que ſi la guériſon d'une ſeule perſonne
Les ſurprend, les ravit, les charme & les étonne.
Que doivent-ils penſer d'un changement heureux,
Que Jéſus fit ſentir à dix hommes lépreux ?
Lors que par ſa vertu leur lépre fut guérie
Dans un bourg peu fameux proche de Samarie.
Leur eſprit tranſpercé d'un ſenſible tourment
Animoit une chair preſque ſans ſentimens ;
Et cette chair avoit de gros boutons blanchâtres,
Et des enfoncemens livides & rougeâtres.
Leurs yeux faiſoient tomber des pleurs à grands ruiſ-ſeaux,
Lors qu'ils voyoient tomber cette chair par morceaux.
Dans ce fâcheux état qui mâtoit leur courage,
Ils virent le Seigneur paſſer par le village,
Alors on les ouit crier tous à la fois,
Et ſupplier Jéſus d'une commune voix,
Ah ! prends pitié de nous, & de notre miſére,
Car c'eſt ta bonté ſeule en qui nôtre ame eſpère.
Je le veux, dit Jéſus, mais il faut croire en moi,
Et vous aller montrer au prêtre de la loi :
Ne ſoyez point ingrats, préſentez votre offrande,
Selon que l'Éternel en ſa loi le commande
Ils ſuivirent la voix de ce grand Rédempteur :
Et comme ils s'en alloient au Sacrificateur,
Chacun d'eux apperçut qu'une force ſoudaine
Lui rendoit tout d'un coup une chair vive & ſaine.

L'un d'eux, Samaritain, retournant ſur ſes pas,
Quoi que ſes compagnons ne le ſuiviſſent pas,
Vint ſe jetter aux pieds du Sauveur adorable,
Qui l'avoit retiré d'un état déplorable ;
Et le remerciant avec humilité,
Dit qu'il tenoit de lui la vie & la ſanté.
Eh ! quoi ? dit le Seigneur, regardant ſes Apôtres ;
J'en avois guéri dix, où ſont donc les neuf autres ?
La choſe eſt tout-à-fait digne d'étonnement :
Qu'ils me ſoient tous ingrats, hormis un ſeulement,
Et je mets cette choſe au rang des plus étranges,
Que le Samaritain entonne mes louanges,
Au lieu que les neuf juifs délivrez par mon bras,
Sont tous méconnoiſſans, & ſont les ſeuls ingrats.
Toi donc qui fais leçon à la nation Juifve,
Ta foi ſe faiſant voir ferme, ſincère & vive,
Je t'offre le ſalut, tu l'acceptes par foi,
Je te promets le ciel puis que tu crois en moi.
O foi ! que ton aimant, que ta main efficace
Font avoir aux pécheurs de faveur & de grâce !
C'eſt cet aimant ſacré, c'eſt cette forte main
Qui donnent le ſalut au bon Samaritain.
O foi ! c'eſt toi qui fis qu'une femme affligée
Par la main du Sauveur fut plus que ſoulagée,
Lors que croyant en lui ſon incurable flux
S'arrêtant tout d'un coup, ne coula jamais plus.
Douze ans étoient paſſez, & cette infortunée
De tous les médecins étoit abandonnée,
Parce qu'ils n'avoient plus l'eſpoir de la guérir,
Comme elle plus de quoi ſe faire ſecourir,
Elle avoit épuiſé toute ſon abondance,
Ils avoient épuiſé leur art & leur ſcience ;
Elle avoit employé toutes ſes facultés,
Eux leurs plus beaux ſecrets, & leurs ſubtilités.
Un jour que la douleur exerçoit ſon courage,
Elle apprit que Jéſus étoit ſur le rivage,
Et tenant pour certain qu'un ſimple attouchement
Lui pourroit apporter un grand ſoulagement,
Elle entra dans la foule, & venant par derrière,
(Parce qu'elle n'oſoit lui faire ſa prière ;)

Avec beaucoup de peine enfin elle approcha,
Elle toucha ſa robe, & ſon ſang s'étancha.
Jéſus voulant alors rendre plus manifeſte
L'effet miraculeux de ſa vertu céleſte ;
Comme ignorant la choſe, & comme s'étonnant,
Qui vient de me toucher, dit-il en ſe tourmant ?
Pierre lui dit pour tous, ta demande m'étonne,
Tu vois qu'un peuple entier te preſſe & t'environne,
Et cependant tu dis, qui me vient de toucher,
Comme ſi quelqu'un ſeul venoit de s'approcher ?
Jéſus ſans répartir vit venir cette femme
La pâleur au viſage, & la crainte dans l'ame ;
Mais pleine de reſpect, de foi, d'humilité,
Qui devant tous lui dit toute la vérité :
Ta foi, lui dit Jéſus, eſt aſſez éprouvée,
J'ai banni ta douleur, & ta foi t'a ſauvée :
Ton flux eſt arrêté pour ne couler jamais,
Ma fille prend courage, & t'en retourne en paix.
C'eſt par la même foi qui fait revivre l'ame
Que Pierre vit guérir la mère de ſa femme :
La fièvre lui cauſoit de ſi rudes accès,
Qu'avec grande apparence on craignoit ſon decès ;
D'abord un grand friſſon qui d'ordinaire altère,
Couroit de veine en veine, & d'artère en artère ;
Ce froid étoit ſuivi d'une ſi grande ardeur,
Qu'à peine le feu même égale ſa grandeur :
Les friſſons éteignoient la chaleur naturelle :
Qui ne pouvoit dompter cette glace mortelle :
Et l'ardeur aſſeichoit l'humide radical,
Ce qui mettoit le comble à la grandeur du mal.
La mort voyant l'excès de la douleur de tête,
Anticipoit déjà cette belle conquête,
Et croyoit que les maux ennemis des humains
L'alloient faire bientôt tomber entre ſes mains,
Le tourment de la mère alloit juſqu'à la fille,
Et ſe communiquoit à toute ſa famille :
Leurs eſprits affligez s'envelopoient de deuil,
En ſe repréſentant l'image du cercueil.
Jéſus vint au beſoin dans cette conjoncture,
Et repouſſer la mort, & dompter la nature ;

Il fit ceſſer la fièvre en approchant du lit,
Et dans la joie alors le deuil s'enſevelit.
Cette femme qu'on vit contente & bien heureuſe,
Se ſentant tout d'un coup, & ſaine & vigoureuſe,
Se leva tout à l'heure, & ſervit le Sauveur,
Témoignant devant tous ſon zèle, & ſa ferveur,
Et montrant à chacun que dans ſa délivrance
Son ame ne penſoit qu'à la reconnoiſſance.
Mais ailleurs j'apperçois tout un peuple qui court
Afin de voir guérir l'homme muet & ſourd ;
L'homme qui ſe trouvoit la parole empêchée
Dont l'ame étoit ſtupide, & l'oreille bouchée.
Jéſus pour le tirer d'un déplorable état,
Sans oſtentation, & ſans beaucoup d'éclat,
S'éloigna quelque peu de cette troupe juifve,
Et lui frotta la langue avec de la ſalive,
En lui bouchant l'oreille avec un de ſes doigts,
Qui ſeul peut faire entendre, & conduire la voix :
Enſuite il ajoûta ces mots pleins de merveilles,
Langue, romps ton lien, débouchez-vous, oreilles :
Oreilles, entendez la parole & les ſons,
Langue, fais-nous ouir de divines chanſons ;
Homme, ſois bien ſoigneux d'employer ces organes
En tous autres ſujets qu'en des ſujets profanes,
Sois-moi reconnoiſſant, mais auſſi ſois diſcret,
Adore mon pouvoir, mais fais-en un ſecret.
Comme un cheval bien gai, ſotillant dans la plaine,
N'y ſauroit épuiſer ſon cœur & ſon halaine,
En vain on le menace, on a beau le chérir,
Plus on veut l'arréter & plus il veut courir.
Ainſi figurez-vous cet homme & ſes ſemblables,
Admirer le Seigneur & ſes faits admirables,
Et n'avoir d'autre ſoin que de les publier,
Bien loin d'y contredire & de les oublier,
Plus le Seigneur Jéſus leur enjoint de ſe taire,
Et moins ſes indiſcrets tâchent de lui complaire,
Plus Jéſus leur défend, & plus ils ont d'ardeur
De publier par tout ſa gloire & ſa grandeur :
Chacun d'eux tout ravi le célébre & l'admire,
Ne pouvant s'empêcher, ni ſe laſſer de dire,

Tout ce que Jéſus fait eſt parfaitement bien,
S'il met la main à l'œuvre on n'y déſire rien,
Il fait ouir les uns, il fait parler les autres,
Certes il n'eſt point d'yeux plus heureux que les nôtres,
Puiſqu'ils ont l'avantage & le bonheur de voir
Le grand EMANUEL, ſa gloire & ſon pouvoir,
Puisqu'ils ont pour objet ſa divine perſonne,
Et le céleſte éclat dont ce ſoleil rayonne.
En effet ce ſoleil eſt deſcendu des cieux,
Afin d'illuminer les ames, & les yeux.
Je te prends à témoin, fidèle Bartimée,
De cette vérité dans ton ame imprimée,
Saint Matthieu dans l'hiſtoire & ſon fidèle écho,
Nous diſent que Jéſus ſortant de Jéricho,
Fut contraint d'arrêter, par la voix importune,
De ce pauvre affligé qui plaignoit ſa fortune,
En diſant aux paſſans, qu'outre la pauvreté,
Dieu juſte le privoit du bien de la clarté.
Comme Jéſus paſſoit auprès de ſa cabane,
Il l'apprend, il ſe lève, il force ſon organe,
Et d'un cri pénétrrnt animé de la foi,
Fils de David, dit-il, Ah ! prends pitié de moi.
Chacun lui dit, qu'il doit s'arrêter, & ſe taire,
Ou ne crier pas tant de peur de lui déplaire,
Mais tout cela l'anime & l'ardeur de ſa foi
Fait redoubler ſes cris, Ah ! prends pitié de moi,
Jéſus fils de David, en qui mon ame eſpère
Regarde d'un clin d'œil ma touchante misère,
Là le Seigneur l'appelle, & lui dit, que veux-tu ?
Seigneur, fait-moi ſentir ta divine vertu,
Lui répond cet aveugle, exauce ma prière,
Et me fais contempler ta gloire, & ta lumière.
En tenant ce diſcours, il voit que le jour luit,
Il régarde Jéſus, il l'adore, il le ſuit.
O ville des palmiers ! autrefois malheureuſe
Quand l'arche du grand Dieu marchant victorieuſe,
Abattit juſqu'aux pieds ta muraille, & tes tours,
Dès qu'elle eût achevé ſes myſtèrieux tours,
Ville de Jéricho que le feu fit deſcendre,
Et qu'il enſevelit dans l'amas de ta cendre,

Ville qui vis cesser ce temps infortuné
Mais en fondant tes murs sur la mort d'un aîné.
Il te faut relèver, ainsi que fait la palme,
Puis qu'après la tempête on vit règner le calme,
Et qu'ensuite d'un sort que tu nommois cruel,
Tu fleuris en voyant le grand EMANUEL,
Dont la présence ajoute à ta splendeur première
Le salut éternel, la grâce & la lumière.
Ce bénin Rédempteur d'un même œil regarda
La ville de Saint Pierre ou de Bethsaïda,
Il lui communiqua la lumière féconde,
Qui rechaufe, qui meut, & qui sauve le monde.
Un aveugle conduit par ceux de la cité
Vint supplier Jésus avec humilité,
Et même à jointes mains de lui rendre la vue,
Que par un accident ses yeux avoient perdue,
Jésus modeste & bon sans ostentation,
Lui fit voir les effets de sa compassion :
Le tirant à l'écart, & sans aucune suite,
Sa forte & sage main lui servit de conduite ;
Et quoi qu'il pût agir sans aucun instrument,
Il cracha sur ses yeux, qui virent foiblement
Et distinguèrent mal les images des choses,
Leurs paupières étant encore à demi closes.
L'œuvre étant ébauché, le Sauveur des humains
Sur les yeux de l'aveugle appliqua ses deux mains :
En suite les ôtant, l'aveugle vit sans peine
Les arbres, les maisons, les hommes & la plaine.
Comme un homme affligé qu'un fâcheux accident
A fait aller par force aux Indes d'Occident ;
Enfin las du climat, & de l'idolâtrie
Fait tant qu'il vient revoir sa très-chère patrie,
Alors tous les objets, & connus & nouveaux
Paroissent à ses yeux agréables & beaux,
Le changement qu'il voit lui rafraîchit l'idée,
Que durant son absence il avoit bien gardée :
Il partage son cœur, & son entendement,
L'un à la volupté, l'autre à l'étonnement.
Ainsi l'homme guéri revoyant la lumière,
Comme s'il revenoit d'une terre étrangère,

Regarde avec plaiſir les maiſons & les bois,
Les hommes & les champs qu'il a vus autrefois ;
Il entre dans la ville, il va de rue en rue,
Il connoit, il aborde, il embraſſe, il ſalue ;
Tous les objets qu'il voit lui ſont délicieux,
Mais ils n'égalent point les tréſors de ſes yeux.
Sortons avec Jéſus hors de la Galilée,
Où ſa haute vertu fut ſi fort ſignalée :
C'eſt dans Jéruſalem qu'il le faut aller voir,
Montrer à tous les juifs ſon infini pouvoir,
Mais avec plus d'éclat, mais avec plus de gloire,
Et faire des exploits plus dignes de mémoire.
L'adorable Sauveur de tout le genre humain
Vit un aveugle né qu'on menoit par la main :
Ses diſciples alors, qu'un bon déſir tranſporte,
Prennent occaſion de parler de la ſorte.
Eſt-ce pour un péché par cet homme commis,
Ou bien par ſes parens, que Dieu juſte a permis
Que cet homme affligé ſoit venu dans le monde
Sans pouvoir contempler la lumière féconde ?
Non, non, dit le Seigneur, ils ne ſont criminels,
Ni ne méritent pas des tourmens éternels ;
Dieu n'a point ordonné cet état de misère,
Pour en punir l'aveugle ou le père, ou la mère,
Mais afin qu'en cet homme, & dans ce même lieu
Chacun voie aujourd'hui les œuvres du grand Dieu ;
Et je ſuis en tout temps l'inſtrument qu'il manie,
Lors qu'il veut exercer ſa puiſſance infinie :
Et je ſuis la ſplendeur dans l'ombre de la nuit,
Et je ſuis en ce temps ſon bel aſtre qui luit.
Oui, je ſuis le ſoleil, & ſa vive lumière
Qui met trente-trois ans à fournir ſa carrière,
J'en vois déjà le bout, & je dois cependant
Avant que d'être au point de mon triſte occident
Illuminer les yeux, pour ſymbole de flammes,
Dont je veux éclairer les ténébreuſes ames.
Ayant parlé de ſoi ſi magnifiquement,
Mais avec modeſtie, & véritablement,
En préſence des douze, & de la foule juiſve,
Il fit comme un onguent de terre & de ſalive,

Et le mit ſur les yeux de cet aveugle né,
Comme un ſymbole vil d'un pouvoir non-borné.
Pour remplir tes déſirs, pour confirmer ta joie,
Homme, lui dit Jéſus, va t'en où je t'envoie :
Va-t'en en Siloé, c'eſt dans ce clair lavoir
Où je te veux donner la faculté de voir,
Pour montrer que je ſuis le Siloé du Père,
Ou l'envoyé de Dieu pour finir ta misère.
Cet aveugle éclairé du flambeau de la foi,
Obéit ſans réplique au Maître de la loi :
Il alla ſe baigner dans l'eau de la Piſcine,
Où ſe ſentant l'objet de la vertu Divine :
Il apperçut le jour, & reçut dans ces yeux
Les portraits inconnus de la terre & des cieux :
Il ne peut ſe laſſer du charmant ſpectacle,
Tout ce qui lui paroît, lui paroît un miracle :
Il regarde les corps, les couleurs & le jour,
Et les trouve tous trois dignes de ſon amour.
Un miracle ſi grand produiſit dans les ames
L'amour & le mépris, les glaçons & les flammes,
Les uns ſans mettre en doute un ſi puiſſant effet,
Célébrent hautement le bras qui l'avoit fait :
Les autres ne pouvoient, ou ne vouloient pas croire
Que le Nazarien méritât tant de gloire :
Ils diſoient que l'aveugle étoit un impoſteur,
S'entendant (ô blaſphême !) avec un ſéducteur :
Et quoi que ſes parens rendiſſent témoignage
Que ſes yeux de tout temps étoient de nul uſage,
Ils dirent que Jéſus violoit les ſabbats,
Armant contre la loi ſa puiſſance & ſon bras.
De ces diverſités ſe forme un grand tumulte,
On raiſonne, on s'anime, on s'aſſemble, on conſulte ;
On voit en Conſiſtoire, & les Phariſiens,
Les prêtres, les docteurs, & les Saduciens :
On fait venir l'aveugle, en ſuite on lui demande
Qui venoit de lui faire une faveur ſi grande ?
Et ce qu'il avoit dit, & ce qu'il avoit fait
Pour produire en ſes yeux ce merveilleux effet ?
Je vous l'ai fait ſavoir, dit-il à l'aſſemblée,
Je vous l'ai déjà dit, votre ame en eſt troublée.

D'où vous peut tant venir de curiosité !
Voulez-vous vous soumettre à son autorité ?
Voulez-vous écouter sa voix & sa doctrine,
Et suivre désormais sa seule discipline ?
A ces mots, le conseil se laissant emporter,
Jetta des cris en l'air, de peur de l'écouter,
Et se sentit outré de dépit & de rage,
Jusques là qu'il lui dit des paroles d'outrage.
Moïse, dirent-ils, ce grand législateur
Est notre maître unique & notre seul docteur :
Et toi sois son disciple & le prends pour ton maître :
Toi qu'il vient de guérir tu peut bien le connoître :
Nous connoissons Moïse & sa commission,
Nous ignorons ton Christ & sa vocation ;
L'Éternel autrefois nous envoya Moïse
Mais ton Nazarien ne peut rien en l'église.
L'aveugle clair voyant enhardi par la foi
Répondit de la sorte aux docteurs de la loi :
Chose du tout étrange & difficile à croire
Que vous qui sur l'erreur remportez la victoire,
Ignoriez que Jésus qui sut ouvrir mes yeux
Est venu du Très-haut & descendu des cieux.
Comme mes yeux sont clairs, ma raison est bien claire,
S'il ne venoit du ciel il ne pourroit rien faire :
Si c'étoit un méchant, Dieu ne permettroit pas
Qu'il exerçât jamais sa puissance ici bas :
Mais puis qu'il la manie, & qu'il en est l'organe,
L'appeler imposteur, c'est se rendre profane.
Le consistoire alors éclatant en fureur,
Homme né dans le vice, & plongé dans l'erreur,
Dirent ces gens outrez, est-ce à toi détestable
A donner des conseils au conseil vénérable ?
Exécrable, est-ce à toi qui ne vaux du tout rien,
A faire des leçons à tant de gens de bien ?
Faut-il que ta fureur, & ta haute impudence
Vainque notre douceur & notre patience ?
Va chercher ton salut en ton Christ désormais,
Sors de la Synagogue & n'y rentre jamais.
Le Seigneur consultant sa science infinie ;
Apprend qu'on le maltraite, & qu'on l'excommunie :

Il le trouve en ſa rue, & lui dit en ce lieu,
Embraſſes-tu par foi l'unique Fils de Dieu?
Lui qui n'avoit point vu ce Père des lumières
Lors qu'avec de la boue il oignit ſes paupières,
Répond à Jéſus-Chriſt, j'ai grande paſſion
De voir le grand Auteur de ma rédemption ;
Je le cherche par tout, ſi je le trouve encore,
Je lui ferai bien voir que c'eſt lui que j'adore.
C'eſt moi, lui dit Jéſus: Ah! Seigneur, c'eſt donc toi:
C'eſt toi, dit l'homme alors, que j'embraſſe par foi ;
Je t'adore, Seigneur, de toute ma puiſſance,
Reçoit le foible effort de ma reconnoiſſance.
Regardons le même Aſtre en un temps différent
Jetter ſes vifs rayons ſur un homme mourant
Bethesda dans Sion, hôpital magnifique
Étoit ſeul honoré d'une marque authentique
De la bonté de Dieu qui bornoit ſon pouvoir
Dans le petit baſſin de ſon fameux lavoir :
C'eſt que de temps en temps un Ange favorable
Aux très-ardens déſirs de quelque miſérable,
Troubloit l'eau du lavoir, & le premier venu,
De quelque extrême mal dont il fût détenu,
Trouvoit que tout d'un coup cette eau miraculeuſe
Lui rendoit le corps ſaint, & ſon ame joyeuſe :
L'Ange par ſon effort troublant cette liqueur
Otoit au patient le trouble de ſon cœur ;
Et l'homme en remontant du bas de la fontaine,
Y plongeoit ſa douleur, ſa triſteſſe & ſa peine.
Jéſus paſſant un jour vit un homme impuiſſant,
Un lit portoit le faix de ſon corps languiſſant,
Ses mortelles langueurs n'étoient point terminées
Par le cours ennuyeux de trente-huit années :
Le printems qui fait vivre, & renaître les fleurs,
Faiſoit à chaque fois renaître ſes douleurs ;
L'hiver qui fait mourir les ornemens des plantes,
Faiſoit auſſi mourir ſes plus belles attentes ;
Chacun voyoit aſſez qu'il ne pouvoit guérir ;
Mais l'on voyoit auſſi qu'il ne pouvoit mourir.
Jéſus en un moment guérit ce long ſupplice,
Et d'abord il lui dit, veux-tu qu'on te guériſſe ?

Ah ! dit le patient, j'ai bien la volonté,
Mais tel qui plaint mes maux n'en a pas la bonté :
Si tôt que j'apperçois la ſalutaire ſange
Qui trouble la fontaine au mouvement de l'ange ;
Je veux, mais je ne puis me jetter le premier,
Tout ce que j'ai d'amis me ſavent oublier :
Ainſi par mon malheur un autre me devance,
Et comme il perd ſes maux, je perds mon eſpérance.
Ceſſe, lui dit Jéſus, d'être ainſi malheureux,
Charge, emporte ton lit d'un corps bien vigoureux :
Je te rends la ſanté ſi longuement ravie :
Apprends donc que je ſuis la ſource de la vie,
Mais ne retombe pas dans l'énorme péché,
Pour le quel Dieu t'avoit à ce lit attaché ;
Enſuite du pardon la réchute eſt mortelle,
Et l'éternel objet d'une peine éternelle.
Les juifs furent bientôt qu'avec beoucoup d'éclat
Jéſus avoit guéri ce malade au Sabbat ;
La force de Jéſus leur fait perdre courage,
Mais ſa gloire groſſit les flammes de leur rage :
Ces ennemis mortels, mais par un vain effort
Tâchant de lui donner une funeſte mort,
Le Seigneur animé d'une contraire flamme,
Leur peignit en ces mots les penſées de ſon ame:
Mon Père qui m'a mis de toute éternité
Dans la poſſeſſion de ſa divinité :
Mon Père qui donna le mouvement & l'être
A ce grand univers que ſa voix a fait naître,
Opère tous les jours, afin que ce grand corps
Faſſe toujours aller ſes merveilleux reſſors.
Moi donc qui ſuis ſon Fils, & ſon eſſence même,
(Je prononce un myſtère, & non pas un blaſphême)
Je travaille toujours, & même les ſabbats,
Pour agir comme lui, ne me retiennent pas:
Mon Père en me donnant ſon immortelle eſſence,
Me communique auſſi ſa force & ſa puiſſance,
Vous êtes aveuglez, mais je vous ferai voir
Des effets plus puiſſans de ce divin pouvoir.
Au ſeul ton de ma voix, à ma ſimple parole,
Qui retient le ſoleil, & fait trembler le pole ;

Vous verrez que les morts ſortant de leurs tombeaux
Seront ſaints, vigoureux, & triomphans & beaux.
Je puis encore plus, car au jour de ma gloire,
Lors que j'engloutirai la mort en la victoire,
Des morts ma main fera des vivans immortels,
Pour avoir, ou des biens ou des maux éternels.
Ce jour heureux aux uns, aux autres formidable,
Verra rendre juſtice à la terre habitable ;
De toute éternité le Père a réſolu,
Que je prononce alors un arrêt abſolu.
Lors que je tiens de moi ces diſcours magnifiques,
Je ne dis rien du tout ſans témoins authentiques :
Le prêcheur du déſert conſulté par les juifs,
En termes excellens leur a dit qui je ſuis :
Tandis qu'il a vécu, votre foible paupière
A pris quelque plaiſir en ſa belle lumière :
Et ſon injuſte mort fait mourir votre foi,
Car vous ne croyez plus ce qu'il a dit de moi :
Mais mon autorité puiſſante & ſouveraine
Ne doit point ſe fonder ſur la parole humaine :
Mes fidèles témoins ſont mes puiſſans exploits,
Et les ſuccès heureux de mes nobles emplois :
Mes belles actions & mes divins ouvrages
Sont mes témoins certains, & mes beaux témoignages:
La voix du Tout-puiſſant m'avoit autoriſé
Dès le jour ſolennel que je fus baptiſé ;
Tous les livres ſacrés des ſaintes écritures
Ont prédit dès long-temps mes grandes avantures :
Je prends de là ma preuve, & mes autorités,
Elles parlent de moi, ſi vous les écoutez.
Mais vous n'eſtimez point certains & véritables
Ces témoins aſſeurez, & plus qu'irréprochables :
Vous vous bouchez l'oreille, & vous fermez les yeux,
Pour ne point admirer mes faits ſi glorieux :
Vous n'êtes animez que de rage & d'envie :
Vous ne me cherchez point pour obtenir la vie :
Vous n'avez point pour Dieu d'amour ni de reſpect;
Puis qu'encore aujourd'hui ſon Fils vous eſt ſuſpect.
Vous me voulez chaſſer quand l'Éternel m'envoie :
Vous voulez étouffer, & ma vie & ma joie.

Tout autre homme que moi, que Dieu n'enverroit pas,
Ne vous préſenteroit que de mortels appas.
Mais vous me rejettez, & vous ne pouvez croire,
Car vous ne cherchez rien que votre propre gloire.
Ne méritez-vous pas qu'une verge de fer
Et vous frappe & vous briſe, & vous plonge en enfer?
Mais je ne ſuis venu que pour ſauver l'égliſe,
Et votre accuſateur ſera le grand Moïſe :
Mon portrait ébauché ſe trouve dans ſa loi,
Mais vous ne croyez pas ce qu'il a dit de moi.

Fin du Septième Livre.

EMANUEL,
OU
PARAPHRASE
ÉVANGELIQUE.
LIVRE HUITIÈME.
JÉSUS DISPUTANT,

ARGUMENT.

Diſpute de Jésus contre les Juifs à Jérusalem sur le sujet de sa vocation, de sa doctrine, de ses grâces, de ses élus, de son départ, &c. Contre les Sacrificateurs, touchant son autorité. Contre les Hérodiens sur le tribut rendu à César. Contre les Saduciens touchant la réſurrection. Contre les Phariſiens, le sujet du plus grand commandement, & de la lettre de divorce.

MOnarque triomphant & couronné de gloire,
Si l'enfer & la mort te cédent la victoire,
Tu n'as pas achevé tes pénibles travaux,
Notre ſalut t'engage à ſouffrir plus de maux ;

Il te faut abbaiſſer ta Majeſté ſuprême
Pour combattre en Sion l'erreur & le blaſphême;
L'impuiſſance a deſſein d'aterrer ton pouvoir,
L'ignorance entreprend ſur ton divin ſavoir.
Mais cette ombre d'enfer, cette vapeur funeſte
Se diſſipe aux rayons de ta clarté céleſte :
Les juifs ſont confondus, tous leurs efforts ſont vains,
Et ne t'empêchent pas d'inſtruire les humains.
Le grand EMANUEL enſeignant à la fête,
Vit un orage obſcur s'épaiſſir ſur ſa tête,
Quand les juifs voulans faire une ſédition,
Parlèrent de la ſorte avec émotion :
Où celui-ci prend-il tant de belles paroles,
Lui qu'on n'a jamais vu fréquenter les écoles ?
D'où vient qu'il nous enſeigne, & nous prêche en ce lieu
Lui qui n'a point appris les oracles de Dieu ?
Jéſus leur répondit, le ciel eſt l'origine
De ma vocation, comme de ma doctrine :
Sans votre aveuglement, vous verriez que je ſuis
Le Meſſie envoyé pour enſeigner les juifs.
Oui, l'Eternel m'envoie, & vous le devez croire,
Puiſque je n'ai pour but que d'avancer ſa gloire,
Cependant vous avez ce ſentiment de moi,
Que j'applique mes ſoins à tranſgreſſer la loi :
C'eſt pour quoi vous tâchez, & croyez légitime
De me faire mourir pour punir un tel crime.
Le peuple s'écria, ce diſcours nous fait tort,
Le diable te poſsède, & qui cherche ta mort ?
Jéſus ſans s'emporter, laiſſa leur conſcience
S'accuſer, ſe convaincre, & venger cette offence :
Et puis reprit ainſi le fil de ſon diſcours
Sur le commandement qui diſtingue les jours :
Me blâmer comme on fait ; c'eſt être ridicule,
Vous tranſgreſſez la loi ſans faire de ſcrupule,
Vous circonciſez bien, & vous ne voulez pas
Que je ſauve & conſole, & guériſſe aux Sabbats.
Quoi tendre à ſon prochain une main ſécourable,
Conformément au but de la ſeconde table :
Eſt-ce plutôt choquer la loi du Souverain,
Que quand on circoncit d'une ſanglante main ?

Laissez-là l'apparence, & jugez mieux des choses,
En rapportant toujours leurs effets à leurs causes;
Que la passion laisse agir le jugement,
Pour dissiper la nuit de votre aveuglement.
Comme il parloit ainsi, ceux de la populace
Disoient en murmurant, d'une voix sourde & basse,
Ce Jésus enseignant avec tant d'appareil,
Mortellement hai de notre grand conseil,
Sans crainte de la mort se montre, parle, prêche,
Tous l'écoutent parler, & nul ne l'en empêche.
D'où peut venir cela? Notre conseil dechu
Nos docteurs aveuglez, n'ont-ils point apperçu
Qu'il est l'EMANUEL, & le Sauveur du monde,
Sur qui l'Éternel veut que son peuple se fonde?
Non, non, cela n'est point, car nous n'ignorons rien,
Ni du lieu, ni des mœurs de ce Nazarien,
Et l'on doit ignorer d'où viendra le Messie,
Tant Dieu l'a proprement peint dans la prophétie.
Jésus ferma la bouche à cette impiété,
Par le ton grave & fort de cette vérité.
Vous faites les savans, vous croyez me connoître,
Quoi que vous ignoriez, d'où je puise mon être:
Chacun de vous sait tout en ignorant ce point,
Chacun donc me connoît, & ne me connoît point.
Si vous êtes privez de cette connoissance
Que le Dieu tout-puissant m'a donné sa puissance,
Je n'en suis pas privé, c'est là tout mon savoir,
Et je soutiens que j'ai son être, & son pouvoir.
A ces mots tous divins, on ne peut plus l'entendre,
On voulut le saisir, mais on ne put le prendre,
On s'en mit en devoir, mais ce fut vainement,
Parce qu'il n'étoit pas à son dernier moment.
Encore un peu, dit-il, & vous verrez mon heure,
En attendant ma mors avec vous je demeure:
Mais après ce moment vous ne me verrez plus,
Vos soins à me chercher seront tous superflus,
Vous me verrez bientôt, & mourir & revivre,
Après je m'en irai, vous ne pourrez me suivre:
Vos efforts seront vains, vous ne pourrez venir
Dans le lieu reculé qui doit me contenir.

Le peuple témoignant son dépit & sa rage,
Se fit cette demande, où fera-t-il voyage ?
Nous voudroit-il quitter ? sans doute, dirent-ils,
Il veut aller bien loin enseigner les Gentils :
Après pour une fin digne de son blasphême,
Il ira dans l'enfer, s'étant tué lui-même :
Mais qu'il aille s'il veut, ou bien qu'il n'aille pas,
Nous tenons à mépris sa vie ou son trépas.
Monstres d'impiété ! comment ce Roi suprême
Est-il ainsi l'objet d'un horrible blasphême ?
Ah ! je ne puis souffrir cet insolent mépris,
Ni l'aveugle fureur qui trouble vos esprits.
En vain vous murmurez, tout ce qui me console
C'est qu'un nombre d'élus qui croit à sa parole,
Combat votre malice, en retarde le cours,
Dément votre insolence, & vous tient ce discours :
C'est ici le Sauveur, consultez les oracles,
Et les comparez bien avec tous ses miracles :
Le Christ peut-il jamais être plus éclatant ?
Non, non, il est venu, c'est en vain qu'on l'attend.
Mais, disoient les mutins, sa gloire signalée
Doit-elle pas lever hors de la Galilée ?
Le Christ ne doit-il pas naître de Bethléem,
Lieu comme vous savez, près de Jérusalem ?
Ne doit-il pas tirer de la race royale,
Une naissance noble, illustre, & sans égale ?
Puisque de tout cela votre Jésus n'a rien,
Il n'est point le Sauveur, c'est un Nazarien :
Homme qui n'eut jamais rien de récommandable,
Qui montrât à nos yeux un objet adorable.
Pendant qu'avec chaleur on les voit disputer,
Le grand Docteur s'en va sans les plus écouter :
Mais voyant la dernière, & la grande journée,
Jour célèbre où l'on voit la fête couronnée,
Et se montrant à tous pour la seconde fois,
Il leur dit hardiment, & d'une sorte voix :
Hommes si vous sentez vos ames alterées,
Venez puiser en moi les eaux tant désirées :
O pécheurs repentans ! si vous croyez en moi,
Si je suis aujourd'hui l'objet de votre foi,

Des fleuves tous entiers d'eau vive, ſaine & pure,
Couleront de vos flancs comme dit l'écriture :
Vous n'avez encore eu que des petits ruiſſeaux,
Mais je vous couvrirai d'un grand déluge d'eaux,
Oui, je veux vous combler, mais des grâces céleſtes,
Que l'œil de votre foi vous rendra manifeſtes.
Fort peu de temps après, en s'adreſſant aux Juifs,
Qui ſe croyoient ſavans, quoi que fort mal inſtruits,
Il leur fit voir à l'œil, qu'une grande ignorance
Étoit le réſultat de toute leur ſcience.
Je ſuis d'enhaut, dit-il, & vous êtes d'embas,
Vous êtes de ce monde, & moi je n'en ſuis pas,
Si donc vous ne croyez, votre ame criminelle,
Souffrira ſans mourir une mort éternelle.
Je vous oi demander, avec déciſion,
Qui je ſuis, d'où je viens, quelle eſt ma miſſion ?
Je vous l'ai déjà dit, je vous le dis encore ;
Afin qu'aucun n'en doute, & qu'aucun ne l'ignore :
Je repréſente ici l'auguſte Vérité,
Et ſes divins conſeils règlent ma volonté.
Ils n'entendirent point qu'il leur parloit du Père,
Tant ils étoient pour lors aveuglez de colère :
On les vit demeurer dans cet aveuglement,
Parce que Jéſus dit aſſez obſcurément,
Quand vous m'enlèverez pour abattre ce temple
En ce jour ténébreux qu'à clair mon œil contemple ;
Après vos cruautez, & mon triſte départ,
Vous connoîtrez enfin, & peut-être trop tard
Que je ſuis le Meſſie envoyé ſur la terre ;
Pour y donner la paix, pour y faire la guerre,
Afin que triomphant, illuſtre & glorieux,
Je quitte enfin le monde, & je m'enlève aux cieux.
Quelques-uns à l'éclat de ſes hautes merveilles
Ouvrirent en croyant, le cœur & les oreilles.
Et Jéſus leur diſoit, ſi vous perſévérez,
Si vous croyez toujours, & ſi vous m'adorez ;
Alors ma vérité, cette Reine des Reines,
Abattra vos priſons, & briſera vos chaînes,
D'eſclaves & de ſerfs vous deviendrez tous francs,
Et de petits ſujets vous deviendrez tous grands.

Combien d'abſurditez, dit la troupe mutine,
Eſclave de péchez, autant que libertine ?
Les enfans d'Abraham n'ont jamais été ſerfs,
Ils n'ont jamais porté, ni le joug, ni les fers :
Et cependant tu dis (mais pour nous faire outrage)
Que tu veux nous tirer hors de notre eſclavage.
Celui, dit le Seigneur, qui ſe donne au péché,
Eſt certes un captif à ſon char attaché.
C'eſt là votre eſclavage, & votre ſervitude,
En donnant au péché vos ſoins & votre étude.
Pour moi je ſuis au Père, & par tout je le ſers,
Je ſerai toujours libre, & jamais dans les fers ;
Je puis donc mettre un joug à votre convoitiſe,
Et quand je l'aurai fait, vous ſerez en franchiſe.
De vrai, c'eſt d'Abraham que vous êtes enfans.
Mais vous n'imitez point le Père des croyans,
La rage de vos cœurs n'étant point aſſouvie,
Qu'en mettent ſous vos pieds le flambeau de ma vie:
Abraham, s'il vivoit, ne me hairoit pas,
Le diable eſt votre père, & vous ſuivez ſes pas.
Nous ſommes dirent-ils, nous ſommes légitimes,
Nous ne ſommes point nés, ni conçus dans les crimes:
Notre puiſſant auteur, notre père, c'eſt Dieu,
Qu'on nous voit avec crainte adorer en ce lieu.
Jéſus leur répliqua, s'il étoit votre Père,
Vous aimeriez ſon Fils, comme étant votre frère,
Or c'eſt moi ſeul qui ſuis le Fils obéiſſant,
Comme l'ambaſſadeur du Père Tout-puiſſant.
Mais vous êtes les ſerfs, vrais enfans de la gêne,
Puiſque vous me portez une ſi grande haine :
Le diable eſt meurtrier dès le commencement,
Il aime le menſonge, & quand il parle il ment,
Peuple ſans piété, nation menſongère,
Nation qui t'acquiers le nom de meurtrière,
Ne reſſembles tu pas de cœur & de la main
A l'ennemi mortel de tout le genre humain ?
Puiſque tu ne veux pas recevoir ma doctrine,
Qui comme moi du ciel tire ſon origine,
Et que quand je fais voir ma puiſſance & mon rang
Tu penſes néanmoins à répandre mon ſang.

Tous ces traits enflammés r'allumèrent leur rage,
Et la rage leur fit tenir un tel langage :
N'avions-nous pas ſujet de tenir pour certain,
Que ce nouveau Docteur eſt un Samaritain ?
Et que depuis long-temps le diable le poſſède ;
Sans qu'il ſe faſſe voir capable de remède ?
Non, non, dit le Seigneur, vous êtes abuſez,
J'honore l'Éternel, & vous me mépriſez ;
Mais puiſque j'ai pour but ſon honneur & ſa gloire,
Il ſaura bien rabattre une vapeur ſi noire :
Il ſaura vous traiter comme vous méritez,
En vengeant mon honneur & vos impiétez.
Mais comme je le laiſſe exercer la vengeance,
Je dois préſentement exercer la clémence,
Si vous croyez en moi, je ferai tout pour vous,
Vous mettant à l'abri de ſon juſte courroux :
Et ſi d'un cœur ſoumis vous embraſſez ma grâce,
Vous ne verrez jamais la mort qui vous ménace.
Ne diſions-nous pas bien, dirent les Juifs alors,
Que le diable poſsède, & ton ame & ton corps ?
Tu nous veux exempter du fardeau de la tombe,
Sous laquelle Abraham, & tout homme ſuccombe,
Es-tu donc plus puiſſant, & plus grand & plus fort
Que les hommes de Dieu ſurmontez par la mort ?
Examine-toi bien, ton erreur eſt extrême,
Es-tu plus qu'Abraham, qui te fais-tu toi-même ?
Oui je ſuis plus puiſſant, répondit le Seigneur,
Je n'ai point par orgueil dérobé cet honneur ;
C'eſt du Père Éternel que j'ai cet avantage,
Et je ſuis honoré de ſon beau témoignage.
Je viens, peuple mutin de la part de celui
Que tu nommes ton Dieu, ton Père, & ton appui,
Mais étant ſans reſpect, & ſans obéiſſance,
Tu ne connois pas bien cette divine eſſence.
Pour moi je le connois, & parler autrement,
Ce ſeroit imiter votre déguiſement.
Vous ne comprenez point que l'Éternel m'envoie ?
Mais le grand Abraham dans ſon tranſport de joie,
Abraham le fidèle a contemplé mon jour,
Et mon jour l'a rempli de reſpects & d'amour.

O prodige ! ô fureur ! dit cette foule Juifve,
O l'impoſteur étrange ! il ne faut point qu'il vive.
Il nous dit qu'il a vu le Père des croyans,
Lui qui n'eſt point encore âgé de cinquante ans !
Certes, dit le Seigneur, une extrême vieilleſſe
Peut fort bien compatir avec ma jeuneſſe ;
Vous parlez d'Abraham, ancien père des Juifs,
Je ſuis plus vieux que lui, devant qu'il fût, je ſuis.
Sans répondre à ces mots, le peuple parricide
Arrache des cailloux, les jette & le lapide :
Mais lui ſe dérobant à ces gens furieux,
Semble avoir tout d'un coup comme aveuglé leurs yeux
Comme on voit bien ſouvent qu'une terre excellente
Répond aux laboureurs, & remplit leur attente,
Mais plus ils ſont ardens à déchirer ſon ſein,
Et plus elle leur fait réuſſir leur deſſein :
Plus ils percent de coups cette mère commune,
Et plus elle travaille à faire leur fortune ;
Plus ils ſont importuns à lui faire du mal,
Et plus elle a de biens en ſon ſein libéral.
Ainſi le peuple Juif, impie & déteſtable,
Trouve que le Seigneur ſe montre inépuiſable.
Plus ils lui font ouir de propos outrageux ;
Et plus il leur en tient qui ſont avantageux,
Plus leur ame a pour lui de fureur & de haine,
Et plus il leur fait voir que la ſienne eſt humaine,
Plus ils ont le deſſein de le faire mourir,
Et plus Jéſus les veut empêcher de périr,
Ils l'avoient lapidé, mais ſa grande clémence
Leur remit ſur le champ cette mortelle offenſe :
Et quelque temps après il fit pleuvoir ſur eux
Les divines faveurs qu'il apportoit des cieux.

Ils l'entendirent donc, leur parler de la ſorte,
L'égliſe eſt le troupeau, mais moi je ſuis la porte ;
Si l'on n'entre par moi, l'on n'eſt pas vrai Paſteur,
Mais larron, ou brigand, & toujours impoſteur.
Celui qui vient par moi, ſoit paſteur, ſoit fidèle,
Recevra de ma main la pâture immortelle :
Puis que je ſuis auſſi le principal berger
Qui ſauve, qui conduit, & qui donne à manger :

L'étranger n'a point ſoin de cette bergerie,
Quand le loup ſe préſente il en craint la furie :
Il quitte les brébis & ſans les ſecourir
Il ſe ſauve en fuyant, & les laiſſe périr.
J'ai grand ſoin du troupeau, je le pais, je l'allaite,
Je le défends des loups avec ma houlette :
Mais auſſi mes brébis reconnoiſſent ma voix,
Au déſert, ſous le toit, dans les champs, dans les bois.
Je connois mes brébis, & je ſuis connu d'elles,
Nos amours ſont toujours tendres & mutuelles :
Mon amour eſt ſi grand pour mon aimé troupeau,
Que je ſubis pour lui les rigueurs du tombeau ;
J'ai bien d'autres brébis que la nation Juifve,
J'en veux faire un troupeau qui m'aime, & qui me ſuive,
Et de ces deux troupeaux je n'en veux faire qu'un,
Qui n'ait rien qu'un paſteur, & qu'un berger commun,
Je les veux tous ſauver, ma bonté les convie
A puiſer dans mon ſang les ſources de la vie :
Les ombres de ma mort leur feront voir le jour,
Et c'eſt pourquoi le Père à pour moi taut d'amour,
Qu'il ne ſouffrira pas que jamais je ſuccombe
Sous le peſant fardeau d'une funeſte tombe :
Je puis (car il le veut) par un divin effort
Rompre tous les verroux du ſéjour de la mort,
Ma réſurrection vous ſera ſalutaire,
Parce qu'elle doit ſuivre une mort volontaire,
Je meurs quand il me plaît, je revis quand je veux ;
Et toujours pour remplir vos légitimes vœux.
Ce diſcours tout divin fit naître deux murmures,
L'un d'aplaudiſſement, & le ſecond d'injures.
Les uns s'entrediſoient, qu'il étoit hors du ſens,
Et qu'un démon formoit ſa voix & ſes accens ;
Mais les autres diſoient, qu'une telle puiſſance
N'eût point ouvert des yeux fermez dès la naiſſance.
Enfin, le véritable & le faux Iſraël,
Tous enſemble abordans le grand EMANUEL,
Es-tu le Rédempteur ? dit la foule amaſſée,
Ne tiens plus en ſuſpens notre ame balancée :
D'un ſeul mot de ta bouche accorde nos débats,
Dit nous, es-tu le Chriſt, réponds, ne l'és-tu pas ?

Oui, dit-il, je le ſuis ; mais vous ne pouvez croire,
Vous perdez la raiſon avec la mémoire :
Mon aveu, mes diſcours, & mes traits glorieux
Ne témoignent-ils pas que je deſcends des cieux ?
Vous ſortez tous les jours hors de ma bergerie,
C'eſt pourquoi votre erreur ne peut être guérie.
Vous qui ne croyez point à tout ce que je dis,
Vous n'êtes point auſſi de mes chères brébis.
Mais vous qui m'embraſſez par une foi ſincère,
Je vous comblerai tous des faveurs de mon Père :
Et puis qu'il m'a muni d'un pouvoir plus qu'humain,
Nul ne pourra jamais vous ravir de ma main :
Mon Père, dont le bras a fait tant de miracles,
Peut & veut vous ſauver malgré tous les obſtacles.
Je puis donc comme lui jamais n'en perdre aucun,
Comme lui, je le veux, car nous ne ſommes qu'un.
Là l'incrédule Juif crut ouir des blaſphêmes,
Et qu'il falloit pour lors en venir aux extrêmes,
En lapidant celui qui les leur avoit dits,
Mais lui-même arrêta ces aſſaſſins maudits :
Mes actions, dit-il, ſont des objets d'envie,
Dites-moi, pour quel acte en veut-on à ma vie ?
Non, non, lui dirent-ils, tu n'es point innocent,
Tu viens de blaſphêmer contre le Tout-puiſſant :
Tu t'égales à lui, ſans craindre que ſon foudre
Deſcende ici des cieux pour te réduire en poudre.
Et quoi, dit le Seigneur, ſi la Reine des lois
Nomme Dieux par David les juges & les rois ;
Me nommant Fils de Dieu, prononce-je un blaſphême
Moi qui ſuis ſa ſplendeur, & ſon Eſſence même ?
Moi qui ſuis l'envoyé de ce Père Éternel,
Pour rompre les priſons du monde criminel !
Si je ne le fais pas comme le Père ordonne,
Rejettez ma doctrine avec ma perſonne,
Mais en m'acquittant bien de ma commiſſion,
Vous montrez votre erreur & votre paſſion,
De ne connoître pas que je ſuis dans le Père,
Ainſi qu'il eſt en moi par un très-haut myſtère.
Le Juif voulut alors mettre ſur lui les mains,
Pour perdre, s'il eût pû, le Sauveur des humains :

Mais Jéſus convertit cette flamme en fumée,
Et leur montra qu'en vain il l'avoit allumée.
Il ſe déroba d'eux comme inſenſiblement,
Et les laiſſa confus dans leur aveuglement.
Jéſus une autre fois ſe trouva dans le temple,
Où ce Dieu propoſoit ſes vertus ſans exemple,
Les ſcribes de la loi, les ſacrificateurs,
Ceux qu'on nommoit anciens, & les autres docteurs
Vinrent lui demander d'une voix magiſtrale,
Avec leur ſuffiſance, & haute, & ſans égale,
De quelle autorité fais-tu ce que tu fais ?
Et ſur qui fondes-tu ta doctrine & tes faits :
En parlant de la ſorte ils penſoient le confondre,
Mais le Seigneur leur dit, je veux bien vous répondre.
Pourvu que vous vouilliez répondre auparavant
A cette queſtion que je mets en avant :
Savez-vous bien où Jean avoit pris ſon baptême ?
L'avoit-il pris du ciel ? l'avoit-il de lui-même ?
Là ces docteurs confus conſultant tous entr'eux,
Virent qu'il propoſoit un ſujet épineux :
S'ils euſſent répondu, qu'il a pour origine
Une inſtitution, & céleſte & divine.
Il leur eût demandé quelle raiſon faiſoit
Qu'ils ne vouloient pas croire en ce que Jean diſoit.
S'ils euſſent dit que Jean de ſon propre génie
Avoit ſeul inventé cette cérémonie,
Ils euſſent craint les Juifs, qui tenoient pour certain
Que c'étoit un prophète inſtruit du Souverain,
Ils répondirent donc, qu'ils ignoroient la choſe,
Et qu'ils ne ſavoient pas quelle en étoit la cauſe.
Et bien, dit le Seigneur, je ne dis point auſſi
De quelle autorité j'entreprends tout ceci.
Tous ces docteurs confus ne ſavent que lui dire,
Chacun baiſſe les yeux, enſuite il ſe retire ;
Tous lui tournent le dos, & peignent ſur leur front
Un chagrin, un dépit qui marque leur affront :
La honte & la rougeur leur couvre le viſage
Et leur ame conçoit le dépit & la rage.
On vit bientôt après que les Phariſiens
Le tentèrent ainſi par les Hérodiens,

Certes nous devons bien t'appeler notre maître,
Parce que tu connois tout ce qu'on peut connoître,
Dis nous si nous devons, éclaircis-nous ce point,
Ou payer les tributs, ou ne les payer point?
Ces gens malicieux avoient dans leur pensée,
Sous cet appas trompeur une embûche dressée.
S'il dit, on ne doit point de tribut à César,
Il se rend criminel, & se met en hasard,
Et s'il dit qu'on le doit, le peuple Judaique
Dira qu'il est l'appui d'un pouvoir tyrannique:
Ainsi quoi qu'il réponde, il choque l'un des deux,
Qui ne manquera pas de seconder nos vœux:
Jésus sondant leurs cœurs, en découvrit la ruse,
Et rendit en deux mots cette troupe confuse;
Et pour ne venir pas à leur injuste but,
Il dit qu'on lui montrât un denier du tribut,
Où voyant le portrait de Tibère, ou d'Auguste;
Avec l'inscription, il dit qu'il étoit juste
De payer le tribut aux Empereurs Romains,
Comme de rendre à Dieu ce qu'il veut de nos mains.
Ainsi reconnoissant, & l'un & l'autre empire
Il ne leur donna point sujet de contredire;
Remit l'étonnement, & l'admiration
Avec la grandeur de leur confusion.
Le même jour on vit que d'autres adversaires,
Autant ou plus subtils, autant ou plus contraires,
Vinrent lui proposer un subtil argument
Contre l'opinion du jour du jugement.
Maître, lui dirent-ils, dans la loi de Moïse,
Nous voyons clairement la coutume permise.
Où quelqu'un étant mort, sans avoir mis au jour
De légitimes fruits du conjugal amour,
On voit le suivant frère en épouser la femme,
Et sans être tenu pour adultère infame;
Afin de susciter au frère décédé
Un nouvel héritier qu'il n'a point possédé;
Suivant cette coutume, on a vu que sept frères
Finissant tour à tour leur vie & leurs misères,
Ont épousé tous sept, & chacun en son rang
La femme que l'un d'eux laissoit veuve en mourant,

La réſurrection que tu tiens infaillible,
Mais que nous eſtimons tout-à-fait impoſſible,
Rejoindra-t-elle donc la femme aux ſept maris ?
Ou ſi l'autre obtenant ſur les autres le prix,
La poſſédera ſeul par un ſaint hymenée,
Qui recommencera la dernière journée ?
Vous errez, dit Jéſus, à ces Saduciens,
Et vous ne ſuivez pas les oracles anciens :
Vous ignorez le ſens des Saintes Écritures,
Et la vertu que Dieu donne à ſes créatures.
Quand il vous fera voir la réſurrection,
Là vous ne verrez plus cette rélation
De femme, de mari, non plus qu'entre les anges,
Qui ne penſent qu'à Dieu pour chanter ſes louanges.
De plus, pour vous montrer que les corps conſumez
Une ſeconde fois ſe verront animez.
Vous liſez que le Dieu des bontés éternelles
S'eſt appelé ſouvent le Dieu de ſes fidèles :
Or il n'eſt point le Dieu de la cendre des corps,
Mais le Dieu des vivans, quoi que pour un temps mort.
Ainſi Jéſus les preſſe, & leur ferme la bouche,
Son grand raiſonnement les étonne, & les touche :
Et les Saduciens, & le peuple amaſſé
Sont enſemble ſurpris de ce qui s'eſt paſſé.
Mais les Phariſiens s'eſtimant plus capables,
Comme auſſi plus méchans, & beaucoup plus coupables
Furent tous d'un avis plus ſubtil que cruel,
De dreſſer cette embuche au grand EMANUEL.
Leur entrepriſe étoit (mais entrepriſe fole)
De tâcher d'enlacer le Seigneur en parole.
Un député d'entr'eux le vint donc aborder,
Lui faire un grand ſalut, & puis lui demander,
Quel eſt le plus grand point de la loi de Moïſe,
Et qui doit plus donner de reſpect à l'égliſe ?
Eſpérant que Jéſus étant comme ſurpris,
Parleroit de ſes lois avec quelque mépris,
Lors qu'il préféreroit une grande ordonnance
A quelque autre ſtatut d'une moindre importance :
Ou quand il confondroit les ſujets différens
Que la loi de Moïſe a mis en divers rangs.

Mais quel que fût ſon but, Jéſus vit ſa penſée,
C'eſt pourquoi ſans avoir la ſienne embaraſſé
Il dit à ce docteur, le grand commandement,
C'eſt qu'il faut faire agir tout ſon entendement,
Toutes ſes facultés, & toutes les puiſſances
Pour aimer Dieu qui fait toutes nos eſpérances.
L'autre commandement ſemblable à celui-ci,
C'eſt qu'il faut en s'aimant, aimer ſon frère auſſi :
Mais d'une amour égale, & d'un amour ſincère,
Et qui banniſſe au loin la haine & la colère.
Qui ſait bien ces deux points, ſait ce qu'il faut ſavoir,
Qui les peut pratiquer, peut faire ſon devoir.
A ces commandemens, & clairs & ſalutaires,
Tous deux ſaints & divins, & tous deux néceſſaires,
Viennent de toutes parts, comme dans leur milieu
Les prophètes ſacrés, & la loi du grand Dieu.
Le docteur approuva ce diſcours grave & ſage,
Et le Seigneur lui dit ; pour lui donner courage,
Tu ſembles commencer à deſſiller les yeux,
Tu n'eſt pas éloigné du royaume des cieux.
Comme un homme vaillant pour défendre ſa vie,
Qu'il voit en grand danger d'être bientôt ravie,
Ne ſe contente pas de répouſſer les coups,
Mais il en donne auſſi dans ſon juſte couroux :
Après s'être ſervi des armes défenſives,
Il prend auſſi le temps d'uſer des offenſives :
Ainſi Jéſus ayant doctement répondu,
Et s'étant juſques-là toujours bien défendu,
Attaque les docteurs, les pourſuit, & les preſſe,
Et dès le premier coup il fait voir leur foibleſſe.
Le Chriſt, leur dit-il, par qui tout meurt & vit,
Le ſalutaire Chriſt eſt le fils de David ;
Avouez-moi ce point, puiſqu'il eſt véritable :
Et cependant David en un lieu fort notable,
L'appelle ſon Seigneur dominant en tout lieu :
Comment eſt-il ſon Fils, ſon Seigneur & ſon Dieu ?
Un roi doit-il ſervir à celui qu'il engendre ?
Le fils eſt il ſon roi ? le doit-il entreprendre ?
Vous qui n'ignorez rien, grands docteurs de Sion,
Vous pourrez bien répondre à cette queſtion :

Mais en vain il en parle, en vain il la propoſe,
Ces gens ſi grands parleurs ont tous la bouche cloſe,
Ignorans que le Chriſt a joint l'humanité
A l'être perſonnel de ſa divinité;
Que le Chriſt au régard de cet immortel être,
Eſt le Roi de David, ſon Seigneur, & ſon Maître,
Et que quoi qu'il reſſemble à nous autres humains,
Il eſt fils de David, & ſorti de ſes reins.
Ces docteurs ignorans, n'ayant plus rien à dire,
Et mécontens de voir que le peuple l'admire,
Se détournent confus, & s'en vont ſans oſer
Ni répondre au ſujet, ni rien lui propoſer.
Mais comme le chaſſeur voit échapper ſa joie,
Quand il voit échapper ſon gibier & ſa proie,
De ſorte toutefois, que ſans ſe rébuter,
Il prend encore un coup la peine d'appâter,
Et même pluſieurs fois, eſpérant qu'à quelque heure
L'appât ſubtil fera que le gibier demeure:
Ainſi ces faux docteurs, réculez de leur but,
Et voulans plus de mal à l'Auteur du ſalut,
Cherchent un autre appât, & tâchent de le tendre,
En ſorte que Jéſus, enfin, s'y vienne prendre:
Ou pour dire plus vrai, leur deſſein criminel
Eſt de tendre à Jéſus quelque piège mortel.
Ces Phariſiens donc en foule s'approchèrent
Pour tenter le Seigneur auquel ils demandèrent,
Si l'homme avoit le droit, & la permiſſion
De renvoyer ſa femme à toute occaſion:
Là-deſſus Jéſus-Chriſt repouſſant leur demande;
N'avez-vous jamais lû, dit-il à cette bande,
Que Dieu qui fit le monde avec tant d'ornement,
Le fit mâle & femelle en ce premier moment?
L'homme donc a le droit, dit ce Souverain Maître,
De préférer ſa femme à ceux qui l'ont fait naître,
Car étant mariés ils ne ſont plus dès lors
Qu'une chair, & qu'un ſang, qu'un eſprit & qu'un corps,
Dieu les ayant donc joints, & liés de la ſorte,
Nul n'a droit de couper une chaîne ſi forte
Pourquoi donc, dirent-ils, le grand Légiſlateur
Moïſe, qui tient lieu de Souverain docteur,

A-t-il dit par la loi, qu'on contraindroit par force
Les juges de donner la lettre de divorce ?
Jésus leur répondit, c'eſt votre dureté
Qui fit penſer Moïſe à cette nouveauté,
Ordonnant, ou plutôt vous permettant le change,
Ce qui fait voir à tous votre malice étrange,
Que vous ſoyez portez tellement à pécher,
Qu'il ait réglé le mal ne pouvant l'empêcher,
Faiſant comme celui, qui dans une eau rapide
Laiſſe couler ſa barque, & ſeulement la guide,
Mais le commencement & l'inſtitution
N'ont point autoriſé cette permiſſion.
L'adultère poſé, le divorce eſt ſans crime,
En tous autres ſujets il n'eſt point légitime :
Hommes, c'eſt là le but, & le ſens de la loi,
Et c'eſt à ce beau ſens qu'il faut ajouter foi.

Fin du huitième Livre.

EMANUEL,

OU

PARAPHRASE

ÉVANGELIQUE.

LIVRE NEUVIÈME.

JÉSUS CONVERSANT.

ARGUMENT.

Converſation de Jéſus avec Nathanaël. Avec Nicodème de nuit. Avec la Samaritaine près de Sichar. Avec les Diſciples de Jean Baptiſte. Avec Simon le Phariſien. Touchant la femme de mauvaiſe vie. Avec Zachée Péager de Jerico. &c. &c. &c.

LA mer n'eſt pas toujours rudement agitée,
Ni toujours en fureur, ni toujours irritée,

Ses bouillons & ſes flots ſe calment bien ſouvent,
Et la tranquillité vient en ſuite du vent.
Le Souverain Docteur n'eſt pas toujours en butte
Aux traits envenimés d'une forte diſpute :
Il n'eſt pas occupé toujours à répouſſer
Tous les dards que l'impié entreprend de lancer.
Bien ſouvent ce Sauveur converſe à l'amiable,
Avec une bonté qui n'eſt pas comprénable.
Écoutons, admirons l'entretien mutuel
Entre quelques pécheurs, & notre EMANUEL :
Pour moi, je vais quitter mes occupations,
Pour entendre à loiſir ſes converſations ;
Je vais les écouter avec un ſaint extaſe,
Pour en faire un recit en cette paraphraſe,
Et je voudrois le faire avec tant d'ornement,
Que vous puiſſiez le lire avec raviſſement,
Afin que les tranſports de votre ame ravie
Allaſſent donner gloire à l'Auteur de la vie.
D'abord je vois venir un vrai fils d'Iſraël,
Un miroir de candeur, le bon Nathanaël.
Dès que Jéſus le vit, il rendit témoignage
Que la candeur regnoit en ce bon perſonnage :
Nathanaël lui dit, Maître, comment fais-tu
Si je cultive ou non cette belle vertu ?
Jamais devant tes yeux on ne m'a vu paroître,
Je ne t'avois point vu, peux-tu donc me connoître ?
Ou ſi tu me connois, qui t'a dépeint mes mœurs ?
Et comment as-tu ſu quelles ſont mes humeurs ?
Je t'ai vu, dit Jéſus, j'ai connu ta penſée,
Et j'ai lu dans ton ame où tu l'avois tracée :
Lorſque ſous le figuier, Philippe avec ardeur
T'a dit qu'il connoiſſoit le Chriſt & le Sauveur.
Ah ! dit Nathanaël, plein d'amour & de flamme,
Puiſque tes yeux ont vu les ſecrets de mon ame,
Il te faut appeller le grand EMANUEL,
Le Fils du Tout-puiſſant, & le Roi d'Iſraël :
Ce ſeul échantillon de ma brillante gloire
A pû te convier, & t'obliger à croire,
Dit alors le Seigneur, mais tu peux déſormais
Voir de plus beaux objets que tu n'en vis jamais,

Objets grands & divins dont la force puiſſante
Fera ſoudainement croître ta foi naiſſante :
Tous ceux qui déſormais voudront ouvrir les yeux,
Verront auſſi s'ouvrir, & ſe fendre les cieux :
Et les anges du Père, & ſortir & deſcendre
Sur le fils, qu'ils voudront adorer, & défendre :
Ils verront remonter ces eſprits ſatisfaits
Pour entonner là haut ſa louange & ſes faits :
Tel doit être celui, que l'écriture nomme,
Tantôt le Fils de Dieu, tantôt le Fils de l'Homme.
Le ſecond curieux de voir le Rédempteur,
Fut un Phariſien, un renommé docteur,
Nicodème en un mot, dont la foible paupière,
Vint contempler de nuit le Dieu de la lumière,
N'oſant ouvertement, ô foible ! ô froid amour !
Faire éclater ſon zèle à la clarté du jour.
Il prit pour ſeul témoin la lune, & les étoiles,
Se couvrant de la nuit, & de ſes ſombres voiles,
Et vint dire à Jéſus, Maître, je connois bien
Que pour être le Chriſt il ne te manque rien,
Ma foi me perſuade avec beaucoup de joie,
Que le Père Éternel t'autoriſe & t'envoie.
S'il étoit autrement, tu ne pourrois jamais
Par un pouvoir humain faire ce que tu fais ;
Mon eſprit remontant des effets à la cauſe,
En ſait plus qu'il n'en dit, déſire plus qu'il n'oſe.
A quoi ſert, dit Jéſus, cette timidité ?
Pour avoir le ſalut que j'ai ſeul mérité,
Pour monter dans le ciel du quel je ſuis le maître,
Nicodème, il faut plus, apprends qu'il faut renaître.
Et quoi me faudra-t-il, dit Nicodème alors,
Aller chercher ma mère, & rentrer dans ſon corps,
Afin qu'après neuf mois une couche ſeconde
O prodige inoui ! me mette dans le monde ?
Dans ſon étonnement Jéſus lui répondit :
Homme, tu prends fort mal ce que je t'avois dit :
Si tu veux parvenir à la vie éternelle,
Tu naîtras ſeulement d'un eau ſpirituelle,
Non, ce n'eſt pas le corps, mais l'eſprit qui renait,
Ce que l'eſprit de Dieu produit quand il lui plaît ;

Car comme on ne ſait pas où le vent à ſa ſource,
Ni même en quels endroits il termine ſa courſe :
On voit bien ſes effets avec étonnement,
Mais on ne voit ſa fin, ni ſon commencement :
Ainſi le Saint Eſprit libre en ſon efficace
Offre lorſqu'il lui plaît les tréſors de ſa grâce,
Il achève, commence ou ne commence pas,
Et ſa volonté ſeule eſt ſon juſte compas.
Je ne vous entends point, dit alors Nicodème.
C'eſt donc là, dit Jéſus, une ignorance extrême :
Tu paſſes dans Sion, pour un homme ſavant,
Et tu n'as pas compris ce que j'ai dit du vent.
Si tu ne comprends pas les choſes naturelles,
Comment pourras-tu voir dans les ſpirituelles ?
Pour moi qui prends du Père un infini pouvoir,
J'ai puiſé dans ſon ſein un infini ſavoir :
On ne m'entend jamais rien dire à l'avanture,
Je ſais tous les ſecrets qui ſont dans la nature :
Et je n'ignore pas les myſtères des cieux,
Puiſque de ces lieux-là je deſcends dans ces lieux ;
Mais j'ai reçu de Dieu toute cette ſcience,
Afin de diſſiper ta groſſière ignorance,
Apprends donc en ces mots, apprends diſtinctement
L'Evangile éternel exprimé clairement.
Comme avant que d'entrer dans la terre promiſe,
Le ſerpent fut jadis élevé par Moïſe :
Ainſi le Chriſt doit être en la croix élevé,
A deſſein qu'en croyant tout homme ſoit ſauvé.
Car le Père Éternel a tant aimé le monde,
Joignant à ſon amour ſa ſageſſe profonde,
Qu'il a livré ſon fils à la mort de la croix,
Afin que par la foi, qui vit juſqu'aux abois,
Tout homme ſoit exempt de la mort éternelle,
Et mène dans le ciel une vie immortelle :
Oui, le Fils vient donner des conſolations,
Et non pas prononcer des condamnations.
Celui qui croit en lui, dès là n'eſt pas coupable,
Celui qui ne croit pas, eſt dès-là condamnable :
Lui-même ſe condamne en rejettant la foi,
Et moi je viens ſauver celui qui croit en moi.

Mais ne t'y trompe pas, la foi juſtifiante
Doit être lumineuſe, & ſincère & vivante :
Elle doit être jointe avec la piété,
Il faut qu'elle s'allie avec la charité :
Elle doit mettre au jour des œuvres de lumière,
Juſqu'à-ce que ſa courſe ait fourni la carrière :
Au lieu que l'incrédule eſt ennemi du jour,
En faiſant dans la nuit un funeſte ſéjour.
Ailleurs je vois Jéſus au bord d'une fontaine,
Et demander à boire à la Samaritaine :
Mais elle lui répond, ſais tu bien qui je ſuis ?
Je n'ai point de commerce avec vous autres Juifs.
Qui nous connoîtroit bien, ne pourroit preſque croire,
Qu'un Juif ici me parle, & me demande à boire.
Si tu me connoiſſois, dit alors le Sauveur,
Tu m'euſſes demandé cette même faveur :
Et je te donnerois à boire de l'eau vive,
Quoi que tu ne ſois pas de la nation Juifve :
Mais tu n'as point de cruche, & le puits eſt profond,
Dit la femme, & comment irois-tu juſqu'au fond
Puiſer, & m'apporter de cette eau vive & claire,
Sans corde & ſans vaiſſeau, comme on fait d'ordinaire ?
As-tu plus de pouvoir que le Père des Juifs,
Notre père Jacob qui nous a fait ce puits :
Et qui n'a jamais pû qu'avec beaucoup de peine
En abreuver ſes gens, & ſes troupeaux à laine ?
La ſoif, dit le Seigneur, s'étanche de cette eau,
Mais il faut tous les jours en boire de nouveau :
Au lieu que ſi tu bois de l'eau que je préſente,
Tu n'auras jamais ſoif dans la chaleur ardente :
Car cette excellente eau deviendroit en ton cœur
Une eau qui ne pourroit épuiſer ſa liqueur,
Et qui bouillonneroit à la vie éternelle :
Si tu veux c'eſt pour toi. Donne-m'en donc, dit-elle,
Afin qu'après cette eau, qu'on ne peut trop priſer,
Je ne vienne jamais ici pour en puiſer.
Je le veux, dit Jéſus, mais pour la bienſéance,
Et pour d'autres raiſons de très-grande importance :
Fait venir ton mari, je veux que devant lui
Tu reçoives mes dons, & ma grâce aujourd'hui,

Seigneur, je n'en ai point, dit alors cette femme,
Rempli donc sans tarder les désirs de mon ame.
Jésus pour la porter à quelque répentir,
Tu dis vrai, lui dit-il, quand tu penses mentir.
Tes cinq premiers maris t'ayant répudiée,
Celui-ci ne t'a point encore renvoyée.
En transgressant la loi, tu dors entre ses bras,
De fait c'est ton mari, de droit il ne l'est pas.
Puisque tu sais le droit & les choses secrettes,
Dit-elle, je te mets au rang des grands prophètes :
C'est pourquoi je te prie avec humilité
De vouloir contenter ma curiosité :
Garisim est le lieu du culte de nos pères
Mais dans Jérusalem vous faites vos mystères ;
Le Juif a-t-il raison ou le Samaritain ?
Rassure sur cela mon esprit incertain.
Jésus lui répondit, tout votre peuple ignore
Les oracles sacrés du grand Dieu qu'il adore :
Mais pour nous autres Juifs, objets de sa bonté,
Nous suivons en cela sa sainte volonté.
Au reste tu verras la question vidée,
Car sans empressement aux lieux de la Judée,
Bientôt par tout le monde, aussi bien qu'en Sion,
Ou que sur Garisim, lieu de dévotion,
On adorera Dieu, cet esprit adorable,
Mais d'un service pur, & saint & véritable,
Mais d'un culte céleste, & non pas d'un charnel,
Mais d'un culte divin & tout spirituel,
Mais d'un culte où le cœur est l'hostie & l'offrande,
Et d'un service enfin tel que Dieu le demande.
La femme répliqua, tu peux te souvenir,
Que nous attendons tous le Messie à venir,
Quand il sera venu, ses divines lumières
Nous feront voir à clair ces obscures matières.
On l'attend, dit Jésus, mais c'est moi qui le suis,
Je viens remplir l'attente, & de vous & des Juifs.
Les disciples venans comme il parloit encore,
Separent cette femme, & Jésus qu'elle adore :
Elle va dans Sichar d'un pas précipité,
Et dit avec ardeur à ceux de la cité,

Je tiens pour tout constant que j'ai vu le Messie
Orné d'un grand savoir, & de la prophétie :
Voyez-le, mes amis, il m'a dit en effet,
Et ce que je pensois, & tout ce que j'ai fait.
Tandis qu'elle contoit toute son avanture,
Jésus pressé de prendre un peu de nourriture,
En proposant aux douze un très-sublime point :
J'ai des mets, disoit-il, que vous ne savez point,
Faire sans y manquer ce que Dieu me commande,
Est mon breuvage doux, mon pain & ma viande :
Mon ame s'en nourrit, mon esprit s'en repaît,
Cela seule me contente, & me charme & me plaît.
Or je veux employer vos labeurs & vos veilles
Pour un œuvre si grand, & si plein de merveilles :
Vous me dissiez tantôt, que quatre mois passez
Les épics tomberoient l'un sur l'autre entassez :
Mais sans attendre tant levé un peu la tête,
Et voyez tout autour que la moisson est prête.
Ce peuple de Sichar, qui vient en foule à nous,
Est comme une moisson qui se présente à vous :
Ce peuple & les Gentils, Jacob & sa famille,
Seront tous moissonnez avec votre faucille :
Disciples, entrez donc dans ce champ animé,
Et cueillez le bon grain que d'autres ont semé :
Afin que le semeur, & celui qui moissonne,
Et le maître du champ reçoivent la couronne.
Pendant que le Seigneur leur tenoit ce discours,
Le peuple l'abordant avec un grand concours.
Obtint de sa bonté qu'il entrât dans leur ville,
Et que deux jours entiers il prêchât l'Évangile,
De quoi les citoyens furent tous si ravis,
Que d'une voix commune, & d'un commun avis,
Et pour donner de l'air au brasier de leur ame
Ils venoient tour à tour, & disoient à la femme,
A ta rélation d'abord nous avons cru,
Maintenant nous croyons ce que nous avons vu :
Après avoir ouï ces choses nompareilles,
Nous avons pour témoins nos yeux & nos oreilles.
Qui nous font constamment ce fidèle rapport,
C'est que pour éviter & l'enfer & la mort :

Il faut croire en Jésus ce Rédempteur du monde,
Ce céleste Messie en qui la grâce abonde.
Zèle pur & fervent, belle confession,
Que l'on n'eût pû pour lors rencontrer dans Sion :
Ni même dans le cœur, ni même dans la bouche
Des disciples de Jean que j'oi d'un air farouche,
Demander à Jésus, d'où venoit que ses gens
Se montroient à jeûner tellement négligens
Que les Pharisiens, & toute la cabale
Jugeoient avec raison qu'ils étoient en scandale ?
Mes disciples, dit-il, ne sont pas comme vous,
Ils ont présentement le glorieux époux :
Au lieu donc de jeûner, leurs cœurs goûtent la joie
De posséder l'époux que le ciel leur envoie.
Mais quand ils n'auront plus cet époux glorieux,
Son départ l'empêchant de paroître à leurs yeux, (mes
Leurs yeux, leurs tristes yeux se verront fondre en lar-
Alors ils jeûneront au milieu des allarmes ;
Comme donc vous voyez qu'un prudent ménager
Dans le temps où chacun s'occupe à vandanger,
Met en des vaisseaux neufs le mout de sa vandange,
Autrement il seroit indigne de louange :
Ainsi pour observer cette proportion,
Le jeûne ne convient qu'au temps d'affliction.
Ces disciples encor, mais avec un air triste,
Parce qu'on détenoit leur maître Jean Baptiste,
Demandent à Jésus, (mais quelque temps après,
Et disant que Saint Jean les convoyoit exprès)
Si véritablement il étoit le Messie,
Que chacun attendoit suivant la prophétie ?
Jésus leur répondit, voyez si je le suis,
En voyant de vos yeux ce que je fais aux Juifs :
Les aveugles par moi contemplent la lumière,
Dès que je leur ai dit, qu'ils ouvrent la paupière ;
Les boiteux impuissans que je veux secourir,
Peuvent en un moment, & marcher, & courir :
Les sourds savent que j'ai des bontés nompareilles,
Quand ma perçante voix débouche leurs oreilles ;
Je puis quand il me plaît rallumer le flambeau,
De ceux qui sont gisans dans l'ombre du tombeau :

Enfin, & c'eſt bien plus, je prêche l'Évangile,
Et je rends dans les cœurs ſa ſemence fertile :
Bien heureux ſont tous ceux qui m'embraſſent par foi,
Et qui ne ſont jamais ſcandaliſez en moi.
Pour la troiſième fois, mais d'un air bien plus triſte,
Ils vinrent annoncer la mort de Jean Baptiſte :
Et dirent à Jéſus, que ſans nulle raiſon
Hérode avoit jetté Jean Baptiſte en priſon ;
Pour avoir ſoutenu qu'un homme eſt adultère,
Quand il met dans ſon lit la femme de ſon frère :
Que Salomée danſant avoit charmé ſes yeux,
Et mis au cœur d'Hérode un amour furieux :
Que ce Roi forcené de la jeune Princeſſe,
S'étoit aveuglement engagé de promeſſe :
Que Salomée, ſuivant un funeſte conſeil,
Cauſoit à Jean Baptiſte un funeſte appareil :
Qu'Hérode, avec regret, mais ſans que rien l'arrête,
Au plus ſaint des mortels avoit ôté la tête :
Que Salomée pour prix de ſon mortel éclat,
Gaye, avoit emporté cette tête en un plât :
Que l'eſprit violent de ſa mère impudique,
N'avoit point eu d'horreur d'un acte ſi tragique :
Et qu'eux plus morts que vifs, preſque étouffez de deuil
Avoient porté le corps dans un triſte cercueil.
Que je trouve, ô Sauveur ! tes conſeils adorables !
Qu'ils me paroiſſent hauts ! qu'ils ſont inconcevables
Quand ces gens affligez t'annoncent le trépas
Du fameux précurſeur, dont tu ſuivois les pas :
Tu ne dis rien du tout pour eſſuyer leurs larmes; (mes
Leurs maux ne voyant point, que c'eſt toi qui les char
Quand il fut chez Simon, un des Phariſiens,
Qui l'avoit fort preſſé de manger de ſes biens :
Et comme il entretient celui qui le convie,
Une femme du lieu, de fort mauvaiſe vie,
Vient arroſer ſes pieds des larmes de ſes yeux,
Enſuite les eſſuye avec ſes cheveux.
Ses lèvres coup ſur coup les touchent, & les baiſent,
Ses pieds ſont à ſes yeux des objets qui lui plaiſent ;
Elle y met du parfum d'une excellente odeur,
Pour ſymboles des vœux de ſa pieuſe ardeur,

Là Simon, quoiqu'il ait une langue diſcrette,
Penſe que ſi Jéſus étoit un vrai prophète,
Il n'ignoreroit pas, & la vie & les mœurs
De celle à qui l'on voit répandre tant de pleurs.
Jéſus ſondant ſon cœur, Simon, j'ai quelque choſe
(Lui dit-il devant tous) qu'il faut que je propoſe.
Propoſe, dit Simon, tu le peux, & toujours.
Alors Jéſus reprit le fil de ſon diſcours.
Un créancier quitta cent deniers à quelque homme
A quelque autre il rémit une plus grande ſomme,
Lequel doit davantage aimer ſon créancier.
Simon lui répondit, certes c'eſt le dernier,
Il eſt vrai, dit Jéſus, & c'eſt la raiſon même ;
Mais au ſujet préſent appliquons cette emblême :
Simon, regarde bien, depuis que tu me vois
Tu ne m'as point baiſé, non pas même une fois.
Tu n'as point eu d'encens, ni d'huile toute prête,
Afin de parfumer mes cheveux & ma tête ;
Et tu n'as point lavé mes pieds avec de l'eau,
Pour ôter leur ſueur, & raffermir leur peau.
Mais cette pécheresſe a bien fait davantage,
De ton juſte devoir elle t'a peint l'image.
Apprends, apprends, Simon, la raiſon de ceci,
T'ayant moins pardonné, tu m'aimes moins auſſi :
Mais ayant plus remis à cette pauvre femme,
Son amour nous fait voir une plus vive flamme.
Tes énormes péchez te cauſent de l'effroi,
Mais ils te ſont remis, femme, conſole-toi,
Et fait que ma promeſſe en ton ame gravée
T'aſſure déſormais que ta foi t'a ſauvée.
Je vois dans Jérico l'illuſtre Péage.,
Plus que ravi d'avoir le bonheur de loger,
Le grand EMANUEL : dont la ſainte préſence
Remplit tous lieux de grâce & de magnificence :
Zachée (& c'eſt ainſi que cet homme avoit nom)
Sachant qu'il acquéroit un glorieux renom,
Crut que ce rare objet contenteroit ſa vue,
Auſſitôt qu'il apprit qu'il paſſoit par la rue.
Il voulut donc remplir ſon avide appetit,
Mais parce qu'il étoit extrêmement petit,

La foule lui cachant ce Jéſus qu'il adore,
La foi le fit monter au haut d'un ſycomore :
Où Jéſus le voyant plein de zèle & de foi,
Ne lui dit que ce mot, je veux loger chez toi.
Malgré le bruit du peuple, il fut prompt à l'entendre
Il n'en fallut pas plus pour le faire deſcendre :
Il s'en courut chez lui recevoir le Sauveur,
Et le remercier d'une telle faveur.
Mais parce qu'il étoit le maître du péage,
Et que cela donnoit à pluſieurs de l'ombrage,
Qui ne pouvoient goûter que l'Auteur du ſalut
Converſât avec ceux qui tirent le tribut.
Il dit à Jéſus-Chriſt, Seigneur, je ſuis indigne
De recevoir de toi cette faveur inſigne,
Mais ſi je ſuis l'horreur du peuple que tu vois,
Je ne ſuis pas méchant, comme il croit que je ſois,
Je donne la moitié des biens que je poſsède,
A ceux qu'on voit venir pour implorer mon aide :
Et ſi l'on a ſujet de n'être pas content,
Je rends ce que j'ai pris, & quatre fois autant.
Il eſt vrai, dit Jéſus, je le ſais bien, Zachée.
Je ſais qu'à l'équité ton ame eſt attachée :
Tes œuvres ſont les fleurs, & les fruits de ta foi,
Avec moi le ſalut entre aujourd'hui chez toi :
Car l'Auteur de la grâce appelé Fils de l'Homme,
Qui commence l'ouvrage, & qui ſeul le conſomme,
N'a quitté l'Empirée, & n'en eſt deſcendu
Que pour ſauver ici ce qui étoit perdu.
Ailleurs je vois qu'il montre au fils de Zebedée
L'humilité chrétienne, ou ſa charmante idée.
Leur mère vint prier ce Sauveur des humains,
Que quand il ſe verroit le ſceptre dans les mains,
Il donnât à ſes fils plus de crédit qu'aux autres,
Et mit au-deſſous d'eux tous les autres Apôtres.
A ces mots, le Seigneur qui reconnut ſoudain
Qu'elle avoit un déſir, & charnel & mondain,
Dit à ces deux enfans, ma coupe ou mon baptême
Doit toujours précéder mon royal diadême.
Vous donc qui ne penſez, qu'à l'éclat du dernier,
Êtes-vous réſolus d'avoir part au premier ?

Eux

Eux qui n'entendoient point qu'il parloit du Calice,
Ou du breuvage amer d'un rigoureux ſupplice :
Et qu'il leur propoſoit le baptême ſanglant,
Dont il ſeroit lavé par un coup violent :
Dirent qu'ils le vouloient, & qu'il étoit très-juſte
Qu'ils euſſent ſon Calice, & ſon baptême auguſte.
Vous les aurez, dit-il, ſans ſavoir ce que c'eſt,
Mais ici renoncez à tout autre intérêt :
Je n'y ſuis point venu comme un foudre de guerre,
Pour mettre entre vos mains les ſceptres de la terre :
Non, non, c'eſt à mon Père à donner dans les cieux
Des rangs & des degrés plus ou moins glorieux,
Dans ce noble combat, pour avoir la victoire,
Il faut vaincre le monde, & ſa pompe & ſa gloire.
Si mon Père a donné des rangs de dignité,
On y va par la grâce, & par l'humilité.
Que l'ambition règne & qu'elle tyranniſe,
Puis qu'elle a fait branler les pilliers de l'égliſe :
Si ces deux ont ployé ſous cette ambition,
Les douze ont pris le joug de cette paſſion.
Ils diſputoient à part lequel étoit le Maître,
Penſans que le Seigneur n'en pouvoit rien connoître,
Ils ne purent pourtant rien cacher à ſes yeux,
Car il prit un enfant qu'il mit au milieu d'eux :
Et pour leur faire voir que leur diſpute vaine
N'avoit point évité ſa ſcience certaine :
Il leur tint ce diſcours, ſi vous ne devenez
Humbles comme l'on voit ces enfans nouveaux-nés,
Vous ne parviendrez point à la vie éternelle,
Qu'on ne peut obtenir qu'en ſuivant ce modèle.
Dans les états du monde on voit règner les rois,
Sur les peuples conquis, ou ſoumis à leurs lois :
Mais il n'en ſera pas de même de vous autres,
La puiſſance eſt égale entre mes douze Apôtres,
Fuyez la primauté, perdez cet appétit,
Le plus grand à ſon ſens, ſera le plus petit,
Si moi qui ſuis le Maître & le Sauveur du monde,
Fais éclater par tout l'humilité profonde,
En ſervant les mortels, dont le juſte devoir
Eſt de s'aſſujettir à mon divin pouvoir :

Voyez après cela, jugez ſi mon égliſe
Peut juſtement ſouffrir que quelqu'un la maîtriſe.
Comme l'œil qui voit tout, ne peut pourtant ſe voir,
S'il n'a pas pour objet la glace d'un miroir;
Encore le portrait qui vient de cette glace,
Sans s'imprimer beaucoup, s'en retourne & s'efface;
Ainſi ces auditeurs qui ſemblent s'ignorer,
N'ignorent pas Jéſus qu'ils ſavent adorer:
En ſe méconnoiſſant, ils ſavent bien connoître
Que Jéſus eſt le Chriſt, le Sauveur & le Maître.
Jéſus leur demanda, qui dit-on que je ſuis?
Savez-vous là-deſſus le ſentiment des Juifs?
Leur réponſe fut telle, on te tient pour Élie,
Ou bien pour Jean Baptiſte, ou bien pour Jérémie.
Mais vous dit, le Seigneur, pour qui me tenez-vous?
Pour le Chriſt, dit St. Pierre, en répondant pour tous;
Et pour le Fils de Dieu, qui vient rompre nos chaînes
Et repouſſer de nous nos tourmens & nos peines.
Heureux fils de Jona! lui dit le Rédempteur,
De ſavoir ce que ſait le plus ſavant Docteur,
Et de ce que l'eſprit de mon Père céleſte
T'a rendu ce myſtère, & clair & manifeſte.
Je t'ai donné le nom de Pierre ou de Céphas,
Et quand tu le reçus, alors tu triomphas:
Mais c'eſt ſur cette pierre, où je veux que l'égliſe
Se fonde fermement, s'élève & ſe conſtruiſe,
Afin qu'après cela, les portes de l'enfer,
Ni ſes barres d'airain, ni ſes verroux de fer,
Ne puiſſent prévaloir ſur le corps des fidèles,
A qui j'ai préparé des gloires immortelles,
Pour toi, je te veux faire un puiſſant inſtrument
Pour la conſtruction de ce ſaint bâtiment;
Je te donne les clefs d'une grande efficace,
Ouvre, ou ferme à propos, donne ou retiens la grâce,
Uſe bien du tréſor que je t'ai confié,
Et ce que tu feras ſera ratifié.
Mais je vous parle à tous, lorsque je parle à Pierre,
Tout ce que vous ferez ici bas ſur la terre
Doit être confirmé dans mon jour glorieux,
En uſant bien des clefs du royaume des Cieux.

Douze chaires alors vous ſeront aſſignées,
Pour juger Iſraël, & ſes douze lignées :
Vous êtes maintenant martyrs ou confeſſeurs,
Mais alors vous ſerez mes juſtes aſſeſſeurs :
Les travaux, les combats, la ſanglante victoire
Seront vos échelons pour monter à la gloire.
Belles & ſaintes clefs, divin Apoſtolat !
Que vous avez de gloire, & de luſtre & d'éclat ;
Mais il eſt mal aiſé d'uſer avec prudence,
Et de n'abuſer pas d'une telle puiſſance :
Ce ne ſont point ici des ſoupçons incertains,
Les effets ont paru dans les Samaritains,
Ils avoient repouſſé par excès de malice,
Jéſus qui les vouloit exempter du ſupplice :
Alors Jacques & Jean ſentans bouillir leur fiel,
Vouloient faire pleuvoir le juſte feu du ciel :
Les ferons-nous périr, en imitant Élie,
Pour punir leur erreur, leur rage & leur folie ?
Seigneur, laiſſe-nous faire, & le feu ſur le champ
Viendra réduire en cendre un peuple ſi méchant.
Il eſt vrai, dit Jéſus, qu'ils ont commis un crime,
Mais vous ne ſavez pas quel eſprit vous anime :
Je n'arme point contr'eux la flamme ni le fer,
Je ne ſuis point venu les plonger en enfer :
Quand je donne aux pécheurs le ſalut & la vie,
Un ſuccès glorieux contente mon envie.
C'eſt-là, Seigneur Jéſus, la pure vérité,
Pour nous tu n'es qu'amour, tu n'es que charité,
Et c'eſt auſſi pourquoi quand tu vois dans une ame
Que cette charité fait éclater ſa flamme,
Tu daignes lui donner des éloges ſi grands,
Qu'elle ſe voit placer, & mettre aux plus hauts rangs.
Ainſi lors que tu vis une veuve indigente,
Qui mettoit dans le tronc, & ſon fonds & ſa rente,
Tu préferas ſa pitié aux magnifiques dons,
Par qui les riches Juifs ſembloient emplir les troncs :
Parce qu'ils ne donnoient que de leur abondance,
Au lieu qu'elle donnoit toute ſa ſubſiſtance :
Ils donnoient avec faſte, avec préſomption,
Mais elle avec tendreſſe, & par dévotion.

Non, Jéſus n'a d'amour que pour les charitables,
Et comme ils l'aiment ſeul, ils lui ſont ſeuls aimables:
Quand ils ſont craignans Dieu, quand ils font leur devoir
Il les préfère à tout, comme vous allez voir.
Lorſqu'il parloit un jour de ſes divins myſtères,
On lui vint rapporter que ſa mère & ſes frères,
Ou ſes proches parens, dont il étoit l'appui,
Déſiroient de le voir, & de parler à lui.
Alors il fut touché de joie & de tendreſſe:
Mais dans ce moment-là ſa divine ſageſſe
Cacha ſes ſentimens, & ſes émotions,
Afin de faire voir que ces rélations
D'alliez, de parens, de frères & de mère,
Dont chacune doit être, & ſi douce, & ſi chère:
Ne doivent point toucher comme la piété,
Et n'ont point de valeur près de la charité.
Il leur dit donc ainſi: la parenté charnelle
Eſt peu de choſe au prix de la ſpirituelle;
Oui, ceux qui n'ont pour but que de plaire à mes yeux,
Comme à ceux de mon Père élevé dans les cieux,
Me ſont en vérité des perſonnes plus chères
Que ne nous ſont nos ſœurs, nos frères & nos mères.
Ainſi lorſqu'il prêchoit à quantité de Juifs.
Qui volontairement ſouffroient d'en être inſtruits:
Une femme en extaſe, une femme ravie,
Et d'entendre & de voir le prince de la vie:
Lui dit devant le peuple, avec de ſaints tranſports,
Bienheureux eſt le ventre où fut formé ton corps,
Où tes membres ont pris avec la nourriture
Leur première grandeur, leur être & leur figure.
Il faut que je le diſe une ſeconde fois,
Bienheureux ſont les flancs où tu tournas neuf mois!
Heureux le chaſte ſein, heureuſes les mamelles,
D'où puiſant chaque jour des délices nouvelles,
Je veux dire le ſuc, & la douceur du lait,
Tu ceſſas à la fin d'être un enfant foiblet:
Si je lui reſſemblois que je ſerois heureuſe!
Je ſerois à jamais illuſtre & glorieuſe;
Je ſerois le ſujet de la proſe & des vers,
Tant qu'on verroit durer ce ſuperbe Univers;

Tant que le monde auroit des hommes & des anges
On entendroit par tout retentir mes louanges :
Rien ne ſeroit égal à ma félicité,
Dans la ſuite des temps, ni dans l'éternité.
Comme on voit les enfans dans leurs ames trompées,
Admirer la beauté de leurs vaines poupées,
Montrez-leur les vrais biens, ils en ſont peu d'état,
Les ſolides béautés ont pour eux peu d'éclat,
Tant que le jugement comme un fidèle maître
Leur faſſe diſtinguer, leur apprend à connoître
La laideur, la beauté, la baſſeſſe ou le prix
De ce qui ſe préſente à leurs jeunes eſprits ?
De même cette femme, enfant en connoiſſance,
Admire le dehors, ou l'ombre ou l'apparence,
Juſqu'à-ce que Jéſus, qui ſeul n'ignore rien,
Lui faſſe voir le corps, & le ſolide bien.
Je ne veux pas nier, dit-il à cette femme,
Qu'ils ne ſoient généreux ces déſirs de ton ame,
C'eſt un honneur très-grand, une inſigne faveur
D'avoir conçu, nourri, fait naître le Sauveur :
Mais cela ſeul n'eſt rien, ſi la loi ne ſeconde,
En vain pour ton ſalut tu m'aurois mis au monde :
Le vrai bonheur conſiſte à me donner ſon cœur,
En faiſant que j'en ſois le Maître & le vainqueur :
Celui qui ſait comprendre, & garder ma parole,
Celui qui s'en nourrit, celui qui s'en conſole,
Dès là devient illuſtre, & grand, & glorieux,
Et doit être aſſuré de monter dans les cieux :
Il eſt bien plus heureux, il a bien plus de gloire,
Il acquiert un renom plus digne de mémoire,
Que n'auroit pas la mère à qui je dois le jour,
Si ſon ame pour moi pouvoit manquer d'amour.

Fin du neuvième Livre.

EMANUEL,

OU

PARAPHRASE

ÉVANGELIQUE.

LIVRE DIXIÈME.

JÉSUS PROPHETISANT.

ARGUMENT.

Sources des Prophéties. Description du Temple de Jérusalem. Embrasement du Temple & de la Ville. Description du Siège de Jérusalem, & de la misère des Juifs. Du jour du Jugement. Description de l'Enfer & du Paradis. Exhortation à la vigilance. Prédiction de la Passion du Seigneur, & de son Règne Spirituel.

POur éviter la mort, l'enfer & la misère,
Il faut croire que Christ est Dieu comme le Père:
Celui qui douteroit de sa Divinité
Seroit déjà tombé dans l'infidélité:
Le ferme fondement de notre confiance
Ne se peut appuyer que sur cette créance.
Or pour être assuré que Jésus-Christ est Dieu,
Qui domine en tout temps, & qui règne en tout lieu:
Il faut considérer qu'il connoit chaque chose,
Qu'il l'apperçoit devant que le temps l'ait écloſe:
Et comme il n'ôte rien hors de son souvenir,
Qu'il sait parfaitement les choses à venir.
Les fables nous font voir que les chênes d'Épire
Reçurent des démons la vertu de prédire:

Que les Bardes jadis, les Druides Gaulois,
Entendoient l'avenir auſſi bien que les lois :
Que dans l'antiquité les Sibylles fameuſes,
Dont les prédictions n'étoient point fabuleuſes,
Ont laiſſé par écrit, & marqué dans leurs vers
Cent actes à venir qu'elles ont découverts :
Que les augures ſaints par le corps des victimes,
Qu'ils faiſoient immoler pour expier les crimes,
Par le vol des oiſeaux, par cent autres moyens
Prédiſoient l'avenir à tous leurs citoyens :
L'un croit n'ignorer rien par l'art de la magie :
L'autre croit tout ſavoir avec l'aſtrologie,
Comme ſi les démons, ou les aſtres des cieux
Pour percer l'avenir avoient aſſez bons yeux :
Mais ces hiſtoriens-là ne ſont point véritables,
L'erreur s'y voit par tout, ce ne ſont que des fables.
Augures & Sorciers, téméraires devins,
Vous n'avez point été des oracles Divins :
Jéſus ſeul connoit tout, Jéſus ſeul ſait prédire,
Et les Prophètes Saints que ſon Eſprit inſpire.
Allons donc écouter Jéſus prophétiſant :
Prêtons, prêtons l'oreille à Jéſus prédiſant :
Comparons ſes progrès avec ſa prophétie,
Et concluons delà qu'il eſt le vrai Meſſie.
Ses diſciples ravis en admiration
Des ſuperbes beautés du Temple de Sion,
Diſoient à Jéſus-Chriſt, conſidère & contemple
Cette ſainte maiſon, ce magnifique temple,
Vois ſes matériaux, vois ſes beaux bâtimens,
Sa forme, ſa grandeur, ſes riches ornemens.
Et qui n'admireroit ces orgueilleux portiques
Si larges, & ſi hauts, ſi longs, ſi magniſiques ?
Porches à lambris d'or, porches à double rang,
Qui tous font un enclos merveilleuſement grand,
A-t-on jamais rien vu qui charmât plus la vue
Que ces vaſtes portails qui touchent à la nue ?
Et les moins curieux ne ſont-ils pas ravis,
En voyant dans l'enclos ces trois vaſtes parvis ?
Parvis pavés de jaſpe, & de marbre de Pare,
Ou de quelque autre pierre, ou plus riche ou plus rare:

Voit-on rien de plus beau que ces riches dégrés,
Par où les prêtres ſaints montent aux lieux ſacrés?
Mais le temple élevé dont l'œuvre ſe couronne,
Ternit-il pas l'éclat de ce qui l'environne?
Le devant de ce temple au côté d'Orient,
Eſt-il pas magnifique, & ſuperbe, & riant?
Sa largeur, ſa hauteur de plus de cent coudées
Ne font-elles pas voir mille belles idées?
L'Architecture & l'or ne t'y ſemblent-ils pas
Se diſputer le prix ſans finir leurs débats?
Mais le dedans l'emporte, & le très-ſaint oracle
Eſt-il pas au grand Prêtre, un prodige, un miracle?
Il ne ſait qu'admirer en de ſi charmans lieux,
Et pourtant tout lui plaît, & tout charme ſes yeux.
L'or qui brille par tout plus qu'on ne ſauroit dire
N'eſt que le moindre objet qu'il voit, & qu'il admire;
Car il porte plutôt ſes yeux, & ſes regards
Sur les beaux Chérubins gravés de toutes parts:
Les cédres lui font voir, & des lis, & des roſes,
Et des portraits naïfs de mille belles choſes:
Le ſuperbe lambris lui fait voir un tableau
De tout ce que le ciel peut avoir de plus beau;
Le voile du lieu ſaint, broché d'or, & de ſoie,
L'empêche de rien mettre au-deſſus de ſa joie;
Et rien ne manqueroit à cet auguſte lieu,
S'il étoit honoré de l'arche du grand Dieu.
Enfin tout ce beau temple en ſa rare ſtructure,
A plus fait qu'épuiſer & l'art & la nature;
Puiſque l'Auteur du monde, & le Maître des arts
A tracé ce beau plan qui charme nos regards.
Autrefois Salomon roi ſage & pacifique,
En ſept ans a bâti ce temple magnifique;
Le roi de Babylon Nabucodonoſor
Raſa ſes fondemens, & pilla ſon tréſor.
Les Juifs l'ont rebâti, mais non pas ſans traverſe,
Encore qu'appuyez de deux grands Rois de Perſe;
Mais Hérode le grand l'a mis en tel état,
Qu'on ne déſire rien à ſon pompeux éclat,
Éclat qui rend obſcur celui des ſept merveilles,
Éclat qui nous fait voir des beautés nompareilles:

Et comme ce beau temple eſt la ſainte maiſon
Que l'Eternel nomma la maiſon d'Oraiſon,
Lieu ſacré, lieu divin, d'où ſes bontés propices
Reçoivent tous nos dons & tous nos ſacrifices :
Sans doute il le chérit, il veut le maintenir,
Et le faire admirer aux ſiècles à venir :
Non, non, dit le Seigneur, l'eſpérer c'eſt folie,
Chaque pierre, & bientôt, en ſera démolie :
Avant qu'il ſoit long-temps on verra les Romains
Porter malgré les Juifs leurs ſacrilèges mains,
Porter malgré leur chef, & le fer & la flamme
Dans ce lieu qui ravit, & qui charme votre ame.
La forêt du Liban, qui fait ces beaux lambris,
Ces cédres entaillés qui charment vos eſprits,
Porteront dans le ciel la flamme & la fumée
Tant que cette maiſon ſoit du tout conſumée,
Et que ſes fondemens triſtement découvers
Montrent que tout prend fin dans ce bas Univers.
Ruiſſeaux d'or & de ſang qui courrez ſur la terre,
Vous éteindrez alors les flammes de la guerre ;
Vous ferez ſuccéder la déſolation
Les clameurs & les cris à l'admiration.
Et toi Jéruſalem, & toi fameuſe ville,
Des enfans d'Iſraël, & la mère, & l'aſile,
Ton orgueil va ceſſer, & l'on verra dans peu
Ta force ſuccomber ſous la force du feu :
Tes cruels défenſeurs ne voulans pas ſe rendre,
Feront que les Romains te réduiront en cendre :
Je vois tes habitans expoſez aux Vautours,
Je vois raſer tes forts, tes palais, & tes tours :
Remplir tes foſſés creux de tes hautes murailles,
Et luire les flambeaux qu'auront tes funérailles.
Les machines, les traits, les béliers, les ſoldats
Sapperont ton orgueil, & puis le mettront bas ;
Ils t'enſeveliront dans ta propre pouſſière,
Et feront d'une ville un affreux cimetière,
Il n'en reſtera rien qu'un ſuperbe château,
Pour ſervir d'Épitaphe, à ton fameux tombeau,
Et pour dire aux paſſans, ici près fut Solyme,
Que le feu conſuma pour expier ſon crime.

A ces mots Jéſus tourne, & ſes pas, & ſes yeux
Au mont des Oliviers, où les ſiens curieux
De voir un peu plus clair dans les choſes futures,
Et de mieux découvrir ces triſtes avantures,
Lui tinrent ce diſcours : Maître, déclare-nous
Quand Dieu fera venir ſes verges & ſes coups
Sur cette nation que le malheur menace,
Sans lui laiſſer l'eſpoir d'avoir jamais ſa grâce.
Découvre-nous, Seigneur, les préſages certains,
Qui doivent précéder tant d'actes inhumains :
Et quand viendra le jour d'éternelle mémoire,
Qui verra couronner ton triomphe & ta gloire.
Je reviendrai, dit-il, ſi je vous ai laiſſez,
Mais ce ne ſera pas ſi tôt que vous penſez.
C'eſt pourquoi, cependant que chacun ſe conduiſe,
Et ſe garde ſi bien qu'aucun ne le ſéduiſe :
Car à la fin du temps pluſieurs vous tenteront,
Éprouvant votre foi lorſqu'ils ſe vanteront
D'être le Chriſt de Dieu, mais par un ſacrilège,
Et ſans avoir reçu ce divin privilège.
La guerre, la fureur, la déſolation.
Doivent accompagner cette tentation.
Les bruits, les appareils, les ſuites de la guerre
Troubleront, confondront, ravageront la terre :
On s'en va ſecouer ſous un règne inhumain
Le pouvoir, & le joug d'un gouverneur Romain.
Ainſi de temps en temps avant la fin du monde
La guerre règnera ſur la terre & ſur l'onde :
Et ne ſuffiſant pas pour remplir les tombeaux,
Elle aura pour ſecours deux autres rudes fleaux,
Elle accompagnera la peſte & la famine,
Pour exercer par tout la vengeance Divine.
La terre ſe verra frémir de temps en temps,
Tant elle aura d'horreur de ſes fiers habitans.
Et pour donner matière à votre patience,
Sans renverſer pourtant votre ferme eſpérance,
Sachez que tous ces fleaux, & que tous ces malheurs
Ne feront que forger la chaîne de douleurs.
On verra voltiger nombre de faux prophètes
Dans le ciel de l'égliſe, ainſi que des comètes ;

Je ne vous parle point de l'homme de péché,
Qui faiſant ſemblant d'être à mes lois attaché,
Aura pourtant le front, & la damnable audace
Avec l'impiété de ſe mettre en ma place :
Mais les autres, ni lui, ne pourront empêcher
Que mes Dogmes ſacrés ne s'entendent prêcher :
Malgré tous leurs efforts, le Sauveur favorable
Doit préſenter ſa grâce à la terre habitable.
Alors ce grand Sauveur ici bas deſcendra,
Le temps ne ſera plus, alors la fin viendra.
Mais voyez quand Sion doit être malheureuſe,
Pour remplir maintenant votre ame curieuſe.
Si tôt que vous verrez règner l'ambition,
Qui traine avec ſoi la déſolation,
Ou pour mieux m'exprimer, dès que l'AigleRomaine
Sera miſe au lieu Saint, ſa ruine eſt prochaine,
Quand on arborera ce ſuperbe étendart,
Pour le faire voler au haut du ſaint rempart;
Fuyez comme la mort la ville & les campagnes
Cherchez votre ſalut ſur le haut des montagnes:
Que chacun ſe retire en cette âpre ſaiſon,
Et qu'il ne rentre point dans ſa chère maiſon,
Que nul étant aux champs ne rentre dans la ville,
Ce ſeroit ſon ſépulcre, & non pas ſon aſile,
Ah ! que je plains la peine, & la calamité
Des femmes qui fuiront en cette extrêmité ;
Ayant leurs chers enfans pendus à leurs mamelles :
Ou prêtes d'accoucher en ces frayeurs mortelles.
Vous avez grand ſujet de demander à Dieu
Qu'il ne vous faille pas abandonner ce lieu,
Ni le jour du Sabbat qui défend qu'on s'enfuie,
Ni lors qu'on voit régner ou le froid ou la pluie ;
Et que les jours d'hiver nous paroiſſent ſi courts
Que nous ne les tenons que pour des demi jours.
En ce jour là, malheur à la nation Juifve,
Il faut qu'en ces jours-là le malheur la pourſuive,
Pour l'atteindre à la fin avec tant de rigueur
Qu'elle perde l'eſpoir, l'audace & la vigueur.
Jamais peuple affligé ne fut ſi miſérable ;
L'on ne verra jamais d'état ſi déplorable ;

Et ſi Dieu n'abrégeoit des jours ſi malheureux,
Les méchans periroient & les bons avec eux.
Dans les ſiècles ſuivans ſi quelqu'un vous vient dire
Le Chriſt, l'Oint du Seigneur, le Maître de l'Empire
Eſt dans les cabinets, ou bien dans les déſerts,
Ou dans quelque autre lieu de tout cet Univers;
Tenez pour tout conſtant que c'eſt une impoſture,
Duſſiez-vous voir changer l'ordre de la nature :
Les miracles un jour ſeront mis en avant,
Par l'eſprit malheureux, malin & decevant,
Pour tromper les Élus, s'il leur étoit poſſible,
Par l'éclat menſonger d'un miracle viſible,
Cela ſe doit nommer artifice maudit,
Il faut vous en garder, puiſque je l'ai prédit.
Comme on voit que l'éclair ayant fendu la nue,
Se montre ſi brillant qu'il éblouit la vue,
Son être d'un moment, ſon éclat glorieux
Surprenant tout d'un coup nos eſprits par nos yeux;
Ainſi lors que le Chriſt aura quitté la terre,
(Théâtre malheureux de crimes & de guerre,)
Il n'y reviendra plus que ſon corps rayonnant
Ne jette dans les yeux un éclat ſurprennant:
Et comme les Vautours fendant l'air avec joie
Viennent de toutes parts ſe jetter ſur la proie :
Ainſi le corps de Chriſt ne peut être ici bas
Après avoir goûté le fruit de ſes combats.
Que tout le genre humain ne faſſe une couronne
Autour de la grandeur dont l'éclat l'environne.
Alors tout l'Univers, ſon centre, ni ſon tour
Ne puiſeroit plus rien dans la ſource du jour,
L'œil unique du ciel en fermant ſes paupières
Ne lui prêtera plus ſes ardentes lumières :
Le Soleil comme mort, & mis dans le cercueil,
Couvrira l'Univers d'un long manteau de deuil.
Dans ce triſte appareil la lumière mourante
Fera noircir l'argent de la lune changeante ;
Et la lune étonnée en ce déréglement
Subira les rigueurs d'un mauvais changement.
Les Aſtres aveuglés dans ces pompes funébres
Ne pourront éclairer, ni percer les ténébres ;

Comme ils ne ſeront plus les doux objets des yeux,
La nature croira qu'ils tomberont des cieux.
Les cieux s'arrêteront, ou troublant leur cadence
Ne feront plus tomber nulle bonne influence.
Eux-mêmes paſſeront comme un vent, comme un flux
Qui menace, qui vient, qui paſſe, qui n'eſt plus.
Alors les élémens, le feu, l'air, l'eau, la terre
Allumeront entr'eux une nouvelle guerre :
Mais le feu dévorant vaincra ſes ennemis,
Qui lui ſeront tous trois finalement ſoumis.
La terre, l'air, & l'eau n'ayant point de réfuge
Sentiront que le feu ſe vange du déluge.
La terre ſentira ce devorant vainqueur,
Lui brûler le viſage, & les flancs & le cœur :
Et la mer s'oppoſant à ſes flammes ardentes,
Ne lui pourra verſer que des huiles bouillantes ;
Et l'air pouſſé du vent ſervira d'aliment,
De bitume, & de ſouffre à cet embraſſement.
Ceux qui vivront alors, voyant cette avanture,
Frémiront, gémiront avec la nature.
Comme les changemens ſeront univerſels,
Les mortels deviendront tout d'un coup immortels.
Les autres qui devront à la mort leur défaite,
Ouvriront tous l'oreille au ſon de la trompette ;
Les Anges du Seigneur la feront retentir,
Et diront aux tombeaux qu'ils les laiſſent ſortir.
Ces Anges parcourant le couchant, & l'aurore ;
Les régions d'Afrique, & l'Aquilon encore,
Parcourans l'ancien monde, & le monde nouveau,
Arracheront les morts des priſons du tombeau,
Et les aſſembleront, afin de comparoître
Devant Dieu, qui deux fois leur aura donné l'être ;
Ils verront en effet, ils verront de leurs yeux
Ce Juge Souverain qui deſcendra des cieux :
Superbement monté ſur un char de victoire,
Environné d'eſprits, & rayonnant de gloire,
Ce grand Roi deſcendra de ſon char triomphant,
Qui ſe ſoutient en l'air & qui pourtant le fend,
Pour monter ſur un trône éclattant de lumière,
Et qui charme en montrant ſa forme & ſa matière.

Là tenant en ſa main ſes deux livres ouverts,
Il rendra ſes ſecrets connus & découverts :
Les Élus du Seigneur ſeront mis à ſa droite,
Et ſeront contenus dans une place étroite.
On doit mettre à ſa gauche, en un très-vaſte lieu
L'amas grand & nombreux des ennemis de Dieu.
Alors le Roi clément, ſans fiel, & ſans colère,
Venez, venez à moi, les bénits de mon Père,
(Dira-t-il aux Élus) puiſque vos charités
Ont ſubvenu ſouvent à mes néceſſités.
De vos pieuſes mains j'ai pris ma nourriture,
C'eſt d'elles que mon corps a pris ſa couverture,
Vous m'avez viſité dans mes afflictions,
Vous m'avez ſecouru dans mes détentions :
Recevez cent fois plus, je vous donne en partage
Ma gloire, mes tréſors, le ciel, mon héritage,
Vous ayant deſtiné cet honneur ſouverain,
Devant que l'Univers fût formé de ma main.
Et vous maudits de Dieu, reprouvez infidèles,
Plongez-vous dans le ſein des flammes éternelles :
Ne voyez plus ma face, allez dans les enfers,
Recevez des démons d'épouvantables fers :
Vous avez tous été leurs damnables complices,
Ayez part avec eux à d'horribles ſupplices :
Car quand j'étois ſans biens, & preſſé de la faim,
Vous avez refuſé de me donner du pain :
Vous n'avez point offert à ma bouche altérée
L'agréable liqueur qu'elle a tant déſirée :
Au milieu des priſons nul ne m'a viſité,
Et malade en mon lit vous m'avez tous quitté.
Vos cœurs vides d'amour, vos mains pleines de crimes
M'ont toujours refuſé ſes devoirs légitimes,
Entant que ces petits qui me repréſentoient
N'ont point reçu de vous ce qu'ils en attendoient.
Quand j'aurai prononcé ces deux arrêts auguſtes,
L'un contre les méchans, l'autre en faveur des juſtes
Les premiers malheureux, autant que criminels,
Condamnez à ſouffrir des tourmens éternels,
Seront précipitez dans les horribles flammes,
Qui gêneront ſans fin, & leurs corps, & leurs ames.

Leurs plaintes, leurs ſoupirs, leurs cris, leurs hurlemens
Feront entendre à tous l'excès de leurs tourmens :
Les maux qu'ils ſentiront à tout moment renaître
Seront pis que la mort, & pis que le non-être.
Ils ſe verront perdus, & ne pourront périr,
Ils vivront mais ſans vivre, ils mourront ſans mourir.
Le regret, le dépit, le déſeſpoir, la rage,
Toujours animeront, & vaincront leur courage :
Leur ame abandonnée à d'horribles tranſports,
Trouvera ſon enfer auſſi bien que le corps.
Les démons r'allumans leurs flammes infernales,
(Afin que leurs douleurs ne ſoient pas ſans égales)
Gêneront les damnés, pour les plus affliger,
Ils ne trouveront point l'art de ſe ſoulager ;
Et toujours les damnés ſentiront que leurs chaînes
En s'appeſantiſſant augmenteront leurs peines.
Pendant que ces tourmens gêneront les maudits,
Je mettrai mes Élus dans mon ſaint paradis ;
Je leur accorderai ma faveur, & ma grâce,
Rien ne leur manquera, puiſqu'ils verront ma face :
Leur ame jouira de la félicité
Et leur corps aura part à l'immortalité.
Je les tiendrai toujours auprès de ma perſonne :
Et ma gloire ſera leur brillante couronne.
Si je ſuis dans le ciel le Monarque, & le Roi,
Je ferai que chacun ſera ſemblable à moi :
Chacun aura le ſceptre, & ſon bonheur extrême
Se verra couronné d'un royal diadême.
Nul ne s'y trouvera mécontent ni jaloux ;
Et pour les contenter je ſerai tout en tous.
Quand ils auront goûté des biens ineſtimables,
Et vu dans cet état des ſiècles innombrables,
Ce ſera comme un comble à leur contentement
De voir que leur bonheur dure éternellement.
Diſciples bien aimez, voilà les grandes choſes,
Que les temps à venir n'ont pas encore écloſes,
Je vous en avertis, ſouvenez-vous en bien,
Elles arriveront ſans qu'il y manque rien.
Tout doit paſſer un jour, la maſſe de la terre,
Et la voûte du monde, & tout ce qu'elle enſerre :

Là tenant en ſa main ſes deux livres ouverts,
Il rendra ſes ſecrets connus & découverts :
Les Élus du Seigneur ſeront mis à ſa droite,
Et ſeront contenus dans une place étroite.
On doit mettre à ſa gauche, en un très-vaſte lieu
L'amas grand & nombreux des ennemis de Dieu.
Alors le Roi clément, ſans fiel, & ſans colère,
Venez, venez à moi, les bénits de mon Père,
(Dira-t-il aux Élus) puiſque vos charités
Ont ſubvenu ſouvent à mes néceſſités.
De vos pieuſes mains j'ai pris ma nourriture,
C'eſt d'elles que mon corps a pris ſa couverture,
Vous m'avez viſité dans mes afflictions,
Vous m'avez ſecouru dans mes détentions :
Recevez cent fois plus, je vous donne en partage
Ma gloire, mes tréſors, le ciel, mon héritage,
Vous ayant deſtiné cet honneur ſouverain,
Devant que l'Univers fût formé de ma main.
Et vous maudits de Dieu, reprouvez infidèles,
Plongez-vous dans le ſein des flammes éternelles :
Ne voyez plus ma face, allez dans les enfers,
Recevez des démons d'épouvantables fers :
Vous avez tous été leurs damnables complices,
Ayez part avec eux à d'horribles ſupplices :
Car quand j'étois ſans biens, & preſſé de la faim,
Vous avez refuſé de me donner du pain :
Vous n'avez point offert à ma bouche altérée
L'agréable liqueur qu'elle a tant déſirée :
Au milieu des priſons nul ne m'a viſité,
Et malade en mon lit vous m'avez tous quitté.
Vos cœurs vides d'amour, vos mains pleines de crimes,
M'ont toujours refuſé ſes devoirs légitimes,
Entant que ces petits qui me repréſentoient
N'ont point reçu de vous ce qu'ils en attendoient.
Quand j'aurai prononcé ces deux arrêts auguſtes,
L'un contre les méchans, l'autre en faveur des juſtes,
Les premiers malheureux, autant que criminels,
Condamnez à ſouffrir des tourmens éternels,
Seront précipitez dans les horribles flammes,
Qui gêneront ſans fin, & leurs corps, & leurs ames.

Leurs plaintes, leurs ſoupirs, leurs cris, leurs hurlemens
Feront entendre à tous l'excès de leurs tourmens :
Les maux qu'ils ſentiront à tout moment renaître
Seront pis que la mort, & pis que le non-être.
Ils ſe verront perdus, & ne pourront périr,
Ils vivront mais ſans vivre, ils mourront ſans mourir.
Le regret, le dépit, le déſeſpoir, la rage,
Toujours animeront, & vaincront leur courage :
Leur ame abandonnée à d'horribles tranſports,
Trouvera ſon enfer auſſi bien que le corps.
Les démons r'allumans leurs flammes infernales,
(Afin que leurs douleurs ne ſoient pas ſans égales)
Gêneront les damnés, pour les plus affliger,
Ils ne trouveront point l'art de ſe ſoulager ;
Et toujours les damnés ſentiront que leurs chaînes
En s'appeſantiſſant augmenteront leurs peines.
Pendant que ces tourmens gêneront les maudits,
Je mettrai mes Élus dans mon ſaint paradis ;
Je leur accorderai ma faveur, & ma grâce,
Rien ne leur manquera, puiſqu'ils verront ma face :
Leur ame jouira de la félicité
Et leur corps aura part à l'immortalité.
Je les tiendrai toujours auprès de ma perſonne :
Et ma gloire ſera leur brillante couronne.
Si je ſuis dans le ciel le Monarque, & le Roi,
Je ferai que chacun ſera ſemblable à moi :
Chacun aura le ſceptre, & ſon bonheur extrême
Se verra couronné d'un royal diadême.
Nul ne s'y trouvera mécontent ni jaloux ;
Et pour les contenter je ſerai tout en tous.
Quand ils auront goûté des biens ineſtimables,
Et vu dans cet état des ſiècles innombrables,
Ce ſera comme un comble à leur contentement
De voir que leur bonheur dure éternellement.
Diſciples bien aimez, voilà les grandes choſes,
Que les temps à venir n'ont pas encore écloſes,
Je vous en avertis, ſouvenez-vous en bien,
Elles arriveront ſans qu'il y manque rien.
Tout doit paſſer un jour, la maſſe de la terre,
Et la voûte du monde, & tout ce qu'elle enſerre :

Mais ce que j'ai prescrit jamais ne défaudra,
Et ce que j'ai prédit constamment aviendra.
Quant au moment précis ; c'est ce que tous ignorent,
Mêmes l'EMANUEL que les anges adorent,
Si ce jour est présent à sa Divinité,
Il est comme couvert à son Humanité :
Ce jour que les mortels doivent toujours attendre,
Trompera leur espoir, & viendra les surprendre,
Comme quand le déluge arriva si soudain,
Qu'il surprit comme un lacs le corps du genre humain.
Fidèles, veillez donc, & pensez qu'à toute heure
Je suis prêt de quitter ma céleste demeure,
Comme celui qui craint qu'on le vole de nuit,
Sommeille rarement, s'éveille au moindre bruit ;
Ainsi ne dormez point dans le sein des délices
Donnez-vous au Seigneur, sans vous donner aux vices.
Que vous serez heureux, quand je me ferai voir,
Si je vous trouve tous faisans votre devoir.
Ne ressemble donc point à ces cinq Vierges folles,
Qui laissant consumer l'huile de leurs fioles,
Goûtèrent un sommeil si cruellement doux,
Qu'aucune n'eut l'honneur d'entrer avec l'époux.
Chacun a son talent, & son temps & sa tâche :
Soyez donc diligens, travaillez sans relâche,
Vous verrez le bonheur succéder à vos maux,
Et l'immortalité couronner vos travaux :
Comme l'œil lumineux qui conduit tout le monde :
Voit tout également, le ciel, la terre & l'onde :
Et jette près & loin ses rayons glorieux
Sur les lieux resserré, & sur les spacieux :
Ainsi Jésus qui voit en esprit prophétique
Et le commun bonheur, & la perte publique,
Voyoit aussi de près le moment, & le jour,
Où sa mort nous devoit témoigner son amour.
Voyant donc approcher l'abbaissement extrême,
Qui devoit préparer sa tête au diadême :
Sachez, dit-il aux douze, & sans émotion,
Apprenez que bientôt j'entrerai dans Sion :
Où bien loin de trouver un sacré saint asile,
Je verrai contre moi les premiers de la ville,

Le peuple, le préteur, les ſcribes, les anciens,
Les ſacrificateurs, & les Phariſiens
Feront charger mon corps d'une peſante chaîne,
Se moqueront de moi, me mettront à la gêne.
Ces gens m'expoſeront à cent indignités,
Et me feront ſouffrir cent inhumanités :
Et pour les achever, pour comble d'injuſtice,
Ils me feront mourir dans le lieu du ſupplice,
Oui, le lit de ma mort ſera l'infame bois,
L'horreur du genre humain, pour tout dire la croix.
Mais au troiſième jour j'obtiendrai la victoire,
Je reſſuſciterai, je montrerai ma gloire :
Pour le ſalut des miens par un divin effort
Je vaincrai les démons, & l'enfer & la mort.
Là Saint Pierre échauffé d'un zèle ſans ſcience,
Prend le Seigneur à part, le reprend, & le tanſe,
N'oſant pas devant tous, & ſans diſcrétion
Joindre ſa hardieſſe à ſon affection.
Ah ! Seigneur, lui dit-il, prends pitié de toi-même,
Et ne t'expoſe point à ce danger extrême :
Ou ſi ton intérêt ne t'eſt pas aſſez cher,
Le notre doit ſervir à t'y faire pancher,
Conſerve toi pour nous, n'entre point dans Solyme
Où tu dis qu'il ſe doit commettre un ſi grand crime :
Ou du moins ſi tu vas dans ce funeſte lieu,
Pour vaquer cette fête au ſervice de Dieu,
Fais agir cette main ſi féconde en miracles.
Et malgré leurs complots, malgré tous les obſtacles,
Auſſi bien qu'innocent, reviens victorieux,
Et triomphe toujours de ce peuple envieux.
Zèle aveugle, indiſcret, zèle digne de blâme,
Que c'eſt mal à propos que tu pouſſes ta flamme :
Pierre, tu conduis mal un très-bon mouvement,
Tu cherches ton malheur dans ton aveuglement ;
Tu fais comme celui qui pour fuir l'orage,
Se jette ſur l'écueil qui cauſe ſon naufrage :
Le Seigneur te l'apprend lorſqu'il te dit, va t'en,
Je ne t'écoute point, retire-toi ſatan,
Tu m'es injurieux, & tu m'es en ſcandale,
Ma conſervation ici ſeroit fatale ;

Tu ne ſuis que ton ſens, & groſſier & charnel :
Et tu fuis à grand pas celui de l'Éternel,
Tu me conſeilles mal, & ſi je veux te croire,
C'eſt fait de ton ſalut, & c'eſt fait de ma gloire.
En ce temps aſſigné ma conſervation
Cauſeroit ma révolte, & ta perdition :
Si je ne mourois point, tu n'aurois point la vie ;
La mort verroit ſur toi ſa fureur aſſouvie,
Je deviendrois rebelle & déſobéiſſant
Si je ne ſuivois pas l'ordre du Tout-puiſſant.
Je dois donc, & je veux comme ſainte victime
Sauver le genre humain en expiant ſon crime ;
Et vous voyez qu'il faut que je faſſe un effort,
Que j'entre dans Sion, que je coure à la mort.
Mais ma tragique fin, mais ma mort violente
Ne doit point renverſer ni tromper votre attente,
Car de ma mort naîtra ce que votre ame attend,
Elle eſt un grand malheur, mais mon règne en dépend;
A mon Père Éternel je fais cette prière,
Que quelques-uns de vous ne perdent la lumière,
Ne goûtent point la mort qu'ils n'ayent vu de leurs yeux
Arriver & fleurir mon règne glorieux.
Dans ce vaſte Univers ils porteront eux-mêmes
Mes ſouvèraines lois, & mes ordres ſuprêmes,
En portant ma doctrine & ſon divin flambeau,
Ils verront que je règne au ſortir du tombeau :
Diſciples, concevez une ferme eſpérance,
De voir bientôt lever, & briller ma puiſſance.
Mais pour bien en juger, pour la connoître bien,
Ne vous figurez pas un règne terrien :
Le Trône impérial, l'éclat qui l'environne,
Le ſceptre, les faiſſeaux, le bandeau, la couronne,
La pourpre, le fin lin, l'or & les diamans
Ne ſeront point ici vos pompeux ornemens.
Vous ne logerez point en des palais de Princes,
L'on ne vous verra point gouverner les provinces,
Préſider au milieu des auguſtes ſénats,
Ni faire des édits, ni régir les états.
La garde, le ſoldat, le nombreux ſatellite
Ne compoſeront point votre pompeuſe ſuite.

Vous n'établirez point de tributs ni d'impôts,
Qui chargeans les états en troublent le repos.
La chaſſe, les tournois, les feſtins, les délices,
Les yeux, les paſſe-temps, & la pompe des vices,
Ce ne ſeront point là vos occupations,
Ni les objets charmans qu'auront vos paſſions.
L'on ne vous verra point épouvanter la terre,
En traînant après vous l'atirail de la guerre.
Les Rois ne verront point leur ſort entre vos mains,
Pour vous donner le nom d'arbitres des humains.
Ce ne ſont point ici des préſages ſiniſtres,
Je ſerai Souverain, vous ſerez mes miniſtres :
Mais comme pour monter au ſuprême degré,
C'eſt par l'affliction que je ſuis conſacré :
Ainſi pour manier mon ſceptre & mon empire,
Vous devez vous attendre aux tourmens du martyre,
Vous avez à cingler par d'orageux détroits :
Enfin ſouvenez-vous qu'il faut porter ma croix.

Fin du dixième Livre.

EMANUEL,
OU
PARAPHRASE
ÉVANGELIQUE.
LIVRE ONZIÈME.
JÉSUS CÉLÉBRANT.

ARGUMENT.

Inſtitution de la Pâques, Jéſus monté ſur un Anon. Lamentation ſur Jéruſalem. Acclamation du peuple. Le Temple repurgé. Voix du ciel ſur Jéſus, &c. &c. &c.

AInſi le grand Sauveur prévoyant la tempête,
Qui doit bientôt gronder, & fondre ſur ſa tête.

Se diſpoſe à ſouffrir, en avertit les ſiens,
Et prépare leur ame à de pareils liens :
Semblable au bon nocher, qui par quelque nuage,
Ou par quelqu'autre ſigne appercevant l'orage,
Donne à tout le vaiſſeau cet avis ſurprennant,
Afin de ſurmonter le péril éminent.
Mais comme un bon mari qui doit quitter ſa femme,
En éloignant ſon corps, quoiqu'il laiſſe ſon ame,
Lui laiſſe à ſon départ un gage de l'amour,
Qu'il lui conſervera juſques à ſon retour :
De même le Sauveur, & l'époux de l'égliſe,
Qui prend le mot d'amour pour ſa belle deviſe,
Ne peut laiſſer les ſiens abattus de langueur,
Sans leur prouver la flamme, & l'amour de ſon cœur,
Par un ſaint Sacrement, par un ſacré ſymbole,
Dont juſqu'à ſon retour leur ame ſe conſole.
Contemplons ce tableau de Jéſus célébrant,
Pour aller à celui d'EMANUEL ſouffrant ;
Qui nous dit doublement, cette cérémonie,
Et ma mort vous font voir mon amour infinie.
Le premier jour auquel les Juifs mangent le pain,
Qui ſuivant l'ordonnance eſt pétri ſans levain :
Jéſus devant ſa mort, où ſon ame s'apprête,
Voulut avec les ſiens célébrer cette fête :
Allons tous, leur dit-il, allons manger l'agneau
Avant que je ſois mis dans un triſte tombeau.
Autrefois l'Éternel déployant ſa main forte,
Servit à nos ayeuls d'une puiſſante eſcorte :
Fit mourir les aînés du peuple Égyptien,
Leur Roi ne voulant pas laiſſer aller le ſien,
L'Ange exterminateur, ce meſſager céleſte,
A tous les premiers nés donna le coup funeſte,
Et dans chaque maiſon alloit ſemant le deuil,
Sans épargner le roi, ni ſon impié orgueil.
Mais Dieu ne voulant pas que ſon peuple fidèle
Fût expoſé comme eux à cette main cruelle :
Ordonna qu'Iſraël égorgeât des agneaux,
Et teignît de leur ſang les deſſus des portaux :
Afin que l'ange armé voyant à chaque porte
Les deſſus des portaux peintures de la ſorte ;

Paſſât outre, en portant ſon ſanglant coutelas
Dans quelque autre maiſon deſtinée au trépas:
Et cette exemption d'un ſi ſanglant ravage,
Dès lors reçu le nom de Pâques ou de Paſſage,
Quant au corps de l'agneau qu'on avoit immolé,
Pour n'être point ſemblable au peuple déſolé,
Les enfans d'Iſraël mangèrent à la hâte,
Et cette chair rôtie, & leur bouillante pâte;
Ils avoient les reins ceints, le bâton à la main,
Et joignans de l'Abſinte à leur pain ſans levain.
Iſraël vit ceſſer ſa dure ſervitude,
Et paſſa par la mer dans une ſolitude:
Où n'étant plus chargé, ni de joug, ni de fers,
Dieu fit en ſa faveur cent miracles divers;
Et voulant le porter à la reconnoiſſance,
Son ſerviteur Moïſe établit l'ordonnance,
Qu'au quatorzième jour du premier de leurs mois
Chaque famille à part fit un très-ſoigneux choix,
De l'agneau, dont la chair fût plus graſſe & plus ſaine,
Et qui fût le plus beau de ſes troupeaux à laine,
Et le mangeât rôti, rendant à l'Éternel
De la bouche & du cœur cet aveu ſolennel,
Que ſa puiſſante main, à qui tout doit hommage,
Avoit briſé le joug de leur rude eſclavage:
Et pour un ſacrement qu'il ſceloit à leur foi,
Nonobſtant l'épaiſſeur des ombres de la loi.
Qu'un jour l'agneau de Dieu, comme ſainte victime,
Sauveroit Iſraël, en expiant ſon crime.
Nous devons pratiquer cette loi du grand Dieu,
Puiſque nous en avons, & le temps & le lieu.
Allez donc, Pierre & Jean, avancez vers la ville,
Et pour ne prendre pas une peine inutile,
Étant près de la porte, & ſur le point d'entrer,
Ma Providence alors vous fera rencontrer
Un homme remontant, que vous pourrez connoître,
Par une cruche d'eau qu'il porte chez ſon maître;
Entrez dans la maiſon, où vous guident ſes pas,
Le Maître du logis ne vous chaſſera pas:
Il vous permettra tout, car je ſais ſa penſée;
Une chambre qu'il a richement tapiſſée,

Sera comme un Saint temple où nous célébrerons
Un ſacrement divin lorſque nous ſouperons.
Comme l'agneau bénin qu'on mène au ſacrifice;
Afin de racheter les pécheurs du ſupplice,
Eſt tellement orné de rameaux & de fleurs,
Et de divers rubans de diverſes couleurs,
Qu'en allant à l'autel où ſon ſang doit s'épandre,
Il ſemble triompher avant que de s'y rendre :
Ainſi l'agneau de Dieu s'approchant de Sion,
Lieu de ſon ſacrifice, & de ſa paſſion,
Y voulut faire voir ſa gloire ſans égale,
Un triomphe ſuperbe, une pompe Royale,
Afin que ſes Élus dans ſon abaiſſement
Viſſent qu'il s'avançoit à ſon couronnement.
Comme donc il ſortoit du bourg de Bétanie,
Penſant à l'appareil de la cérémonie,
Et du ſaint ſacrement, & du ſanglant autel,
Où l'on devoit offrir ſon ſang à l'Immortel :
Hâtez un peu le pas, allez dans ce village,
Dit-il à deux des ſiens, & faites ce maſſage.
Homme, qui que tu ſois, ſans remettre à demain,
Jéſus veut ton âneſſe, & ſon jeune poulain,
Là vous verrez ſon zèle, & ſon obéiſſance,
Autant que mon pouvoir, & que ma providence.
Ils firent ce qu'il dit, ils furent bien reçus,
Ils amenent l'ânon, Jéſus monte deſſus,
Afin de faire voir qu'il étoit le Meſſie :
Et pour vérifier l'ancienne prophétie.
Allez dire à Sion, voici, voici ton Roi,
Ton Prince débonnaire approche, & vient à toi ;
Quoique ſimple en ſon train, quoiqu'un ânon le porte
C'eſt l'Auteur du ſalut, ouvre lui donc la porte.
Jéſus ainſi monté, de loin voyant Sion,
Se figura ſes maux, en eut compaſſion.
Jéruſalem, dit-il, en répandant des larmes,
Ton incrédulité cauſera tes allarmes.
Pauvre Jéruſalem, au moins ſi dans ce jour
Tu voulois embraſſer ma grâce & mon amour.
Mais tu fermes les yeux, de peur de reconnoître
Que je ſuis ton Sauveur, ton Monarque & ton Maître.

C'eſt pourquoi, pour punir ton infidélité,
Tu ſeras miſe en butte à l'inhumanité :
Tu verras tes enfans déchirer tes entrailles,
Par dehors les béliers ſapperont tes murailles
Les machines, les tours, viendront de toutes parts
Ébranler, foudroyer tes ſuperbes remparts.
Dès que les légions ſe ſeront approchées,
Elles t'enfermeront en de vaſtes tranchées.
Les ſuperbes Romains, les Romains triomphans,
Écraſeront la mère, & ſes triſtes enfans.
Enfin, l'air corrompu, la famine, la foudre,
Et le fer & le feu, réduiront tout en poudre,
Pour avoir rejetté le ſalut éternel,
Dont je voulois combler ton peuple criminel.
Jéſus plaignant ainſi la ville malheureuſe,
Une foule de gens, une troupe nombreuſe,
Avec joie ayant ſu le retour du Seigneur,
Vint pour le recevoir, & pour lui faire honneur.
Dans ſon avénément, dans cette conjoncture,
L'un a recours à l'art, & l'autre à la nature :
L'un étend ſes tapis, & ſes draps le plus beaux,
L'autre court à la Palme, & coupe ſes rameaux :
L'autre cueille les fleurs du ſein de ſon parterre,
En apporte en ſa main, en ſeme ſur la terre :
En ces herbes, ces draps, ces branches & ces fleurs,
En langage muet célébrant ſes grandeurs :
Mais ceux qui précédoient, ceux qui venoient derrière
Jettant l'œil de la foi ſur ce Dieu de lumière,
Hoſanna ! diſoient-ils, ſacré Fils de David,
Dont l'illuſtre grandeur nous charme & nous ravit ;
Bénit ſoit ce Sauveur que l'Éternel envoie
Pour combler Iſraël, & de grâce & de joie.
Hoſanna ! ſauve-nous, Monarque glorieux,
Hoſanna ſur la terre ! Hoſanna dans les cieux !
Quelques Phariſiens portans alors envie
A l'éclat de ſa gloire, & de ſa belle vie,
Furent fort indignez de ce cri d'Hoſanna,
Mais de ce mot de Chriſt chacun d'eux s'étonna.
Si le cri de ces gens ſe changeoit en ſilence,
Pour ternir la ſplendeur de ma magnificence,

Certes dans ce moment vous oiriez les cailloux
Pouſſer ces cris en l'air, Hoſanna ! ſauve-nous.
En achevant ces mots, il entra dans la ville,
Où ſon abord ſema la diſcorde civile :
Le peuple ſoutenoit qu'il étoit le Sauveur,
Qui les venoit combler de grâce & de faveur :
Même que depuis peu ſa puiſſance infinie
Avoit reſſuſcité Lazare en Bethanie.
Mais tous les principaux étoient comme enragés
De voir ainſi les Juifs ſous ſon ſceptre rangés,
Et confeſſoient qu'en vain leur haine & leur envie
(Le peuple le portant) attentoient à ſa vie.
Cependant le Seigneur brillant comme un ſoleil,
Étale aux yeux de tous ſon pompeux appareil :
Il étonne, il ravit chacun qui le contemple,
Il emporte les cœurs, il monte dans le temple,
Chaſſe tous ceux qui font un indigne trafic,
Renverſe tous les bancs de leur change public :
Et pour leur reprocher le ſordide commerce,
Et le trafic honteux que ce vil peuple exerce ;
Il eſt écrit, dit-il, c'eſt ici la maiſon,
Que le Dieu d'Iſraël deſtine à l'oraiſon,
Mais vous en avez fait une caverne infame
De brigands, qui n'ont rien que le lucre dans l'ame.
Après ces actions où ſa Divinité
Crayonnoit ſa puiſſance, & ſon autorité,
Pour ôter à la foi toute ſorte d'obſtacles,
Il voulut ajouter la gloire des miracles :
Il guérit les boiteux, & fit voir l'Univers
A des yeux que jamais on n'avoit vûs ouverts.
Là tout le confiſtoire, & ſa troupe impuiſſante
Entendit des enfans cette voix pénétrante,
Hoſanna ! ſauve-nous & nous rends triomphans.
Les Juifs ſont indignez du cri de ſes enfans,
S'en plaignent à Jéſus, & même avec murmure :
Mais ils ſont confondus par la ſainte écriture :
Et quoi, leur répond-il, ne vous ſouvient-il point
De ce qu'un Roi prophète a prédit ſur ce point,
O Dieu ! tu fais chanter ta louange immortelle,
Par la bouche de ceux qui ſont à la mamelle ;

Leur organe foiblet, leur bégayante voix
T'appelle hautement le puiſſant Roi des rois.
A ce puiſſant diſcours ces gens ſe retirèrent,
Mais le frère de Pierre, & Philippe approchèrent,
Demandans au Seigneur, s'il vouloit que des Grecs
Curieux d'avoir part à ſes divins ſecrets,
Vinſſent pour contenter un déſir ſi louable,
En oyant les diſcours du Sauveur adorable.
L'heure vient, dit Jéſus, que ce vaſte Univers
Me verra glorieux, s'il a les yeux ouverts :
Je n'ai plus qu'un degré pour monter à la gloire,
Et je monte bientôt dans mon char de victoire.
Mais comme vous voyez que le grain de froment
Tombe en terre & pourrit dans le commencement,
De ſorte qu'on diroit qu'il devient inutile,
Sinon que le Soleil, & le terroir fertile,
En font ſortir un germe, enſuite un long tuyau,
Dont le vert ornement eſt triomphant & beau :
Ainſi je vais mourir dans une rude guerre,
Après je tomberai dans le ſein de la terre :
Mais quelques jours paſſez, mon cœur ſe réchauffant,
Je ſortirai vainqueur, pompeux & triomphant :
Et je ſais pour certain que la mort impuiſſante
N'attaquera jamais ma vigueur rénaiſſante ;
Cependant, il eſt vrai, qu'elle m'a fait frémir,
Quand je penſe à ſon coup, elle me fait gémir :
Comme elle arme pour ſoi, ciel, terre, fer & flamme,
Elle jette le trouble, & l'effroi dans mon ame.
Mon Père, que dirai-je en ce facheux moment ?
Prierai-je ta bonté de bannir ce tourment ?
Non, je cours à la mort, ennuyé de l'attendre,
Puiſque c'eſt pour mourir que tu m'as fait deſcendre.
Donne gloire à ton Nom, je veux ce que tu veux ;
Alors on entendit cette voix dans les Cieux :
Je l'ai glorifié ce grand nom qu'on adore,
Et je le veux bientôt glorifier encore.
Cette céleſte voix ſurprit ſes auditeurs,
Les uns s'imaginoient que c'étoient des vapeurs
Que le Soleil ardent enlevoit de la terre,
Pour en former dans l'air la foudre & le tonnerre.

Mais les autres disoient, qu'un ange du grand Dieu
Venoit de s'adresser à Jésus en ce lieu,
Et qu'il ne falloit point chercher dans la nature
La cause d'où venoit une telle avanture.
Il est vrai, dit Jésus, c'est Dieu qui parle à moi,
Banniſſant de mon ame, & le trouble & l'effroi.
Il pouvoit autrement animer mon courage,
Mais il vous veut donner un divin témoignage,
Des honneurs que sa voix me confirme aujourd'hui,
Et du pouvoir qu'il veut que j'exerce pour lui.
Oui, je vais de sa part, je vais juger le monde,
Qu'un déluge de maux horriblement inonde :
Son Prince, son tyran malgré tous les efforts
Sera pris & lié, sera jetté dehors.
Mais pour moi l'on m'enlève, & j'obéis au Juge,
Pour attirer à moi les pécheurs du déluge.
Le peuple l'écoutoit, & ne comprenoit pas
Que Jésus en ces mots parloit de son trépas :
La loi, lui dirent-ils, les écritures saintes,
Qui fondoient notre espoir en dissipant nos craintes,
Assurent, que le Christ dure éternellement,
Et ne nous parlent point de son enlèvement :
L'éternité verra subsister son Empire,
Nous ne savons donc point ce que tu nous veux dire.
Jésus sans s'arrêter à leur difficulté,
Ne voulut pas alors en montrer la clarté :
Mais en touchant les mœurs, sachez que la lumière
Est prête, leur dit-il, d'achever sa carrière.
Adressez bien vos pas tandis qu'elle vous luit,
Et ne vous couvrez point des ombres de la nuit :
Soyez enfans du jour, & non pas des ténèbres,
Ou bien vos plus beaux jours sont des pompes funèbres.
Le soir étant venu, le Seigneur se rendit
Avec tous les siens, au lieu qu'il avoit dit ;
Parce qu'il désiroit de célébrer la fête,
Avant qu'au coup mortel il exposât sa tête.
Quand on eut préparé le repas de l'agneau,
Il fit goûter aux siens le mystère nouveau,
Il fit tout l'appareil de la cérémonie,
Ainsi que le jugea sa sagesse infinie ;

Et tandis qu'on mangeoit, lui penſant à ſa croix,
A ſa cauſe, à ſa ſuite, à ſa honte, à ſon poids :
Mes diſciples, dit-il, c'étoit là mon envie,
Avant que de donner, & mon ſang & ma vie,
D'égorger cet agneau comme les Juifs font tous,
De venir en ce lieu le manger avec vous :
Pour faire ſuccéder à cette Pâques ancienne,
Un nouveau ſacrement, une Pâques chrétienne.
Or voici cet agneau, j'obtiens ce que je veux,
Et mon Père en cela ſeconde tous mes vœux.
Mais après cet agneau, je n'en verrai plus d'autres,
Je n'en mangerai plus avec mes douze Apôtres,
Juſqu'à-ce que j'en mange un bien plus précieux,
Quand nous ſerons enſemble au Royaume des cieux.
En achevant ces mots, pour achever l'office,
Il rendit grâce au Père en prenant le calice.
Chacun l'eut à ſon tour, lui découvrant ſon cœur :
Je ne boirai, dit-il, de pareille liqueur,
Que lorſque dans le ciel, d'où j'ai mon origine,
Nous boirons tous enſemble une liqueur divine :
Oui, le règne de Dieu, qui vous eſt inconnu,
Nous aſſemblera tous, lorſqu'il ſera venu.
Là ceſſant de parler, il ſe lève de table,
(Humilité brillante, autant qu'inimitable)
Se ceint d'un ligne blanc, fait apporter de l'eau,
Et de ſes propres mains en emplit un vaiſſeau.
Cela fait, il lava les pieds de ſes Apôtres,
Même ceux de Judas, auſſi bien que des autres:
Et pour mettre le comble à ſon humilité,
De tous leurs pieds lavé ôta l'humidité.
Alors Pierre lui dit qui pourroit jamais croire,
Que notre EMANUEL, que le Seigneur de gloire,
Voulût laver les pieds à de ſimples mortels ?
A de pauvres pécheurs, même à des criminels ?
Maintenant, dit Jéſus, tu ne le peux comprendre
Mais attends, & dans peu je te le fais entendre :
Laiſſe-moi cependant achever mon deſſein,
En te lavant les pieds dans l'eau de ce baſſin,
Je ne puis, dit Simon, car c'eſt une injuſtice
De ſouffrir que tes mains me rendent cet office.

Jéſus pour redreſſer ſon zèle mal conduit,
L'avertit, le reprend, le menace, & l'inſtruit :
Apprends, lui dit-il donc, que ſi je ne te lave,
Le diable eſt ton tyran, tu deviens ſon eſclave.
Certes l'on n'ira point avec moi dans les cieux,
Sinon qu'on ſoit lavé dans mon ſang précieux.
Ah ! mon Dieu, lui dit Pierre, ô Sauveur que j'adore !
Lave mes pieds, mes mains, lave ma tête encore,
Mon eſprit & mon corps ont du déréglement,
J'ai beſoin tout entier de ton ſaint lavement.
Non, non, dit le Seigneur, ceux dont l'ame fidèle
Ne craint plus les tourmens de la mort éternelle,
Et qui changeant leurs mœurs vaquent à leur devoir,
Préſentent ſeulement les pieds à ce lavoir :
Or vous êtes lavés & purgés de la ſorte,
Votre ſincère foi n'eſt mourante ni morte ;
Oui vous êtes tous nets, je n'en excepte qu'un,
Après ce malheureux je n'en excepte aucun ;
Mais ce retardement me récule & m'ennuie,
Souffrez que je vous lave, & que je vous eſſuie.
Après que le Seigneur eut occupé ſes mains,
Au plus bas des emplois que faſſent les humains,
Il reprit ſes habits, il ſe remit à table,
Se raſſit, & leur tint ce diſcours admirable ;
Avez vous bien compris ce que je vous ai fait ?
Vous m'appellez, Seigneur, je le ſuis en effet,
Si je mérite ſeul vos vœux, & vos ſervices,
Et vous rends toutefois ces ſerviles offices,
Combien plus devez vous bannir la vanité,
Et conformer vos cœurs à mon humilité ?
J'ai nettoyé vos pieds de ſueur, & de craſſe,
Afin que chacun ſuive, & mes pas & ma trace.
Le ſerviteur fidèle, & bien reſpectueux,
Eſt moindre que ſon maître & n'eſt point plus heureux,
L'ambaſſadeur n'eſt point ſuſceptible de joie
Quand il avient du mal à celui qui l'envoie.
Que vous ſerez heureux, ſi juſques au trépas
Vous ſuivez conſtamment mes traces, & mes pas.
Certes vous les ſuivrez, j'en ai la connoiſſance ;
Je lis dans mes décrets votre perſévérance ;

Toute fois un de vous avec impiété
Livrera ſon Sauveur à l'inhumanité,
Et dans l'obſcure nuit fera voir que l'avare
Eſt aiſément ingrat, & perfide & barbare :
Je vous en avertis avant l'événement,
Afin qu'après cela vous croyez fermement
Qu'étant Maître des temps & de la prophétie,
Je ſuis le Rédempteur, & le divin Meſſie.
Ce diſcours de Jéſus jetta dans leurs eſprits,
Avec l'étonnement dont ils furent ſurpris,
Un déſir de ſavoir lequel ſeroit capable
D'une telle action, ſi noire, & ſi damnable :
Chacun prit la parole, & lui dit ſur le champ,
Seigneur, ſeroit-ce moi ? Serois-je aſſez méchant ?
Que celui, dit Jéſus, ſans répondre à perſonne,
Que celui qui me livre, afin qu'on m'empriſonne,
Eſt coupable & perdu, méchant & malheureux !
Qu'il ſe jette aujourd'hui dans un abyme affreux !
Heureux ſi le néant ſuccédoit à ſon être !
Heureux s'il étoit mort, ou s'il étoit à naître !
Alors ſon bien aimé ſe penchant ſur ſon ſein,
Pour ſavoir qui formoit ce damnable deſſein,
Supplia le Seigneur de déſigner l'impie
Qui devoit, ô prodige ! attenter à ſa vie.
Ce morceau, dit Jéſus, en le trempant au plat,
Eſt pour l'auteur cruel de ce noir attentat :
Souvien toi que ce pain eſt le ſigne infaillible
De ſon deſſein funeſte, & de ſon crime horrible.
En achevant ces mots qu'il prononçoit tout bas,
Il trempe le morceau, le préſente à Judas,
Qui croyant que ce pain ouvroit ſa conſcience :
Et mettoit devant tous ſon crime en évidence :
Conçut tant de dépit contre ce grand Sauveur
Qu'en ce moment ſatan s'empara de ſon cœur ;
Et le Seigneur lui dit, ſans tarder davantage,
Accompli ton deſſein, achève ton ouvrage.
Les autres ne pouvans comprendre ce diſcours,
Qui déchaînoit ſa rage, & qui lui donnoit cours :
Penſent tous qu'il lui dit, achète quelque choſe,
Parce qu'il a l'argent, parce qu'il en diſpoſe,

Ou qu'il donnât l'aumône, & quelque charité
A ceux qui ſont réduits à la mendicité.
Mais ce traître apoſtat, & ce ruſé, perfide,
Comprenant bien par là qu'il lui lâchoit la bride,
Veut ſe couvrir encore, & demande, eſt-ce moi
Qui te pourrois trahir en violant ma foi?
Oui, c'eſt-toi, dit Jéſus, qui te trahis toi-même,
Tu découvres ton crime, & ta malice extrême,
Il s'emporte à ces mots, ſans oſer répartir,
On le voit tout d'un coup ſe lever & ſortir.
La honte, le dépit, & la haine mortelle
Obſédent tour-à-tour ſon ame criminelle:
L'avarice s'y joint, & porte l'apoſtat
A ne différer plus ſon impie attentât.
Pendant que Judas ſort, & qu'il court, & qu'il vole,
Le grand EMANUEL prend ainſi la parole;
Dans l'état déplorable où je me vois réduit,
Dans mon anxiété, dans la plus noire nuit,
Je ſais comment il faut glorifier mon Père,
Il ſait comment il faut ſoulager ma misère.
Je l'honore, il m'honore, & chacun à le ſien,
De l'abyme du mal voyez ſortir le bien:
Cela me fait bannir ma triſteſſe profonde,
N'ayant plus qu'un moment à ſouffrir dans le monde:
Je retourne à mon Père, & vous laiſſe en ce lieu,
Mes bons, mes chers enſans, je vous dis donc adieu.
Comme j'ai dit aux Juifs, qu'ils ne pourroient me ſuivre
Après que par leurs mains j'aurai ceſſé de vivre:
En un ſens différent je vous le dis auſſi,
Je m'en vai, je m'abſente, & je vous laiſſe ici.
Seigneur, ſi tu t'en vas, où vas-tu, lui dit Pierre,
Dis nous en quel pays, en quel lieu de la terre?
Mon deſſein, dit Jéſus, me tranſporte en des lieux,
Où tu ne peux ſi tôt me ſuivre que des yeux.
Tu me ſuivras un jour, la choſe eſt infaillible,
Mais je ſais qu'à cette heure elle n'eſt pas poſſible.
Comment, répartit Pierre, ignores-tu ma foi?
Je braverai la mort en marchant après toi.
Jéſus qui connoiſſoit ſon zèle, & ſa foibleſſe,
Et qu'il mêloit la peur avec la hardieſſe,

Afin de lui donner un autre ſentiment,
Auſſitôt lui donna cet avertiſſement.
Loin de braver la mort, loin d'expoſer ta vie,
En ſouffrant canſtamment qu'elle te ſoit ravie;
Pierre, avant que le cocq ait preſſenti le jour,
Et redoublé ſon chant pour hâter ſon retour,
Tu feras le ſerment de ne point connoître,
Et juſques à trois fois tu renieras ton maître.
Après cet entretien, après tous ces diſcours,
Le Seigneur ſe taiſant en arréta le cours :
Et pour inſtituer dans cette nuit fameuſe,
L'auguſte ſacrement de ſa chair précieuſe,
Lorſqu'on mangeoit encore, il avance la main,
Et ſans autre appareil devant tous prit le pain,
En ſuite prononçant ſur ce pain ordinaire
La bénédiction qu'il jugea néceſſaire,
Il le rompit, & dit, prenez, mangez-en tous,
Parce que c'eſt mon corps crucifié pour vous.
Quand vous ferez ceci, célébrez la mémoire
De ma mort, d'où doit naître, & la vie & la gloire.
Puis béniſſant le vin, quand le ſoupé finit,
Buvez-en tous, dit-il, car c'eſt mon ſang bénit,
Cette coupe eſt vraiement la nouvelle alliance,
Et mon ſang épandu pour votre délivrance ;
Faites ceci toujours en mémoire de moi,
Et ne manquez jamais d'obſerver cette loi ;
C'eſt qu'en mangeant ce pain, afin qu'il vous guériſſe,
Et lorſque vous boirez de ce ſacré Calice,
Il vous faut annoncer la mort du Rédempteur
Juſqu'au jour qu'il viendra faire voir ſa grandeur.
Sauveur du genre humain, les hommes, ni les anges,
Ne peuvent aſſez haut entonner tes louanges,
Ni ſonder l'océan, & l'abyme ſans fond
Des grâces, & des biens que tes bontés nous font ;
Pour nous tu vins du ciel, & du ſein de ton Père,
Dans ce monde mortel théâtre de misère,
Pour rompre nos liens, & pour briſer nos fers,
Tu te mis dans l'état où ſont réduits les ſerfs.
Pour répouſſer la mort que nous doit la juſtice
Tu ſouffres ſur la croix les rigueurs du ſupplice.

Pour nous juſtifier tu ſortis du tombeau,
Et ta vie, ô Seigneur, r'alluma ſon flambeau,
Pour nous communiquer, & la grâce, & la gloire,
Tu montas dans le ciel ſur un char de victoire.
Pour nourrir nos eſprits de mets délicieux,
Tu nous donnas ta chair, & ton ſang précieux.
Pour graver en nos cœurs ces auguſtes myſtères
En traits beaux & hardis, en profonds caractères,
Tu nous inſtituas le ſacrement divin,
Les ſymboles ſacrés, & du pain & du vin,
Qui font voir clairement ta mort, & tes ſouffrances,
Et rempliſſent nos cœurs de ſaintes eſpérances.
Le pain étant bénit, & rompu par morceaux,
Nous met devant les yeux ta croix & tes bourreaux;
Et ta mort douloureuſe aſſure le fidèle
Qu'il paſſe de la mort à la vie éternelle.
Quand la bouche, & la main prennent le ſacrement,
L'ame qui voit ton corps le prend réellement.
Le vin étant verſé dans le ſacré Calice,
Dit que pour appaiſer ton Père, & ſa juſtice:
Tes pieds percés de cloux, & tes mains & ton flanc
Laiſſèrent écouler tout ton précieux ſang.
Quand la bouche reçoit le vin mis dans le verre,
L'ame bois à longs traits ton ſang coulant ſur terre,
Elle en eſt la citerne, elle en eſt le vaiſſeau,
Elle reçoit la choſe, & la bouche a le ſeau.
Que de myſtères ſaints, que de ſaintes merveilles
Rempliſſent nos eſprits en frappant nos oreilles.
Ton ſaint corps ſans ſe rompre, ou ſe multiplier,
A chacun des élus ſe donne tout entier;
Myſtère ſalutaire, autant qu'il eſt étrange,
Ton corps ne ſouffre plus, toutefois on le mange.
Tu demeures en nous, nous demeurons en toi,
Toi par ton ſaint Eſprit, & nous par notre foi.
Ton ſang ne coule plus, ne ſort plus de tes veines,
Et cependant, Seigneur, nos ames en ſont pleines.
Seize ſiècles & plus ont coulé lentement,
Depuis que ton ſaint corps fut mis au monument.
Et toutefois ta mort eſt aujourd'hui préſente
Aux yeux illuminés, à l'ame pénitente:

Nous ne ſavourons rien que du pain & du vin,
Et nous prennons pourtant un aliment divin.
Sans rien voir que du pain, & du vin ordinaire,
Tu nous montres ta chair, & ton ſang ſalutaire.
Nos ſens n'ont pour objet que le matériel !
Mais l'ame prend le pain qui lui deſcend du ciel :
Quoiqu'élevé bien haut au-deſſus du tonnerre,
Tu te tiens dans nos cœurs ici bas ſur la terre :
Nous montons juſqu'à toi ſans ſortir de ces lieux,
Et tu viens juſqu'à nous ſans deſcendre des cieux,
Heureux ſi je pouvois achever la peinture
De ce myſtère ſaint qui paſſe la nature :
Mais ma plume en ce lieu me tombe de la main,
Ce myſtère eſt trop haut pour un eſprit humain.
Après ce grand repas, ſi ſaint, ſi magnifique,
Le grand EMANUEL fit chanter le cantique :
On ne ſait lequel c'eſt de l'ancien Teſtament,
Mais celui de Moïſe y vient bien proprement,
Parce qu'il célébroit la faveur temporelle,
Comme type naïf de la ſpirituelle.
Elevons, diſoient-ils, élevons la grandeur
Du Dieu rempli de force, & couvert de ſplendeur.
Célébrons l'Éternel, qui plonge dans l'abyme
Notre fier ennemi, ſon orgueil, & ſon crime.
L'Éternel eſt par tout notre aſſuré recours,
Conſacrons à ſa gloire, & nos biens & nos jours.
Lui ſeul eſt notre Dieu, comme Dieu de nos Pères,
Il fit ceſſer leurs maux, il finit nos misères :
Diſons donc hautement en ce jour ſolennel,
Qu'il eſt bon, qu'il eſt fort, & qu'il eſt l'Éternel :
Il a dit à la mer, fais ſoulever tes ondes,
Et plonge l'ennemi dans ſes foſſes profondes :
Il a précipité, comme dans un enfer,
Et ſoldats, & chevaux, & charriots de fer.
O Seigneur, que ta main eſt forte, & magnifique !
Puiſqu'elle a terraſſé la force tyrannique.
L'ennemi ſe vantoit d'atteindre tes enfans
Qui ſortoient de Goſcen libres, & triomphans,
Le tyran croyoit voir ſes fureurs aſſouvies
En arrêtant nos pas, & le cours de nos vies :

Mais tu l'as enfoncé dans la mer bien avant :
Et fait que ſes deſſeins s'en ſont allez au vent.
Qui te peut reſſembler au ciel ou ſur la terre ?
Et qui ne tremblèroit au bruit de ton tonnerre ?
Nos autres ennemis font voir une pâleur
Qui trahit à regret leur mortelle frayeur :
Au bruit de tes hauts faits ils ſont dans les allarmes,
Et ne peuvent trouver, ni leurs mains, ni leurs armes;
Mais nous, nous béniſſons ton Nom majeſtueux,
Et nous n'avons que toi pour objet de nos vœux.
Seigneur, nous célébrons tes bontés nompareilles
Qui font pour nous ſauver de ſi hautes merveilles,
Tu nous as amenez à ce pays plaiſant,
Dont ta royale main nous a fait un préſent,
Tu nous veux introduire en la terre promiſe,
Sous les auſpices ſaints de ton ſacré Moïſe.
Dans ce déſert affreux, & pour nous ſans appas
Tu conduis nos deſſeins, & nos yeux, & nos pas :
Après être ſortis de ce rude paſſage,
Tu nous feras entrer dans ton ſaint héritage.
Nous ayant retirez d'une affreuſe priſon
Tu nous mettras enfin dans ta ſainte maiſon.
Si nous avons ſenti ta verge ſalutaire,
Tu nous conſoleras dans ton ſaint ſanctuaire :
Et nous t'adorerons dans ce ſacré palais,
Où nous te verrons luire, & régner à jamais.

Fin du onzième Livre.

EMANUEL,

OU

PARAPHRASE

ÉVANGELIQUE.

LIVRE DOUZIÈME.

JÉSUS CONSOLANT.

ARGUMENT.

Ce livre n'eſt qu'une Paraphraſe ſuivie des Chapitres 14. 15. 16. & 17. de l'Evangile ſelon Saint Jean. Le dernier de ces chapitres eſt une prière du Seigneur au Père.— Le livre finit par une réflexion ſur ce qu'il contient.

Après ce beau concert d'une ſainte muſique,
Après avoir chanté le céleſte cantique,
Le grand EMANUEL fait encore un effort
Pour conſoler les ſiens affligez de ſa mort.
Il r'aſſure leurs ames, il leur donne courage,
Il prépare leurs cœurs à ſoutenir l'orage :
Et les preſſans dangers, & les rudes aſſauts,
Et les flots ondoyans d'un déluge de maux.
S'il les navre mourant, vivant il les conſole,
Et pour les conſoler prend ainſi la parole.
Que le trouble fâcheux qui ſaiſit votre cœur
Se calme, s'il ſe peut, & n'en ſoit point vainqueur.
Vous avez mis en Dieu toute votre eſpérance :
Il eſt le fondement de votre confiance :
Si vous croyez en lui, vous devez croire en moi,
Et nous ſommes tous deux l'objet de votre foi.

Dans ce ſacré palais où mon Père demeure,
Se trouve plus d'un ſiège, & plus d'une demeure :
S'il étoit autrement je le vous l'euſſe appris,
Et je n'euſſe jamais abuſé vos eſprits.
Je m'en vais voir le Père, & contempler ſa face,
Et préparer pour vous une éternelle place :
Réjouiſſez-vous donc, vous y viendrez un jour,
Et ferez avec nous un immortel ſéjour.
Je le dis derechef, je m'en vais, je m'abſente,
Mais je ne m'en vais pas pour tromper votre attente:
Un jour je reviendrai pour vous tendre la main,
Pour vous tirer à moi, pour vous mettre en mon ſein :
Afin que dans les lieux où brillera ma gloire
Vous goûtiez pour jamais les fruits de la victoire.
Vous ſavez le chemin, & vous n'ignorez pas
En quel lieu je conduis mes deſſeins & mes pas :
Fidèles, ce diſcours ne vous doit point ſurprendre,
Parce que pluſieurs fois je vous l'ai fait entendre.
Certes, lui dit Thomas, nous ignorons le lieu
Où tu feras voyage en nous diſant adieu:
Comment donc faurions-nous le chemin qui t'y mène,
Cela paſſe nos ſens, & la ſcience humaine?
Sachez donc, dit Jéſus, ſachez à l'avenir :
Que je ſuis le chemin que vous devez tenir :
Je ſuis la vérité, je ſuis auſſi la vie,
Que ma grâce vous montre où ſa voix vous convie :
Hors de moi la mort règne, & tout eſt plein d'effroi,
L'on ne va point à Dieu, ſi l'on n'y va par moi.
Mais apprennez encore un autre grand myſtère,
Si vous me connoiſſez, vous connoiſſez mon Père :
Vous voyez ma perſonne, & je vous ſuis connu,
Vous le connoiſſez donc, même vous l'avez vu.
Ah ! Seigneur, dit Philippe, accorde-nous la grâce
De nous montrer le Père, & ſa divine face :
Si tu nous le montrois, que nous ſerions heureux !
Que tu contenterois nos déſirs & nos vœux !
Peux-tu, lui dit Jéſus, me tenir ce langage,
L'on ne ſauroit voir Dieu, ſinon dans ſon image.
Je ſuis ſa vive image, & ſon vivant portrait :
J'en ai l'air, la beauté, la figure & les traits,

Mon Père eſt le cachet, je ſuis le caractère,
Car mon Père eſt dans moi, moi je ſuis dans mon Père :
Et pour vous le prouver par de puiſſans effets,
Écoutez, regardez ma doctrine & mes faits.
Comme mon Père eſt Dieu, ma doctrine eſt divine,
De lui mes actions tirent leur origine.
Mes ouvrages divins, ma ſainte vérité
Rendent ce témoignage à ma Divinité.
Reſſemblant donc au Père, étant ſa vraie image
En moi vous le pouvez contempler ſans nuage :
Quand vous me regardez, ſi vous avez la foi,
Le Père eſt devant vous, vous le voyez en moi.
Ainſi donc vous avez le comble de la joie,
En contemplant le Père en celui qu'il envoie.
Mais je veux ajouter à ce contentement,
D'autres ſujets de joie & de raviſſement :
Si vous croyez en moi, malgré tous les obſtacles,
Vous pourrez ſurpaſſer mes plus fameux miracles :
Ma main n'en a rempli qu'un lieu peu ſpatieux :
Mais vous, vous porterez ma puiſſance en tous lieux.
Je vais trouver le Père, afin qu'il vous accorde
Les ſalutaires fruits de ſa miſéricorde,
Et des dons de l'eſprit, dont le céleſte éclat
Fera de l'Univers mon peuple & mon état ;
En faiſant pour mon Nom de ſi belles conquêtes,
Dieu ſera favorable à toutes vos requêtes :
Et j'obtiendrai de lui que vos juſtes plaiſirs
S'accorderont toujours avec vos déſirs.
Je ferai tout pour vous, & par un haut myſtère,
Le Fils conduira tout à la gloire du Père.
Tout ce que je vous dis ne vous conſole pas,
La douleur vous ſaiſit quand je cours au trépas :
J'approuve cet amour qui fait couler vos larmes,
Qui pouſſe vos regrets, qui cauſe vos allarmes :
Mais d'une autre façon prouvez-moi votre amour,
C'eſt en m'obéiſſant qu'il faut le mettre au jour
Faites ſans héſiter ce que je vous commande :
Donnez-moi ſans regret ce que je vous demande :
Et ſuppliant mon Dieu, je puis vous proteſter,
Qu'il vous accordera, ſans jamais vous ôter

Le grand Conſolateur, que vos ames adorent,
L'eſprit de vérité que les mondains ignorent :
Mais vous le connoiſſez, & dons ſes déſormais
Vous rendront glorieux & joyeux pour jamais.
Ce grand Conſolateur viendra tenir ma place,
Et remplira vos cœurs de lumière & de grâce.
Pour moi ſi je m'abſente en cédant à la mort,
Vous n'êtes pourtant point orphélins ſans ſupport.
Je reviendrai vers vous plein de vie & de gloire,
C'eſt pourquoi ſur la mort vous aurez la victoire.
Alors vous verrez bien avec l'œil de la foi
Que je demeure en Dieu, moi dans vous, vous en moi.
Obſervez cependant toutes mes ordonnances,
Joignez vos ſaints reſpects & vos obéiſſances.
Aimez-moi conſtamment, & je vous aimerai :
A vous ſeuls des mortels je me déclarerai :
Certes le Père & moi par un grand privilège
Demeurerons chez vous dans votre ſaint collége.
Je vous dis tout ceci, demeurant avec vous,
Mais le Conſolateur qui procède de nous
Gravera dans vos cœurs, & dans votre mémoire
Mes diſcours, vos travaux, & votre grande gloire.
Je vous laiſſe en partant; je vous donne ma paix,
Jugez de ma faveur par le don que je fais ;
Certes ma paix n'eſt point comme la paix du monde,
C'eſt une ſainte paix, c'eſt une paix profonde,
Qui règne dans le cœur, qui calme les eſprits,
Une paix ſalutaire, une paix de grand prix :
Je vous fais ce préſent, banniſſez donc la crainte,
Les ennuis & l'horreur dont votre ame eſt atteinte.
Si pour moi vous avez un véritable amour,
En voyant que je ſors de ce mortel ſéjour,
Vous devez concevoir une ſolide joie,
Parce que je retourne au Père qui m'envoie,
Afin de poſſéder en ſon ſein glorieux
Les honneurs & les biens du royaume des cieux.
Avant l'événement, je vous prédis la choſe,
Par là je vous fais voir que de tout je diſpoſe :
Afin que quand vos yeux verront l'événement
Votre foi puiſſe avoir un plus fûr fondement.

Retenez bien ceci, parce que vos oreilles
N'ont plus rien qu'un moment pour ouir ces merveilles
Le Prince des mondains les pouſſe & les conduit
A ſe ſaiſir de moi dans l'horreur de la nuit :
Mais il n'a de pouvoir d'attenter à ma vie,
Que celui que mon Père accorde à ſon envie.
Et moi je m'y ſoumets, pour vous faire ſavoir,
Qu'à l'égard de mon Dieu je ſuis dans le devoir,
Levez-vous, & partons, allons ſur la montagne
Pour la dernière fois, que chacun m'accompagne :
Suivez-moi de ſi près, (ce quand je marcherai,
Vous puiſſiez écouter ce que je vous dirai.
Si je ſuis le vrai ſep, apprenez que mon Père,
(Clément envers les uns, mais aux autres ſévère)
Eſt le bon vigneron qui taille le ſarment,
Qui ne prend point en moi de ſuc ni d'aliment :
Mais lorſqu'il reconnoit une fertile branche,
Son bois étant trop long, ſa faucille en retranche,
Afin que le ſarment apporte plus de fruit,
Quand ſon bois ſuperflu de la ſorte eſt détruit.
Je ne tiens ce diſcours qu'afin qu'il vous conſole,
Vous êtes déjà nets par ma ſainte parole,
Pour vous faire porter des fruits délicieux,
Des fruits dignes vraiment d'un ſep ſi précieux.
Dans ma communion tout vous eſt ſalutaire,
Hors de moi, ni ſans moi, vous ne pouvez rien faire :
Ma main arrachera ceux qui ne m'aiment pas,
Et ceux pour qui le monde a de charmans appas :
De tous les reprouvez je ferai des javelles,
Qui repaîtront l'ardeur des flammes éternelles :
Mais vous devez attendre un traitement plus doux ;
Car vous êtes en moi comme je ſuis en vous :
Adreſſez-moi vos vœux, faites-moi vos demandes,
Plus vos déſirs ſont grands, plus mes faveurs ſont grandes
En me demandant tout, vous avez tout de moi ;
Si vos vœux ſont pouſſez par une vive foi.
En portant de bons fruits glorifiez mon Père,
Que votre cœur zélé l'adore & le révère :
Et comme il me témoigne un amour paternel,
Auſſi j'aurai pour vous un amour éternel :

Que l'amour faſſe voir votre reconnoiſſance,
Et prouvez votre amour par votre obéiſſance
Je vous aime ſans fin, aimez moi conſtamment,
Faites que votre amour dure éternellement.
Cette exhortation que ma voix vous adreſſe,
Quand je vous dis qu'il faut m'aimer avec tendreſſe,
N'eſt que pour conſoler votre cœur affligé,
Qui ſera par l'amour grandement ſoulagé :
Puiſque l'amour divin eſt comme un feu de joie
Au cœur, dont la douleur voudroit faire la proie :
Dans vos ténébres donc vous devez mettre au jour,
Et tenir allumé le flambeau de l'amour.
Mais votre amour n'a point de mouvemens ſincères,
Et vous ne m'aimez point ſi vous n'aimez vos frères :
Et m'aimant, aimez-les, c'eſt là ma volonté,
Ayez pour vos prochains une grande bonté.
Et pour mieux réuſſir, prenez-moi pour modèle,
Suivez, & mon exemple, & mon conſeil fidèle :
Quoique je ſois le Saint, le puiſſant Roi des rois,
Pour vous je vais mourir ſur un infâme bois.
Dites après cela, ſon amour eſt extrême,
Pour en être l'objet, faiſons auſſi de même.
Vous ſavez que j'ai droit de vous le commander,
Je me réſous pourtant à vous le demander :
Je ne dis pas, je veux, mais je dis, je vous prie,
(Ma puiſſance pourtant n'en eſt point amoindrie)
Et pour mieux vous toucher, me très-chers auditeurs,
Je ne vous donne plus le nom de ſerviteurs :
Je vous appelle amis, & vous ait fait connoître
Tout ce que m'avoit dit celui qui m'a fait naître.
Quoique je parle ainſi, gardez-vous de l'orgueil,
Et ne vous jettez pas ſur ce funeſte écueil.
Vous ne m'élutes point, rejettez ce blaſphême,
C'eſt moi qui vous élus par un amour extrême :
Lorſque je vous tirai de l'état de pécheurs,
Afin d'aller par tout convertir les pécheurs,
En arborant ma croix, en publiant ma grâce,
Aidez du Saint Eſprit & de ſon efficace.
Dans cet illuſtre emploi, que vous aurez de maux,
De traverſes, d'ennuis, de ſueurs, de travaux !

Mais ne pâliſſez point, ſi vous êtes en butte,
Au monde qui vous hait, & qui vous perſécute,
Voyez comme je ſuis l'objet de ſa fureur,
Et l'innocent ſujet de ſon injuſte horreur:
L'on vous eſtimeroit ſi vous étiez du monde,
Mais vous ayant tirez de cette mer profonde:
Mais vous ayant élus pour combattre ſes mœurs:
Mais vous ayant donné de contraires humeurs,
Vous ſerez en tout temps expoſez à ſa haine,
Il vous fera ſentir ſa rigueur inhumaine.
Souvenez-vous alors de cette vérité,
C'eſt que quand le Seigneur ſe voit perſécuté,
Dans les extrémités où ſa vie eſt réduite,
On perſécute auſſi ceux qui ſont à ſa ſuite.
Mais puiſque pour mon Nom, & pour mes intérêts
L'on vous prononcera tant d'injuſtes arrêts:
Et puiſque pour briſer le joug de mon Empire,
Ils vous expoſeront aux tourmens du martyre?
Faites votre devoir, le mien eſt de vanger
Ceux qui dans mes ſujets m'oſeront outrager,
Mon bras, mon juſte bras armé de ma puiſſance
Le ſera moins contr'eux que pour votre défenſe.
Mon Père qui ſe voit l'objet de leur mépris,
Dans ces rudes combats roidira vos eſprits.
Ils produiront en vain l'erreur qui les abuſe,
Je ſuis venu vers eux, ils ſont donc ſans excuſe,
L'éclat majeſtueux de ma divinité
Les convainc de malice & d'incrédulité.
Puiſqu'ils ont appelé mes glorieux miracles
Vaines illuſions, ridicules ſpectacles:
On vois bien qu'ils ont joint la malice à l'erreur,
Et que les deux énſemble engendrent la fureur:
Ces gens ont une langue, une dent de vipère,
Qui piquent ma perſonne, & celle de mon Père,
Ils lui percent le cœur en me perçant le flanc,
Et c'eſt le déchirer que d'épandre mon ſang.
Mais comme dit leur loi, qui prévoyoit la choſe,
Leur fureur eſt aveugle, ils m'ont haï ſans cauſe.
Qu'ils y penſent ou non, pour vous, mes chers amis,
Attendez le ſecours que je vous ai promis.

Le grand Conſolateur, cet auteur de la joie,
Qui procède du Père, & que je vous envoie :
En me laiſſant là haut dans l'immortel ſéjour,
Viendra mettre ma gloire, & ma puiſſance au jour :
Vous-mêmes imitans, & parlans ſon langage,
Vous irez en tous lieux me rendre témoignage,
Car je vous ai choiſis ſur tant d'hommes divers
Pour porter mon grand Nom dans ce vaſte univers.
Quand je vous ai parlé de travaux & de peines,
Et de danger preſſans, & de peſantes chaînes ;
C'eſt afin que les maux ne vous ſurprennent pas,
Ni les cachots obſcurs, ni l'injuſte trépas.
Tôt après mon départ, les Juifs & leur cabale
Traiteront votre foi de crime & de ſcandale !
Et les Gentils croiront ſervir leurs immortels,
En verſant votre ſang pour rougir leurs autels.
La malice des uns, l'ignorance des autres
Jetteront mille traits ſur mes ſacrés apôtres ;
Et voudront étouffer votre immortelle foi,
Parce qu'ils n'ont connu, ni le Père, ni moi.
Dans le commencement ma divine ſcience
Ne vous éleva point à cette connoiſſance :
Parce qu'étant préſent j'ai toujours eu le ſoin
De conſoler vos cœurs ſelon votre beſoin.
Maintenant je vous dis vos triſtes avantures,
J'en fais préſentement les touchantes peintures,
Car je retourne au Père, & chacun abattu
N'oſe m'interroger, ni me dire où vas-tu ?
Je vois que votre cœur ſe donne à la triſteſſe,
En vous diſant adieu, j'excite ſa tendreſſe ;
Mais ſi je demeurois dans ces terreſtres lieux,
Et ſi je ne montois plus haut que tous les cieux,
L'Eſprit conſolateur que l'Éternel envoie
Ne pourroit vous combler, ni de dons, ni de joie.
Au lieu qu'en peu de temps, lorſque je m'en irai,
Je le ferai venir, je vous le donnerai :
Quand il ſera venu ſa ſcience profonde,
Produira des rayons à vaincre tout le monde
De péché contre moi, puiſque ma vérité
Sera foulée aux pieds par incrédulité :

Et de juſtice encore, en ce que je m'abſente,
Pour mieux faire éclater la foi juſtifiante :
De jugement enfin, puiſque je vais juger
Le Prince des mondains qui m'oſoit outrager.
Que j'aurois là-deſſus de choſes à vous dire,
Sur vos ſoins, ſur mes lois, & ſur mon ſaint empire !
Je vous euſſe tout dit ſi non que vos eſprits
Inquiets, & troublés ne l'euſſent pas compris.
Mais le Conſolateur ayant rempli vos ames
De céleſtes rayons, & de divines flammes,
Vous enſeignera tout, vous fera tout ſavoir,
Et vous tiendra toujours dans le juſte devoir.
Il vous enſeignera la vérité ſuprême,
Il ne vous dira rien qui vienne de lui-même ;
Il prendra tout de Dieu, qui le fera venir,
Afin de le graver dans votre ſouvenir :
Et Dieu n'ayant en ſoi rien qui ne m'appartienne,
Ses tréſors ſont les miens, ſa ſcience eſt la mienne ;
L'eſprit de vérité pour nourrir votre foi,
Prenant de Dieu des dons, les puiſera de moi.
Il vous en comblera pour avancer ma gloire,
Et ſur votre ignorance obtiendra la victoire.
Mais je reviens toujours à mon triſte départ
Qui m'afflige, & vos cœurs y prennent grande part.
Dans peu vous me perdrez, mais pour charmer vos peines
Je reviendrai dans peu déchargé de mes chaînes :
Je ſerai quelque temps converſant avec vous,
Remède à vos douleurs efficace & bien doux.
Vous me verrez un peu, mais bientôt je m'abſente,
Quoique cela vous cauſe une douleur cuiſante ;
Vous ferez éclater des regrets ſuperflus,
Je retourne à mon Dieu vous ne me verrez plus.
Vous ne comprenez pas ce que je viens de dire,
Chacun de vous s'étonne, & s'enquiert, & ſoupire :
Je ne contente point la curioſité
Qui vous porte à ſavoir cette diverſité :
Le temps de mon retour : celui de ma préſence,
Le temps de mon départ, celui de mon abſence :
Je vous dis ſeulement, que le monde joyeux
Verra bientôt couler des larmes de vos yeux :

Mais la mer de douleurs, où votre ame ſe noie,
Sera bientôt changée en une mer de joie.
Comme les femme ont un ſenſible tourment,
Quand le terme eſt venu de leur enfantement :
Leurs douleurs ne ſont point ſuſceptibles de charmes,
Elles n'ont pour recours que leurs cris & leurs larmes.
Mais quand un bel enfant, l'objet de leur amour,
En ſortant s'eſt fait place, & s'eſt produit au jour,
La douleur ſe calmant, une vive alégreſſe
Étouffe leurs ſoupirs, & bannit leur triſteſſe :
Ainſi dans ce moment, une étrange pâleur
Me dit que vous ſentez une extrême douleur ;
Mais vous me reverrez, & votre ame ravie
Saura que j'ai paſſé de la mort à la vie :
Vous me verrez rempli de charmes raviſſans,
Et vous ſerez comblez de plaiſirs innocens :
Vous aurez une joie à nulle autre ſeconde,
Et qui ſubſiſtera malgré l'effort du monde.
Dans ce raviſſement, dans ce comble de bien
Il ne vous faudra plus m'interroger de rien :
Certes vos ſeuls ſouhaits, votre ſeule prière
Adreſſée en mon Nom obtiendrai tout du Père.
En monNom juſqu'ici vous n'avez rien réquis,
C'eſt pourtant en mon Nom que tout vons eſt acquis:
Demandez déſormais avec ce formulaire,
Qu'il vous ſoit familier, qu'il vous ſoit ordinaire ;
Et le Père en mon Nom exaucera vos vœux,
Tenez-le pour conſtant, il le veut, je le veux.
Mon Père ajoutera le comble de la joie
Au comble des faveurs que ſa main vous envoye.
Autrefois je parlois énigmatiquement,
Maintenant je vous parle intelligiblement :
Je vous fais voir le Père à clair & ſans figure,
Comme auteur de la grâce, & Dieu de la nature,
Tout-bon, & tout-puiſſant, clémens & libéral,
Vous procurant le bien, & vous gardant du mal :
Il vous ouvre ſon ciel, il vous y donne entrée,
Mon interceſſion vous eſt toute aſſurée :
Le Père de ſon chef a pour vous un amour
Que pour votre ſalut il ſaura mettre au jour :

Parce que vous m'aimez avec cette créance
Que je ſuis ſon vrai Fils, & que j'ai ſon eſſence :
En effet c'eſt de lui que je viens ici bas
Vous procurer la vie en courant au trépas :
Et quand j'aurai ployé ſous la mort qui me dompte,
Remontant du tombeau, c'eſt à lui que je monte.
Je vois bien que par zèle, & par dévotion
Vous faites devant moi cette confeſſion :
Vous croyez maintenant ſans ſoupçon & ſans feinte,
Mais avant qu'il ſoit jour, tous épars, pleins de crainte,
Vous m'abandonnerez dans l'horreur de la nuit
Entre les mains de ceux que le démon conduit :
Mais je ne ſuis point ſeul, quoique l'on m'abandonne,
Le Père eſt avec moi, ſa force m'environne.
Le monde m'entreprend, mon Père eſt mon ſupport :
Le monde eſt mon écueil, & le Père eſt mon port.
Raſſurez vos eſprits quand je vous dis ces choſes,
Les épines viendront, puis céderont aux roſes :
La guerre & les travaux feront place à la paix,
Et je la ſcellerai pour durer à jamais.
Le monde vous fera toute ſorte d'outrage,
Ses deſſeins ſont mortels, mais ayez bon courage ;
Je triomphe du monde, il reconnoit ma loi,
J'ai vaincu ſes efforts, vous les vaincrez en moi.
Comme le prêtre ſaint ſous la loi de Moïſe,
Conſacrant au Seigneur, & ſoi-même & l'égliſe,
Pour le peuple & pour ſoi s'approchoit de l'autel,
Et ſa bouche adreſſoit ſes vœux à l'Immortel.
Ainſi le Rédempteur, notre Souverain Maître,
Le grand EMANUEL, notre Souverain prêtre,
Veut conſacrer au Père, & ſoi-même, & les ſiens,
Pour obtenir de lui le comble de tous biens :
Lève les yeux au ciel, & s'adreſſant au Père,
Lui fait avec ardeur cette ſainte prière :
Père, voici mon temps, voici le jour préfix,
L'heure vient à grand pas, donne gloire à ton Fils,
J'entre dans le combat, donne-moi la victoire,
Et ma reconnoiſſance élevera ta gloire.
Tu m'as donné, Seigneur, un pouvoir plus qu'humain
Un empire abſolu ſur tout le genre humain :

Afin que mon mérite, & que mon ſoin fidèle,
Amène tes élus à la vie éternelle :
Ils l'ont déjà de droit, parce qu'ils croyent en toi,
Et que ſincèrement ils m'embraſſent par foi ;
Car pour aller au ciel, la droite & ſûre voie
Eſt d'adorer le Père, & celui qu'il envoie ;
L'unique & sûr moyen de monter dans les cieux,
Eſt d'avoir en horreur le culte des faux dieux,
Je ſuis prêt d'achever ce glorieux ouvrage :
Je t'ai glorifié, je t'ai fait rendre hommage ;
Couronne mes labeurs, & ma fidélité,
Du glorieux éclat de la félicité.
Accorde-moi la gloire & la magnificence
Dont j'étois rayonnant, avant que ta puiſſance
Eût mis les fondemens de ce grand Univers,
Et lambriſſé d'azur ſes étages divers.
J'ai déclaré ton Nom, j'ai publié ta grâce,
A ceux qui dans le ciel contempleront ta face.
Père, ils étoient à toi, tu les avois élus,
Donnant pour leur ſalut des décrets abſolus:
Tu me les as donnez, & ta ſainte parole
A conſtamment été leur fanal, & leur pôle
Ils ont cru que je ſuis l'illuſtre ambaſſadeur,
Qui repréſente ici ta divine grandeur.
Leur ayant découvert tes myſtères auguſtes,
Et publié tes lois ſi ſaintes, & ſi juſtes,
Ils ont reçu le tout avec ſoumiſſion,
Ils n'ont jamais douté de ma commiſſion :
Ils ont cru fermément, que pour ſauver l'égliſe,
Ton pouvoir non borné m'envoie & m'autoriſe.
C'eſt pourquoi, Père Saint, ce n'eſt rien que poure
Que je pouſſe vers toi mes déſirs & mes vœux :
Je n'intercède point pour le monde rébelle,
Je te laiſſe punir ſa rage criminelle.
Aſſiſte ſeulement ceux que tu m'as donnez,
Raſſure s'il te plaît, leurs eſprits étonnez.
S'ils ſont à moi, Seigneur, c'eſt de toi qu'ils dépende
S'ils s'attendent à moi, c'eſt à toi qu'ils s'attendent.
Conſervant mes ſujets, tu conſerves les tiens,
Protégeant tes enfans, tu protéges les miens,

Un intérêt commun t'oblige à leur défenſe,
Et ma gloire dépend de leur perſévérance,
Pour moi, j'aurois bientôt achevé mon deſſein,
J'abandonne le monde, & retourne en ton ſein.
Là je ne craindrai plus de menaçant orage,
Ni de mortel écueil, ni de triſte naufrage :
Mais ceux-ci demeurans au milieu du danger,
Où le plaiſir du monde eſt de les outrager,
Ont beſoin de ſecours, & qu'on les garentiſſe
Des outrages du monde, & des appas du vice :
Père Saint, garde-les, mon ſang les doit ſauver,
Mais ta puiſſante main me les doit conſerver. (tres,
Que leurs cœurs ſoient unis comme ſont les deux no-
Pour ſe bien acquitter de la charge d'apôtres :
Fais-les tous conſpirer à remplir l'Univers
Des myſtères ſacrés qui leur ſont découverts.
Lorſque je demeurois avec eux ſur la terre
Où le monde nous fait une mortelle guerre,
Je les ai conſervez en de rudes aſſauts,
Je les ai garentis d'un déluge de maux :
Ton ſaint & ſacré Nom, & ma ſainte préſence
Leur ont toujours ſervi d'une forte défenſe :
Un d'entr'eux ſeulement par ta permiſſion
S'eſt lui-même plongé dans la perdition ;
Afin que ſa tragique, & funeſte avanture
Montrât la vérité de ta ſainte écriture.
Maintenant que je ſuis ſur le point de partir,
Pour retourner au ciel, dont tu m'as fait ſortir,
Je fais cette prière, afin que leur mémoire
Conſervant ce flambeau dans l'ombre la plus noire,
Leur fourniſſe toujours de quoi ſe réjouir.
Dans l'uſage des biens dont tu leur fais jouir.
Comme ils n'ont point aimé la vanité mondaine,
Le monde les a faits le ſujet de ſa haine,
Leur donnant en dépôt ta ſainte vérité,
Le monde joint la rage à l'incrédulité.
Je ne demande point que ton bras ſecourable
Les ôte maintenant du monde miſérable,
Je ne déſire pas que ta puiſſante main
Les arrache ſi tôt de ce monde inhumain ;

Pour un temps leur préſence y ſera néceſſaire,
Afin d'offrir à tous la grâce ſalutaire ;
Mais je veux ſeulement que pendant leur ſéjour
Dans ce monde mortel qui ne ſuit que le jour,
Tu campes autour d'eux tes légions célébres,
Qui les gardent des traits du prince des ténébres.
Comme ils vivront au monde en te glorifiant
Accorde leur auſſi l'eſprit ſanctifiant,
Afin qu'il les répurge, afin qu'il les conſole
Avec la vérité de ta ſainte parole ;
Comme ton bon plaiſir m'envoya dans ces lieux,
D'où je dois, & bientôt remonter dans les cieux,
Ainſi pour t'imiter je les envoie au monde,
Afin de lui montrer la lumière féconde :
Mais comme ſa fureur cherche à les outrager,
Ils ſeroient ſans ta grâce en un très-grand danger :
Père Saint, c'eſt pour eux que je me ſacrifie
En courant à la mort, & que je la défié,
Qu'ils me reſſemblent donc, qu'ils ſoient ſanctifiez,
Et qu'au bout de la courſe ils ſoient glorifiez.
Ce n'eſt pas pour eux ſeuls que j'ai des ſoins extrême
Et que je fais des vœux à tes bontés ſuprêmes,
Père, protège auſſi ceux qui croiront en moi,
En prenant leurs écrits pour appui de leur foi.
Fais d'eux tous des vaiſſeaux de ta miſéricorde ;
Qu'ils cultivent entr'eux la paix, & la concorde,
Afin que n'ayant tous qu'un intérêt commun,
Ils ſoient un corps bien joint comme nous ſommes un,
Et que leur union apprenne aux autres hommes
Ce qu'ils ſont à nous deux, & ce que nous leur ſomme
C'eſt que par notre eſprit nous ſommes en eux tous,
Et que tous ces élus par la foi ſont à nous,
D'où le monde éclairé connoîtra que le Père
S'intéreſſant pour eux à ma ſeule prière,
M'a fait venir ici pour être leur Sauveur,
Et combler leurs eſprits de grâce, & de faveur.
Et c'eſt ce que je fais, leur méritant la gloire,
Avec tous les honneurs qui ſuivront ma victoire,
C'eſt là mon eſpérance, & mon juſte déſir,
Et je m'aſſure auſſi que c'eſt ton bon plaiſir,

Tu no

Tu nous élèveras en une même place,
D'où nous contemplerons ta glorieuſe face :
Mes diſciples heureux avec raviſſement
Contempleront ma gloire, & mon couronnement,
Dont tu fais l'appareil, dont tu dreſſes la pompe,
Parce que ton amour qui jamais ne me trompe,
Avoit ſes fondemens fermement cimentés
Avant que ceux du monde euſſent été jettés.
Quant au monde il ſe trompe, & court à ſa ruine,
En ne connoiſſant pas ta Majeſté divine ;
Il s'aveugle en croyant qu'il a les yeux ouverts,
Puiſqu'il ne te voit pas quand il voit l'Univers ;
Et comme à l'ignorance il a joint la malice,
Il aura pour ſalaire un éternel ſupplice.
Mais moi je connois bien ta royale grandeur ;
Et mon œil voit à clair ta divine ſplendeur ;
Je te connois autant que le monde t'ignore,
Autant qu'il te mépriſe, autant mon cœur t'adore.
Auſſi ton bras puiſſant fera ce que je veux
En faveur des élus pour qui je fais des vœux :
Et ce qui doit auſſi fonder leur eſpérance,
C'eſt que dans ma perſonne ils ont vu ta puiſſance:
Ils ont bien apperçu que ton autorité
Éclatoit dans la nuit de mon infirmité,
Au travers du bandeau de ma nature humaine,
Ils ont vu rayonner ta vertu ſouveraine.
Tout cela vient de moi, j'ai mis devant leurs yeux
Ta Majeſté ſuprême, & ton Nom glorieux.
Et bientôt mon eſprit leur fera mieux connoître
Tes attributs divins, tes vertus & ton être :
Afin que m'ayant fait l'objet de ton amour,
Pour avoir mis ta grâce, & ta gloire en leur jour,
Ce même amour auſſi faſſe entrer en leurs ames
Ses rayons éclatans, ſes éternelles flammes :
Et que comme à jamais tu demeures en moi.
Auſſi je ſois en eux, & que tous ſoient en toi.
Là le Seigneur s'arrête, & ſon ame s'élève,
Et monte juſqu'au ciel au moment qu'il achève.
Les ſiens quoi que touchez de ſa prochaine mort ;
Avec lui prennent part à ſon divin tranſport ;

Que ce divin langage à d'attraits, & de charmes !
Qu'il peut donner de joie, & retenir de larmes,
Et qu'il peut relever les eſprits abattus,
En r'allumant en eux le flambeau des vertus,
Qu'une oraiſon pareille, & faite de la ſorte,
Pour toucher & fléchir, eſt pénétrante & forte :
Le Dieu fort qui peut tout ne peut y réſiſter,
En l'attaquant ainſi l'on peut le ſurmonter ;
Il perd avec honneur le titre d'invincible,
Et ſa gloire s'accroît quand il ſe rend ſenſible :
Quand ſa juſte rigueur le porte à t'accuſer,
La prière le touche, & fait tout excuſer.
Comment n'admirer point, & toutefois connoître
L'ardente charité que Jéſus fait paroître ?
Lui-même avoit beſoin de conſolation,
Pour ſoutenir le poids de ſon affliction :
Il fallut que du ciel il fit deſcendre un Ange,
Pour donner quelque trève à ſon tourment étrange.
Cependant oubliant ſa peine & ſes liens,
Il penſe à ſes élus, il conſole les ſiens :
Dans l'extrême douleur dont ſon ame eſt atteinte,
C'eſt pour eux ſeulement qu'il témoigne ſa crainte :
Au lieu de lamenter pour ſon mal violent,
Il fait voir à ſa troupe un Jéſus conſolant.

Fin du douzième Livre.

EMANUEL,

OU

PARAPHRASE

ÉVANGELIQUE.

LIVRE TREIZIÈME.

JÉSUS SOUFFRANT.

ARGUMENT.

Ce livre contient les ſouffrances du Seigneur dans le Jardin, dans le grand Conſeil, au Palais d'Hérode, chez Pilate, & ſur le Mont Calvaire. Ce ſujet eſt trop connu avec toutes ſes circonſtances pour le particulariſer ici davantage.

MA Parole diſpute avec le ſilence,
Entre deux paſſions mon ame eſt en balance ;
La triſteſſe & la joie ont partagé mon cœur,
Et plus il y ſuccombe, & plus il eſt vainqueur :
EMANUEL mourant fait naître dans mon ame,
L'une comme un glaçon, l'autre comme une flamme :
La triſteſſe ſaiſit, & glace mes eſprits,
Voulant mettre un obſtacle à l'ouvrage entrepris.
O doux & grand Sauveur ! le fardeau de ta chaîne
Fait ſuccomber mon ame, & la met à la gêne :
Ta douleur eſt la mienne, & l'horreur de ta croix
S'efforce de m'ôter l'uſage de la voix :
Tes cloux navrent mon cœur, ta lance me tranſperce,
Et ton angoiſſe m'eſt une rude traverſe.
Le cœur me ſaigne, ô Dieu ! lorſque je vois ton ſang
Couler à gros bouillons de ton précieux flanc ;

Quand je vois qu'on t'outrage, on me fait injuſtice,
Et ton cruel trépas m'eſt un cruel ſupplice.
Mais d'un autre côté ta précieuſe mort
Fait naître en moi la joie, & ſon divin tranſport,
C'eſt pour me racheter, mon Sauveur & mon Maître,
Que tu t'es laiſſé vendre, & livrer par le traître ;
Tes injuſtes liens ont briſé tous mes fers,
Et ta captivité m'arrache des enfers ;
Ta honte eſt mon honneur, & ta croix eſt l'échelle,
Par où je dois monter à la vie éternelle,
Clément EMANUEL, ta condamnation
Imprime dans mon cœur mon abſolution :
Ton ſang eſt mon lavoir, ta mort me rend la vie
Que l'enfer & la mort m'avoient preſque ravie.
Que ta mort, ô Sauveur ! ranime mes eſprits,
Mette au jour, faſſe vivre, & fleurir mes écrits :
Que ton eſprit réchauffe, & faſſe enfler ma veine,
Que d'un feu nourriſſant elle ſe trouve pleine :
Donne-moi les couleurs, & conduis mon pinceau
Pour peindre au vif tes fers, ta croix, & ton tombeau,
Afin que le pécheur contemplant ton ſupplice,
Meure à l'iniquité, pour vivre à la juſtice.
Le grand conſeil des Juifs, & damnable & cruel,
Voulant ôter la vie au grand EMANUEL,
Animé de ſatan, s'aſſemble chez Caïphe,
Qui pour lors exerçoit la charge de Pontife,
L'extrême paſſion cauſe l'aveuglement,
Chacun dit ſon avis tumultuairement :
Nous dormons, diſent-ils, & notre négligence
Pourroit bien devenir une extrême imprudence,
On ne peut pas nier que ce Nazarien
Affectant, quoiqu'il nie, un règne terrien :
Malgre tous nos efforts, & nos zélés obſtacles,
Par tout traine avec ſoi la pompe des miracles :
Les démons de l'enfer, la nature & ſes lois,
Perdent toute leur force au ſeul ton de ſa voix :
Nous en ſommes témoins, & perſonne n'ignore
Que le peuple le ſuit, & l'admire & l'adore.
De là vient tout le mal, & ſi dans peu de jours
Cet auguſte conſeil n'en arrête le cours ;

Jéſus continuant de faire tous ces ſignes,
Rendant ſon Nom fameux par ſes vertus inſignes,
Pourra venir à bout de ſes vaſtes projets,
Et faire que les Juifs deviendront ſes ſujets.
Pour moi je vois déjà leur perte inévitable,
L'Empereur nous prépare un état déplorable :
Nous aurons ſur les bras ſes fortes légions :
Qui viendront inonder ces belles régions :
Nous verrons, mais trop tard, que la foudre de Rome
Vengera ſur nous tous le crime d'un ſeul homme.
Le fer, le feu, le ſang, la faim, la cruauté
Dévoreront les Juifs, le temple & la cité.
La choſe étant ainſi, dit le Souverain prêtre.
Le moins prudent de tous peut aiſément connoître,
Qu'il eſt expédient pour notre nation
Que Jéſus porte ſeul la condamnation :
Et qu'il faut immoler cette ſeule victime,
Pour ſauver tout le peuple, & conſerver Solyme :
Il ne dit pas cela de ſon ſeul mouvement,
Dieu voulut préſider à ſon raiſonnement.
Ce Prêtre Souverain parlant en politique,
Prédit à tous les Juifs d'un eſprit prophétique,
Que l'innocent Jéſus verſeroit de ſon flanc
Pour l'égliſe de Dieu tout ſon précieux ſang :
Que la mort de Jéſus d'un infini mérite,
Expieroit les péchés du peuple Iſraëlite,
Et de tous les Gentils d'ignorance couverts,
Que Dieu raſſembleroit des bouts de l'univers,
Ce ſalutaire avis ſatisfait l'aſſemblée,
Elle en vit l'importance, & ne fut plus troublée :
Tous ſans exception & d'un commun accord
Ennemis de Jéſus réſolurent ſa mort :
Ajoutant ſur la fin ce trait de leur ſageſſe,
C'eſt qu'il falloit ſans bruit le prendre par fineſſe,
Craignant qu'un peuple ému ne fruſtrât leur déſir,
Si par la force ouverte on vouloit le ſaiſir,
Il fut auſſi porté par la même ſentence,
Que ſi quelqu'un d'entr'eux avoit la connoiſſance
Des lieux où le Seigneur ſe retiroit la nuit,
Il en donnât avis, & qu'on le prit ſans bruit.

Dans cette conjoncture un monſtre abominable,
Un Judas parricide, & poſſédé du diable,
Vint offrir au conſeil de mettre entre leurs mains
Jéſus de Nazaret, le Sauveur des humains.
Que me donnera-t-on, dit-il, au premier prêtre,
Et je vous livrerai mon Seigneur & mon maître?
Sois nous, lui dirent-ils, fidèle & diligent,
Nous t'allons conſigner trente pièces d'argent.
La propoſition qu'on fait à cet avare
Le ravit, & le rend parricide & barbare:
Prêtres, Phariſiens, & docteurs de la loi,
Oſez-vous vous fier en un homme ſans foi?
Donnez-moi quelques gens, dit-il au Conſiſtoire,
Et je les conduirai dans l'ombre la plus noire,
Juſques dans ſa retraite, où je leur ferai voir
Le plus grand ennemi que vous puiſſiez avoir.
Mais pour mieux réuſſir, dites à vos gens d'armes
Qu'ils prennent des flambeaux, des bâtons & des armes:
C'eſt ici le ſignal que je leur donnerai,
J'embraſſerai Jéſus, & je le baiſerai.
Pendant que l'apoſtat agit en cette ſorte,
Pour conduire de nuit ſa damnable cohorte:
Jéſus avec les onze accompagnans ſes pas,
Sort de Jéruſalem après le ſaint repas:
S'éloigne de Sion, deſcend à la campagne,
Traverſe le torrent, monte ſur la montagne,
Entre dans un jardin nommé Gethſémané,
Où ce Dieu Tout-puiſſant parut fort étonné;
Arrêtez, leur dit-il, demeurez derrière,
Pour me donner lieu de faire ma prière.
Vous fils de Zebedée, & toi Pierre avec eux,
Suivez-moi dans l'endroit, où je ferai mes vœux.
Là Jéſus ſe voyant dans une triſte attente,
Se donne à la frayeur, s'afflige & ſe tourmente:
Mon ame, diſoit-il, triſte juſqu'à la mort,
Quand je vois tant d'écueils qui m'éloignent du port.
N'avancez pas plus loin, & qu'aucun ne ſommeille,
Vous devez bien veiller, puiſqu'il faut que je veille:
Veillez donc, & priés avec affection,
Pour ne ſuccomber point à la tentation.

À ces mots il les quitte, & loin d'un jet de pierre,
S'agenouille, ſe jette, & ſe proſterne en terre:
Le poids de ſa douleur empêche que ſes yeux
Ne puiſſent s'élever & regarder les cieux.
Mon Père, diſoit-il, ſans choquer ta juſtice,
Si tu me diſpenſois de boire ce Calice!
Mais j'étouffe en naiſſant ce naturel déſir:
Je ſais ta volonté, je ſuis ton bon plaiſir.
Le Seigneur par trois fois tint ce même langage,
En élevant le cœur, & baiſſant le viſage:
Sa bouche prononça, comme étant aux abois,
Cette ardente oraiſon d'une mourante voix:
En faiſant un effort, comme dans l'agonie
Accablé ſous le faix de la peine infinie,
Une ſueur de ſang humecta tout ſon corps,
Tant ſon ame faiſoit de violens efforts:
Et la terre reçut cette ſueur ſanglante
Avec honneur extrême, étonnée & tremblante.
Jéſus retourne aux ſiens, & les trouve endormis:
Ce que leur reprochant: Quoi! dit-il, mes amis,
Vous dormez comme on fait dans une paix profonde,
Lorſqu'on va mettre à mort le Rédempteur du monde?
N'avez vous pû veiller pour une heure avec moi?
Faites-vous ainſi luire, & briller votre foi?
Votre eſprit témoignoit beaucoup de promptitude,
Quand nous ſommes venus à cette ſolitude;
Mais votre chair rebelle en cette extrêmité,
Fait voir ſa peſanteur, & ſa fragilité:
Si vous n'êtes touchez après un tel reproche,
Au moins conſidérez que l'ennemi s'approche:
Avancez, & pour moi je ne recule pas,
Dieu m'appelle à ſouffrir: & je cours au trépas.
Sitôt que le Seigneur eut parlé de la ſorte,
Judas vint à grands pas, ſuivi de ſa cohorte,
Et ſuivant le ſignal qu'il leur avoit donné,
Alla baiſer Jéſus, qui parut étonné.
Quoi Judas, lui dit-il, eſt-tu devenu traître?
A la fureur des Juifs, veux tu livrer ton maître?
Homme ſans piété, qui t'amène en ce lieu?
Veux-tu faire mourir ton Seigneur & ton Dieu?

Lors Jéſus ſe tournant, & vous troupe inhumaine,
Qui cherchez vous ici ? dites ce qui vous mène ?
Alors pour faire voir que ſans ſa volonté
Il n'eût été jamais, ni pris, ni ſurmonté,
Son invincible bras fit que ces gens de guerre
Furent tous repouſſez, & renverſez par terre.
Dès qu'ils purent entendre, & ſe lever & voir :
C'eſt Jéſus, dirent-ils, que nous voulons avoir :
Je le ſuis, leur dit-il, contentez votre envie.
Je mets entre vos mains ma perſonne & ma vie :
Mais emmenez-moi ſeul, laiſſez aller ceux-ci,
C'eſt pour eux, non pour moi, que je ſuis en ſouci :
Quoique Dieu par vos mains me conduiſe au ſupplice,
Il ne veut pourtant pas qu'aucun des miens périſſe.
Comme il parloit ainſi, tous ces Juifs inhumains
Mirent ſur le Seigneur leurs ſacrilèges mains :
Alors Pierre animant ſon zèle & ſon courage,
Voulut le garentir de ce mortel outrage
(Comme ſi le vainqueur eût pris loi des vaincus)
Et coupa d'une épée une oreille à Malcus.
Mais, ô pouvoir divin ! ô bonté ſans pareille !
Jéſus quoi qu'outragé lui remit ſon oreille.
Monſtres d'aveuglement, & d'inhumanité,
N'apercevez vous rien de ſa divinité,
Du moins reconnoiſſez qu'il blâme la vengeance,
Puiſqu'il fait à Cephas une telle défenſe.
Simon, dit-il, remets ton épée au fourreau,
Et ne m'arrache point à l'injuſte bourreau :
Sache que ſi de ſang quelqu'un teint ſon épée,
Il faut que du ſien propre une autre ſoit trempée.
S'il étoit à propos de faire quelque effort
Pour répouſſer la force, & la honte & la mort,
Mon Père, dont le ciel raconte les louanges,
M'auroit bien envoyé douze légions d'Anges :
S'il étoit à propos de prolonger mes jours
Il y mettroit la main ſans ton foible ſecours,
Ne t'oppoſe donc point au cours de ſa juſtice,
Laiſſe-moi de ſa main recevoir ce calice :
Il faut que l'écriture en ce fâcheux moment
Ait pour votre ſalut ſon accompliſſement.

Et vous qui nous cauſez de mortelles allarmes,
A quoi bon ces liens, ces bâtons, & ces armes ?
Votre force eſt injuſte, & n'a point de couleur,
Suis je un brigand cruel ? un inſigne voleur ?
Quoi! ſuis-je un homme impié ou de mauvais exemple!
N'ai-je pas tous les jours enſeigné dans le temple ?
C'étoit-là qu'il falloit mettre les mains ſur moi,
Si cela ſe pouvoit ſans tranſgreſſer la loi ?
Mais c'eſt ici votre heure, où votre violence
Opprime dans la nuit la plus claire innocence.
Ce diſcours ne fit rien ſur ces cruels eſprits,
Sinon qu'il redoubla leur rage & leur mépris.
Ces ſoldats inſolens ſembloient voler de joie,
D'avoir entre leurs mains une ſi belle proie ;
Nommans leur ſacrilège un glorieux ſuccès,
Tant ils portoient leur rage à ſon dernier excès.
Les diſciples voyans où tendoit cet outrage.
Se donnent à la crainte, & perdent le courage.
L'inſolence des Juifs, leur injuſte fureur,
Jette dans leurs eſprits une étrange terreur,
L'image de la mort leur fait prendre la fuite,
Jéſus abandonné n'en voit plus à ſa ſuite,
Ils ſont tous diſperſez comme dans les combats :
La priſe du grand chef diſſipe les ſoldats.
Quelqu'un plus hardi qu'eux, au bruit de cette priſe
Voulut voir le ſuccès d'une telle entrepriſe ;
La troupe des Sergens le vit accourir ſeul,
Sans armes à la main, & couvert d'un linceul,
Mais ayant ſur les bras cette troupe inhumaine,
Comme s'intéreſſant pour Jéſus qu'on emmène,
De peur d'être arrêté, & peur d'être connu,
Il laiſſa ſon linceul, & s'enfuit tout nud.
Cependant le Seigneur fut conduit chez Caïphe,
Où tout le conſiſtoire auteur de ce pontife,
Témoigna hautement ſa ſatisfaction,
D'avoir enfin Jéſus en ſa poſſeſſion.
Leur chef l'interrogeant & de ſon origine,
Et de ſes ſectateurs, & touchant ſa doctrine,
Jéſus lui répondit, j'ai fait voir qui je ſuis,
Ignorans & ſavans en ſont aſſez inſtruits,

J'ai fait du Temple Saint ma plus célébre école,
J'y faiſois tous les jours retentir ma parole ;
Et dans la ſynagogue on m'a vu fréquemment
Annoncer ma doctrine aſſez ouvertement.
M'a-t-on vu me cacher ? le jour m'a vu paroître,
Interroge donc ceux qui peuvent me connoître,
A ce diſcours modeſte, un ſergent inſolent
Lui donna de ſa verge un coup très-violent,
Et même il ajouta cette injure à l'outrage,
C'eſt là ton Souverain, lui tiens-tu ce langage ?
Apprends à parler mieux, apprends l'humilité,
L'arrogance ſied mal à ta captivité.
Jéſus dans ce mépris montrant une ame haute,
Si j'ai failli, dit-il, fais connoître la faute :
Mais ſi j'ai bien parlé, pourquoi me frapes-tu ?
Tires-tu vanité d'opprimer la vertu ?
Ce dilemme ferma la bouche à l'inſolence,
Et fit pour un moment triompher l'innocence :
Mais le conſeil ſembla ſe roidir & s'armer,
Et faire des efforts afin de l'opprimer.
Il produiſit des gens, dont les faux témoignages
Couvrirent ce ſoleil comme d'épais nuages :
Mais ce fut vainement, & tous ces faux témoins,
Ne firent que tromper leur attente & leurs ſoins.
Toutefois à la fin deux méchans s'approchèrent,
Qui vinrent l'accuſer, & qui lui reprochèrent,
D'avoir dit, qu'il pouvoit raſer le Temple Saint,
Avec le grand enclos dont il étoit enceint :
Et par un beau ſuccès qui n'eut jamais d'exemple,
Rebâtir en trois jours, & relever ce temple.
Alors Caïphe dit, criminel, réponds-moi,
Ois-tu ce que ceux-ci dépoſent contre toi ?
As tu quelque raiſon qui ſerve à ta défenſe ?
Pour te juſtifier n'as tu que le ſilence ?
Je t'adjure en ce lieu par le Dieu Tout-puiſſant,
Qui ſe ſied au-deſſus du ciel reſplendiſſant,
Dis-nous, eſt-tu le Fils de ce Dieu redoutable,
Le grand EMANUEL, & le Chriſt adorable ?
Parle-nous franchement, eſt-tu le Rédempteur
Le grand Roi d'Iſraël, & ſon Reſtaurateur ?

Qui, dit-il, je le ſuis, & vous le devez croire,
Je ſuis le Fils de Dieu, je ſuis le Roi de gloire.
Mon état contemptible, & mon infirmité
Retiennent vos eſprits dans l'incrédulité :
Mais quand vous me verrez à la droite du Père,
Et revenir du ciel en ce lieu de misère,
Dans un char compoſé de nuages de l'air,
D'où je ferais ſortir, & la foudre & l'éclair :
Vous direz, mais trop tard, ſa gloire ſans ſeconde,
Nous fait bien voir qu'il eſt le Rédempteur du monde.
Le Pontife à ces mots déchirant ſes habits,
Quoi ! faut il des témoins ? Dites-en votre avis,
Vénérables anciens, vous oyez ſon blaſphême,
Ce coupable imprudent ſe condamne ſoi-même.
Là d'une voix commune, & d'un commun accord,
Ce damnable conſeil le condamne à la mort :
Les ſujets criminels prononcent la ſentence
Au Juge, au Souverain couronné d'innocence.
Après l'aveuglement d'une ſi noire erreur,
Les Juifs ſans piété vont juſqu'à la fureur,
L'un invente, & lui dit toute ſorte d'outrage,
L'autre rit de ſes maux, & lui crache au viſage :
Plus il paroît bénin, plus on voit qu'il eſt doux,
Et plus on prend plaiſir à le charger de coups.
On joint les cruautés avec la moquerie,
L'injurieux mépris avec la barbarie.
Avec un voile épais on lui bande les yeux,
Et le Seigneur reçoit des coups de divers lieux.
Qui t'a frappé ? dit-on : Prophétiſe, devine :
Meſſie, étale-nous ta ſcience divine :
Mais détournant les yeux de l'inhumanité,
Il les porte, ô douleur ! ſur l'infidélité,
Pierre, quoique tremblant, & ſe tenant derrière.
Vint pourtant dans la cour, où trouvant la portière,
Elle lui demanda ſi Jéſus n'étoit pas
Le Maître infortuné dont il ſuivoit les pas ?
Nullement, lui dit-il, Jéſus n'eſt point mon maître,
Tout autre mieux que moi le pourroit bien connoître.
La crainte de la mort fait juſques à trois fois,
Que la foi du diſciple eſt réduite aux abois :

Son flambeau ne meurt pas, & n'éteint pas ſa flamme,
Mais il cache ſon feu dans le fond de son ame ;
Et pour l'extérieur Saint Pierre ſe dément,
Il renonce à Jéſus, & même avec ſerment,
Au lieu de l'avouer en ſouffrant le martyre,
Il ſe parjure, il nie, on l'entend ſe maudire.
Sitôt qu'il eut commis un acte ſi méchant,
Le coq battit de l'aîle, & fit ouir ſon chant.
Jéſus regarda Pierre, & mit en ſa mémoire
Cette prédiction qu'il ne vouloit pas croire.
Pierre avant que le coq ait preſſenti le jour,
Et redoublé ſon chant pour hâter ſon retour,
Tu feras le ſerment de ne me point connoître,
Et juſques à trois fois tu renieras ton Maître.
Pierre alors ſe jetta dans un vif repentir,
On le vit s'emporter, & bruſquement ſortir.
Son cœur s'enfle & gémit, ſes yeux fondent en larmes,
Il tourne contre lui ſes forces & ſes armes :
Il ſe veut tout le mal dont il peut être auteur,
Et trouve grâce enfin devant ſon Rédempteur.
Mais toi, traître Judas, le remords de ton crime
N'admet pour l'expier que toi ſeul pour victime.
Tu vas montrer aux Juifs ta faute & ton effroi.
Ils irritent ton mal en ſe moquant de toi :
Tu leur rends leur argent mis en un cimetière,
Et pour mal achever ta funeſte carrière,
Tu te pends d'un licol, pour finir ton malheur,
Et ce mortel remède augmente ta douleur.
Criminel & bourreau, tu cauſes ton ſupplice,
En te jettant au fond d'un affreux précipice.
Dès que les beaux rayons de l'œil de l'univers
Eurent vu l'Orient, & ſes peuples divers :
Et qu'en Jéruſalem la fureur & l'envie.
Tâchoient de mettre à mort le Prince de la vie,
Les Juifs qui n'avoient plus aucun pouvoir en main,
Amenèrent Jéſus au Gouverneur Romain.
Cet homme, dirent-ils, n'eut jamais ſon ſemblable,
De tous les criminels, il eſt le plus coupable.
Il veut porter le peuple à la ſédition,
Et cauſer mille maux à cette nation.

Il dit que le Jordain payant tribut au Tibre,
Fait bien voir à chacun que le Juif n'eſt plus libre :
Que l'Empire Romain, (dont on ſe doit louer)
Eſt un joug trop peſant que l'on doit ſecouer.
La Galilée a vu naître, & parler cet homme ;
Et connoit avant nous, qu'il hait le nom de Rome.
C'eſt un Nazarien, ennemi de la loi,
Qui veut malgré Céſar prendre le nom de roi.
Dès que Pilate ſut que ce nouveau monarque
Étoit un des ſujets d'Hérode le Tétrarque,
Il renvoya Jéſus devant ſon tribunal,
Quoique ces deux rivaux fuſſent alors fort mal.
Hérode en fut ravi, croyant voir des miracles,
Qui fuſſent à ſa cour d'agréables ſpectacles :
Il ne peut rien cacher de ſon raviſſement,
Et voulut voir Jéſus avec empreſſement.
Il l'interrogea donc, mais ſon grave ſilence
N'entretint Antipas que de ſon innocence :
Jéſus ne réput point ſa curioſité,
Et parmi les mépris maintint ſa gravité.
Sans honte il fut mocqué d'une horde inſolente ;
Sans trouble il vit agir la troupe turbulente ;
Et l'habit blanc qu'il eut, Symbole de candeur,
Orna malgré les Juifs ſon auguſte grandeur.
Eux dans la paſſion que l'eſpérance flatte,
Ramènent le Seigneur d'Antipas à Pilate,
Qui dit à Jéſus-Chriſt, eſt-tu le Roi des Juifs ?
Parle ſans déguiſer, Oui, dit-il, je le ſuis :
Mais cet aveu hardi n'a rien qui me confonde,
Mon règne eſt tout divin, il n'eſt point de ce monde :
Certes ſi j'exerçois un règne d'ici bas,
Je ſerois en état de donner des combats :
Mes gens s'efforceroient d'appuyer ma couronne,
Et d'empêcher les Juifs d'outrager ma perſonne :
Je ſuis (& c'eſt bien plus) un Roi Spirituel ;
Que les Oracles ſaints nomment EMANUEL.
Je ſuis venu du ciel pour gouverner l'égliſe,
Il faut que je la ſauve, & que je la conduiſe :
J'ai pour ſceptre à la main l'auguſte vérité,
Et qui croit eſt ſoumis à mon autorité.

Qu'eſt ce, dit le Préteur? Qu'eſt-ce que tu veux dire,
Par cette vérité, ſceptre de ton Empire ?
Sans attendre un moment que Jéſus répondit,
Et dévoilât la choſe, afin qu'il l'entendit,
Il dit au peuple Juif, ce Jéſus eſt ſans crime,
Son abſolution eſt juſte & légitime.
Alors on s'écria d'une commune voix,
Qu'il finiſſe ſes jours ſur infame croix.
Je veux, dit le Préteur, que Jéſus ſoit coupable,
(Le contraire pourtant me paroît véritable)
Mais ayant pratiqué, non ſans grande raiſon,
De tirer tous les ans quelque Juif de priſon ;
Voulez vous qu'en ce jour, veille de votre fête,
De ce prétendu Roi je conſerve la tête ?
Que l'ôtant des écueils, je le conduiſe au port,
Et que par ma bonté, je l'arrache à la mort ?
Non, non, dirent les Juifs, c'eſt en toi qu'il ſe fie,
Mais il eſt trop méchant, ôte, & le crucifie,
Veux-tu nous obliger ? Donne-nous Barrabas,
C'eſt lui que nous voulons exempter du trépas.
Énorme ſacrilège ! Aveuglement extrême !
On préfère le crime à l'innocence même :
Un ſcélérat horrible, un monſtre criminel,
Eſt plus conſidéré que n'eſt l'EMANUEL.
Maudite nation ! tu cours à ta ruine,
Tu ne peux échapper la vengeance divine.
Pilate ayant pitié de l'état du Sauveur,
Le traite injuſtement pour lui faire faveur :
Il ordonne le fouet par ces fiers ſatellites :
A celui qu'il nommoit roi des Iſraëlites :
Eſtimant que l'horreur de cette queſtion
Produiroit dans les Juifs quelque compaſſion :
Et que leur rage enfin étant comme aſſouvie,
Ne les preſſeroit plus d'attenter à ſa vie.
Les ſoldats animés, & le fouet en main,
Mirent Jéſus en ſang par un acte inhumain :
Et pour mieux inſulter aux tourmens qu'on lui donn
Plièrent une épine en forme de couronne,
La mirent ſur ſa tête, & pour ſon vêtement
Aſſortirent la pourpre à ce bel ornement.

Roi des Juifs, disoient-ils, Monarque redoutable,
Que ce coup te soutienne, & te soit favorable.
Jésus dans cet état, où ses maux sont réduits,
Est par le Gouverneur produit devant les Juifs.
Peuple, leur dit Pilate, écoutez, voici l'homme,
Que vous voyez contraire à la grandeur de Rome:
Il vient d'être gêné, mais je ne trouve point
Qu'il soit, comme l'on dit, criminel en ce point:
Si vous n'êtes contens, votre rage est extrême,
Puisque ce misérable est l'innocence même.
Ah! lui dirent les Juifs d'un ton audacieux,
Et d'un cri redoublé, qu'ils poussoient jusqu'aux cieux:
Cet homme est un méchant, il ne faut plus qu'il vive,
C'est l'ennemi mortel de la nation Juifve:
Il dit en blasphémant, qu'il est le Fils de Dieu,
Il profane le temple, auguste & sacré lieu:
Notre loi le condamne, il faut donc qu'il périsse,
Et nous voulons enfin qu'on nous fasse justice.
Ce discours insolent fut de telle vertu,
Que Pilate auffitôt, de quel pays est-tu?
Dit-il à Jésus-Christ, apprends moi ta naissance;
Entends-tu? réponds-moi, romps enfin le silence,
Comment ignores-tu que dans tout ce ressort
Je donne quand je veux, ou la vie, ou la mort?
Si le pouvoir d'en haut, dit Jésus à Pilate,
Si ce pouvoir qui tient la pourpre & l'écarlate,
N'autorisoit le tien par une juste loi,
Ta jurisdiction ne pourroit rien sur moi.
Pilate oyant parler d'un tribunal céleste,
Crut qu'opprimant Jésus il lui seroit funeste:
Là-dessus il prit donc la résolution
De signer à Jésus son absolution,
Sur tout quand il apprit le songe de sa femme,
Le tourment, le travail, & l'effroi de son ame:
Songe qui présageoit son supplice éternel,
S'il traitoit l'innocent comme le criminel.
Il redit donc aux Juifs, Jésus n'est point coupable,
A tort votre parti le poursuit & l'accable.
Prends garde, dirent-ils, tu te mets en hasard,
Si tu sauves Jésus, tu choqueras César:

Ce Jéſus ſe dit roi, tu connois bien Tibère,
Crains donc ſa jalouſie, & ſa juſte colère.
A ce raiſonnement Pilate ſe rendit ;
Sa crainte l'aveugla, ſa raiſon ſe perdit :
Il condamna Jéſus, qu'il confeſſoit ſans crime,
Et comme ſi ſa faute eût été légitime,
Pour mettre ſur les Juifs le crime des Romains,
Il parla de la ſorte en ſe lavant les mains.
Je ſuis très-innocent de la mort de cet homme,
Le crime eſt pour Sion, l'innocence eſt pour Rome.
Eh ! bien, dirent les Juifs, joyeux & triomphans,
Que ſon ſang ſoit ſur nous, qu'il ſoit ſur nos enfans.
Oui cruels, oui méchans, vous en portez la peine,
Vous l'avez bien prédit, la choſe eſt bien certaine :
Vous êtes toujours teints de ce ſang innocent,
Et pour vous accuſer, il eſt toujours récent :
Dieu vous perce des traits de ſa juſte vengeance,
Pour avoir opprimé ſon Fils, & l'innocence.
Sa juſtice prépare à ſon glaive tranchant
Votre race qui trempe en cet acte méchant,
Et ſa ſageſſe fait que les rois de la terre
La banniſſent par tout, & lui livrent la guerre.
Barrabas par arrêt fut mis hors de priſon,
Et Jéſus condamné contre toute raiſon :
On vit la troupe Juifve extrêmement contente,
De ce que le ſuccès ſurpaſſoit ſon attente.
Chacun avec plaiſir inſulte à ſon malheur,
Cherchant à l'outrager pour aigrir ſa douleur :
Plus il ſouffre de mal, plus ils montrent leur joie,
D'avoir entre les mains cette importante proie.
D'autre part les ſoldats, ces bourreaux inhumains,
Office trop cruel, délièrent ſes mains ;
Mais afin qu'il portât, & tînt le bois infame,
Qui devoit accabler & ſon corps & ſon ame :
En effet ſous ce faix ſon corps s'affoibliſſant ;
Quoique ce fût le corps du Seigneur Tout-puiſſant :
Il leur fallut contraindre un Simon de Cyrène,
De prendre pour Jéſus cette honteuſe peine,
Tant ils appréhendoient qu'il ne fût aſſez fort.
Pour monter au Calvaire, & là ſouffrir la mort.

Je vois Jéſus ſuivis de femmes affligées,
Qui de ſon traitement ſe ſentent outragées.
Malgré les Juifs ardens, & malgré les ſoldats,
Elles plaignent tout haut ſon injuſte trépas :
L'une atteſte le ciel, l'autre bat ſa poitrine,
L'autre implore à grands cris la vengeance divine.
Mon état, dit Jéſus aux filles de Sion,
Eſt un ſujet de plainte & de compaſſion :
Mais detournez vos yeux, & ceſſez de me plaindre,
C'eſt pour vous déſormais que vous avez à craindre :
Ce lamentable jour voit finir mes douleurs,
Mais des ſiècles verront le cours de vos malheurs.
On dira quelque jour, heureuſes les ſtériles,
Et qui n'ont rien produit pour les guerres civiles.
Heureux le vierge ſein qui n'a point allaité !
Que le ventre eſt heureux qui n'a point enfanté !
Dans ce malheur public ils diront aux montagnes,
Corps d'immenſe grandeur tombés dans les campagnes
Détachez vos rochers, & les jettez ſur nous ;
Pour nous mettre à couvert du céleſte courroux.
Que dans vos antres noirs nous trouvions un refuge
Qui nous dérobe aux yeux du rédoutable Juge.
Vous terroirs verdoyans, vous fertiles côtaux,
Vous nous avez nourris, devenez nos tombeaux.
A ces mots il arrive au haut du mont Calvaire,
Lieu funeſte pour lui, mais pour nous ſalutaire.
On ôte ſes habits, on les partage au ſort,
On écrit ſur ſa croix la cauſe de ſa mort :
On dit la vérité, quoi qu'avec raillerie,
On nous ſauve en Jéſus quoi qu'avec barbarie :
On étend ſur ſa croix le Sauveur des humains,
On perce avec des cloux, & ſes pieds, & ſes mains:
On l'élève dans l'air, on le charge d'outrage ;
Les Romains & les Juifs lui tiennent ce langage :
Toi qui défais le temple, & qui peux dans trois jours,
Rélever ſes autels, ſes lambris, & ſes tours :
Si ce diſcours n'eſt point un inſolent blaſphême ;
Deſcends de cette croix, & te ſauve toi-même.
Voici plus que jamais, & le temps & le lieu,
De prouver que tu ſois l'unique Fils de Dieu.

Eſt-tu le Roi des Juifs, le Soleil de juſtice ?
Triomphe de la mort, triomphe du ſupplice.
Arrache toi de là, nous croirons tous en toi,
Et l'incrédulité fera place à la foi ;
Ne mets-tu pas en Dieu toute ta confiance ?
Voyons ſi ſon diſcours vient à ta délivrance.
Mais Dieu puiſſant & bon laiſſeroit-il ſon Fils,
Préſenter à nos yeux un ſanglant crucifix !
Seigneur, peut-tu ſouffrir ces paroles brutales,
Cet horrible blaſphême, & ces voix infernales ?
Tu pouvois t'arracher de cette infame croix,
Et repouſſer la mort du ſeul ton de ta voix.
Oui tu pouvois alors t'arracher, & deſcendre
Pour réduire les Juifs, & les Romains en cendre ;
Tu pouvois te ſauver, mais alors il fallut
Conſommer en mourant l'ouvrage du ſalut,
Et pour tes ennemis qui terniſſent ta gloire,
(O douceur ! ô bonté d'éternelle mémoire !)
Tu demandes à Dieu qu'en exauçant tes vœux,
Il faſſe que ta mort ſoit utile pour eux,
Et lave dans ton ſang cette mortelle offenſe
Que ta charité nomme un péché d'ignorance.
Je vois le bon larron dans ſon extrêmité
Éprouver ce que peut ta grande charité.
Il diſoit au méchant qui jettoit dans ſa rage
Sur le bénin Sauveur le venin de l'outrage :
Quoi, ne crainds-tu point le Dieu juſte & puiſſant
Ignores-tu que Chriſt en ſon Fils innocent ?
Nous ſouffrons juſtement les rigueurs du ſupplice :
Mais Jéſus n'a rien fait qui choque la juſtice,
Nous méritons tous deux un ſupplice éternel,
Mais il meurt, pour ſauver le monde criminel.
Et toi Sauveur bénin qui connois ma misère,
Penſe à m'en délivrer pour être avec le Père ;
Dans l'état de ta gloire intercède pour moi,
Et rempli mes déſirs, mon attente, & ma foi.
Je le veux, dit Jéſus, & de plus je te jure,
Que ton corps ſuccombant aux tourmens qu'il endure,
Ton ame qui m'adore, & qui ſuit mes édits,
Aujourd'hui me ſuivra dans mon ſaint paradis.

Ainſi le Dieu clément, & la charité même
Semble ne penſer plus à ſon tourment extrême ;
C'eſt pour ſes rachetés qu'il donne tous ſes ſoins,
Et s'il penſe à ſoi-même il y penſe le moins.
Aſſez près de ſa croix il apperçoit ſa mère,
Avalant à longs traits une douleur amère.
Femme, voilà ton Fils, dit-il, en regardant
Le diſciple, témoin de ſon triſte accident ;
Et toi, mon bien aimé, mon diſciple fidèle,
Dont le cœur eſt pour moi plein d'amour & de zèle,
Traite-la comme mère, & deviens ſon ſupport,
Diſſipant ſes ennuis qui naiſſent de ma mort.
Ce mot lui fait penſer à ſa peine infinie,
Que le péché lui donne avec ſa tyrannie :
La nature frémit, & ſoupire avec lui,
Et ſemble prendre part à ſon mortel ennui.
Le ſoleil affligé ſe voila le viſage
D'un bandeau ténébreux, & d'un affreux nuage :
Ne pouvant voir Jéſus prêt d'aller au cercueil,
Sans couvrir l'univers d'un long manteau de deuil.
La lune ne pouvoit dérober ſa lumière,
Étant à l'autre bout de ſa vaſte carrière :
Et l'on appercevoit aucun nuage en l'air,
Qui reſſemblât à ceux où s'allume l'éclair :
Avec le Philoſophe il falloit donc conclure
Que l'on faiſoit ſouffrir le Dieu de la nature.
Pendant que cette éclipſe en trois heures de temps
Étonnoit l'univers, & tous ſes habitans,
Jéſus dans la douleur d'une ſanglante guerre,
Laiſſoit couler ſon ſang à gros bouillons ſur terre,
Et ſe ſentant chargé par la divine main
Du fardeau des péchés de tout le genre humain :
Il eſt ſaiſi d'horreur, ſon ame s'épouvante,
Étant à tout moment dans une triſte attente.
Là ſentant que ſon mal étoit comme infini,
Élie, s'écria-t-il, Lamma ſabachtani,
Dieu vengeur du péché, ta juſtice m'étonne,
Et quoi, ſera-t-il-dit, que mon Dieu m'abandonne ;
L'impiété s'aidant de la dériſion
Sur ce beau nom d'Élie fit une illuſion :

Certes, disoient les Juifs, ce criminel s'oublie,
Au lieu d'invoquer Dieu, sa bouche invoque Élie.
Voyons donc si ces cris qui sont prêts d'achever,
Feront venir Élie afin de le sauver.
Quelques-uns condamnans cette malice noire,
Et voyans que Jésus leur demandoit à boire,
Trempèrent une éponge en un certain vaisseau,
L'attachèrent au bout d'un assez long roseau,
Afin que la liqueur de cet aigre breuvage
Fit que Jésus mourant pût reprendre courage.
En effet s'éforçant pour la dernière fois
De rélever le ton de sa mourante voix :
Père, dit-il, fort haut, je dissipe ma craine,
Après m'être soumis à ta volonté sainte :
Le salut est acquis : j'achève mon dessein,
O mon Dieu ! je remets mon ame dans ton sein.
En prononçant moins haut la dernière parole,
Sa tête lui retombe, & son ame s'envole,
L'esprit quitte le corps en cette extrêmité,
Mais tous deux sont unis à la Divinité.
Les Juifs ne voulant pas (admirez la police)
Que l'on vit au Sabat des hommes au supplice,
Obtiennent du Préteur, que les cruels soldats
Rompent aux criminels les jambes & les bras,
Et que hâtans leur mort, que la nature arrête,
Ils les ôtent au soir sans attendre à la fête,
Ce traitement fut fait à ceux que les péchés
Tenoient plus que les cloux à la croix attachés :
Mais voyans que Jésus, chose extraordinaire,
Avoit rendu l'esprit par sa mort volontaire,
L'un d'eux se contenta de lui percer le flanc,
Il en sortit de l'eau mêlée avec du sang.
Tous ces événémens sont autant de mystères
Excellens & divins, sacrés & salutaires :
David avoit prédit en sa sainte ferveur,
Que l'on ne briseroit aucun os du Sauveur.
Et puis le sang & l'eau représentoient l'emblême,
L'un de l'Eucharistie, & l'autre du Baptême ;
Et Jésus dans la croix finissant ses tourmens,
Fait sortir de son cœur les deux saints Sacremens.

Fin du Treizième Livre.

EMANUEL,

OU

PARAPHRASE

ÉVANGELIQUE.

LIVRE QUATORZIEME.

JÉSUS RESSUSCITANT.

ARGUMENT.

Prodiges arrivés après la mort de notre Seigneur. Apoſtrophe aux Juifs. Sépulture du Seigneur. Le Saint Sépulchre gardé. Réſurrection de Jéſus. Apparition du Seigneur à Marie. Incrédulité des Diſciples. Apparition de Jéſus aux Diſciples. Incrédulité de Saint Thomas. Troiſième apparition du Seigneur. Priſe miraculeuſe de poiſſons. Saint Pierre confirmé. Martyre de Saint Pierre & de Saint Jean. Apoſtrophe aux Apôtres.

QUand la mort eut fermé la ſource de la vie,
Quand le Juif eut rempli ſon infernale envie :
Quand l'ame de Jéſus en faiſant un effort,
Eut laiſſé ſon ſaint Corps en dépôt à la mort :
Le voile ſeparant le lieu Saint de l'oracle,
Se fendit tout du long par un nouveau miracle,
Pour montrer que Jéſus, ſeul objet de la foi,
Diſſipoit en mourant les ombres de la loi,
Qu'il feroit des Gentils une nouvelle égliſe,
En les joignant aux Juifs diſciples de Moïſe,
Et que ſon ſacré corps en ouvrant les ſaints lieux
Nous montroit le chemin qui nous conduit aux cieux.
Dans le même moment un tremblement de terre
Sembla prédire aux Juifs une mortelle guerre,

Ayant conſidéré leur damnable fureur,
Cette terre innocente en friſſonna d'horreur,
Et montra ce que peut la vengeance Divine,
Puiſqu'elle fait trembler cette lourde machine.
Les corps ſans ſentiment ſemblèrent prendre part
Aux douleurs de Jéſus dans ſon triſte départ :
Pour lui faire un tombeau les rochers s'entr'ouvrirent;
Les cailloux les plus durs, les marbres ſe fendirent,
Faiſans voir que les Juifs remplis de cruauté
Avoient moins de tendreſſe, & plus de dureté :
Les tombeaux les plus bas en cette conjoncture,
Pour engloutir les Juifs ſe firent ouverture :
Et pour faire que Dieu retirât ſes enfans,
Non plus défigurés, mais beaux & triomphans,
De ces lieux ſouterrains quelques-uns ſe levèrent,
Jéſus reſſuſcité fit qu'ils reſſuſcitèrent,
Et furent comme lui quelques jours dans Sion
Des objets de reſpect & d'admiration.
Ces prodiges divins font que le capitaine,
Et même les ſoldats de la bande Romaine,
Sont ſaiſis de frayeur & d'épouvantement,
Et font voir en leurs corps un nouveau tremblement:
Ce Jéſus, diſoient-ils, eſt un homme céleſte,
Il eſt le Fils de Dieu, la choſe eſt manifeſte :
Vos yeux ſont déſillez, conſtamment c'eſt à tort
Que Jéſus a ſouffert cette honteuſe mort.
Juifs pleins d'aveuglement, ne vous peut-on inſtruire?
Pourquoi vous égarer quand on vous veut conduire?
Sachez que les bourreaux du grand EMANUEL,
Ont appelé ſa mort un attentât cruel :
Leur cœur a condamné leur ſacrilège ouvrage,
Leur bouche a retracté leurs paroles d'outrage,
Et leur main, mais trop tard, voudroit n'avoir point fait
Ce que leur bouche nomme un damnable forfait.
La nature a gémi voyant ſouffrir ſon Maître,
Quoiqu'elle ſoit ſans yeux, elle l'a ſu connoître,
De la mort de Jéſus elle a porté le deuil,
Et ſemble avec lui s'être miſe au cercueil.
A l'entour de la croix la troupe déſolée,
Qui ſuivoit le Seigneur depuis la Galilée,

Les femmes qui pleuroient dans ce triſte ſéjour,
Vous montrent des tableaux de tendreſſe & d'amour:
Tout convainc votre erreur, quoique rien ne vous tou-
On tache, mais en vain, de vous fermer la bouche: (che,
Vous ne condamnez point votre inhumanité:
Et vous êtes toujours dans l'incrédulité:
Votre ſceptre briſé, votre guerre civile,
Votre temple abattu, le ſac de votre ville,
Votre fuite en tous lieux, votre diſperſion,
Et le culte ceſſé de votre oblation,
Ne peuvent juſqu'ici deſſiller vos paupières,
Pour y jetter l'éclat de ſes vives lumières,
C'eſt qu'il faut adorer le grand EMANUEL,
Jéſus l'oint du Seigneur, le Roi ſpirituel.
Les jugemens de Dieu, ſes foudres, ſes tempêtes
Se forment dans le ciel, & grondent ſur vos têtes:
Tout vous montre la mort, rien que le repentir,
Ne vous en peut parer, ni vous en garentir.
Mais je n'amolis point votre obſtiné courage,
Je laiſſe au Saint Eſprit ce glorieux ouvrage:
Je retourne à mon Dieu, dont le corps ſur la croix,
Encore qu'il n'eût plus l'uſage de la voix,
Demandoit hautement avec la nature
Les honneurs de la tombe & de la ſépulture.
Deux diſciples ſecrets du Maître Souverain
Dirent ouvertement au gouverneur Romain,
Que ta bonté, Seigneur, maintenant nous permette
D'enſevelir le corps de notre grand Prophète.
Pilate s'étonna, ce diſcours le ſurprit,
Quoi! dit-il à Joſeph, a-t-il rendu l'eſprit?
Il eſt bientôt paſſé, ſa mort eſt bien ſoudaine,
Triſte & funeſte effet d'une rage inhumaine:
Mais va rendre à ſon corps le funeſte devoir,
Va, ma permiſſion t'en donne le pouvoir.
A ces mots du Préteur, Joſeph & Nicodème
Vont ôter de la croix ce corps ſanglant & blême
Le couvrent du parfum d'un baume ſans pareil,
Et font avec honneur le funebre appareil.
Mais le ſoleil couché faiſant place aux ténèbres
Ils mettent bientôt fin à ces pompes funèbres;

Aſſez près de ſa croix un ſepulchre nouveau,
Un antre ſous terrain lui ſervit de tombeau :
Deux exemples d'amour, deux femmes vertueuſes,
Magdelaine & Marie également pieuſes,
Cherchèrent le ſepulcre où git le ſacré corps,
Qui n'eſt plus tributaire à l'empire des morts :
Diſciples de Jéſus, ces généreuſes ames
Ont plus de foi que vous, plus d'amoureuſes flammes :
Le ſexe plus enclin à la timidité,
Vous la laiſſe en partage, & prend la fermeté :
Les diſciples ſecrets condamnans votre crainte,
Otent devant les Juifs le voile de la feinte :
Au plus fort du péril leur zèle ſe fait voir,
Et vous abandonnez votre juſte devoir.
La mort les enhardit, elles vous intimide :
Le zèle les conduits, & la crainte vous guide :
Avouez franchement, confeſſez avec moi
Que vous fûtes alors gens de petite foi.
Mais je n'ai pas deſſein de ternir votre gloire :
Votre foi chancela, mais elle eut la victoire,
Votre zèle à la fin remplit tout l'univers,
Et montra ſon éclat à cent peuples divers.
Que ce ſujet eſt beau, mais le mien me r'appelle
A voir l'impiété d'une troupe infidèle.
Au ſaint jour de Sabbat, le Sacrificateur
Des Lévites ſuivi, vint trouver le Préteur.
Seigneur, lui dirent-ils, il nous ſouvient encore
Que ce grand ſéducteur, qu'un peuple vil adore,
Diſoit de ſon vivant, qu'en effet il mouroit,
Mais qu'au troiſième jour il reſſuſciteroit,
Afin donc d'empêcher en cette conjoncture,
Que rien ne favoriſe une telle impoſture,
Commande à tes ſoldats d'aller au monument,
Et pendant ces trois jours le garder ſurement.
Ainſi parlent les Juifs, & le Préteur Pilate
Reçoit civilement ce diſcours qui le flate,
J'accorde, leur dit-il, ce que vous demandez,
Aſſurez le tombeau comme vous l'entendez ;
Y ſuis-je intéreſſé ? la choſe vous regarde,
Diſpoſez pleinement des ſoldats de ma garde.

Les Juifs autoriſés allèrent au tombeau,
Et ſur la groſſe pierre appliquèrent un ſceau :
Mais admirons ici que leur malice noire
Voulant nuire à Jéſus, travaille pour ſa gloire,
Ils veulent que les vers rongent ſon ſacré corps ;
Et ce corps à leurs yeux reſſuſcite des morts.
Leurs ſoldats & leur ſceau nous rendent témoignage
Que Jéſus vient à bout des efforts de leur rage :
Leurs ſoins malicieux, & leur précaution
Prouvent à notre foi ſa réſurrection.
Un Chérubin volant, un Ange glorieux,
Sortit de l'Empirée, & deſcendit des cieux :
Les regards pénétrans de ſa brillante vue
Étoient comme l'éclair qui fait fendre la nue :
Et ſa robe éclatante étoit d'une couleur
Qui ſurpaſſoit le lait, & la neige en blancheur.
Étant près du ſépulcre il fit trembler la terre,
Et dans le même inſtant ſa main roula la pierre,
En ſuite le Seigneur par un divin effort.
S'arracha tout d'un coup des priſons de la mort.
C'eſt à lui ſeulement, & non pas à cet Ange,
Que la vérité ſainte en donne la louange ;
Le grand EMANUEL par ſa divinité
Rendit alors la vie à ſon humanité.
Les ſoldats étonnés, voyans cette lumière,
Ne ſentirent plus rien de leur fierté guerrière.
On eût dit que le ciel eût foudroyé leurs corps,
Tant la frayeur faiſoit qu'ils reſſembloient aux morts :
Après cet accident, deux femmes vertueuſes,
Qui par leur ſaint amour ont été ſi fameuſes,
Dès que le jour parut vinrent au monument,
Et le virent ouvert avec étonnement :
Et quand dans le ſépulcre elles virent un Ange,
Une frayeur les prit encore plus étrange :
Alors l'Ange leur dit, banniſſez cette peur,
Je ſais que vous cherchez le corps du Rédempteur.
Mais il n'eſt plus ici, ſa puiſſance infinie
Vien de vaincre la mort, avec ſa tyrannie.
Allez, dites aux ſiens, que ſon corps glorieux,
Eſt ſorti de la terre, & s'en va dans les cieux :

Ce n'eſt pas au tombeau, mais dans la Galilée,
Où Jéſus doit montrer ſa face dévoilée.
Marie ayant appris ſa réſurrection
Et d'un pas diligent retournant dans Sion,
Trouva ſur le chemin ſon Sauveur & ſon Maître,
Jéſus reſſuſcité, mais ſans le reconnoître,
Mais ayant dit, Marie, elle dit, Rabboni,
Maître je reconnois ton pouvoir infini,
Rédempteur glorieux, accorde-moi la grâce
Que je tombe à tes pieds, & que je les embraſſe.
Non, non, dit le Seigneur, dans le plus haut des cieux,
Porte pour m'adorer, & le cœur, & les yeux :
J'y monterai bientôt, va le dire à mes frères,
Pour donner quelque trêve à leurs douleurs amères,
Apprenez ce myſtère, & le retenez bien,
Pour vous, je vais trouver votre Père & le mien.
Cette femme obéit ſans tarder d'avantage,
Elle alla faire aux ſiens ce conſolant meſſage :
Elle leur raconta ce qu'elle avoit appris,
Mais ſon diſcours ne put conſoler leurs eſprits :
Elle le repeta, mais ils ne purent croire,
Que Jéſus fut paſſé de la mort à la gloire.
Deux d'entr'eux toutefois par curioſité,
Soupçonnant dans la choſe un peu de vérité,
Sortirent de Sion, & pour ſe ſatisfaire,
Entrèrent au ſépulcre, y virent le ſuaire,
Les bandes, le linceul, & le triſte appareil,
Dont fut couvert l'éclat de ce divin ſoleil.
Mais leurs yeux obſcurcis dans cette conjoncture,
Ne purent clairement comprendre l'écriture.
Allans à Emaüs deux diſciples ce jour,
Y furent rencontré du Dieu de leur amour :
Il déguiſoit un peu ſa parole & ſon geſte,
Pour ne ſe rendre pas à leurs yeux manifeſte,
S'enquéroit du ſujet qui cauſoit leur ennui.
Ah ! lui dit Cléopas, nous perdons notre appui,
Et toi ſimple étranger, ne ſais-tu pas encore,
Qu'on a meurtri le Dieu que l'univers adore ?
Et que ce grand Sauveur de tout le Genre humain,
A ployé ſous l'effort du Juif & du Romain ?

Hélas ! nous eſpérions que ſon bras redoutable
Tireroit Iſraël d'un état déplorable :
Mais ſa funeſte mort fait mourir notre eſpoir,
Et nous ne voyons point ce que nous penſions voir.
Gens ſans foi, leur dit-il, ſtupides que vous êtes,
Ne comprenez-vous point les écrits des prophètes ?
Quoi ! ne falloit-il pas qu'un tyrannique effort,
Jettât le Rédempteur dans les bras de la mort ?
Et que de ſon ſepulcre il montât à la gloire,
Triomphant de la mort engloutie en victoire ?
Quoi ! les prophètes ſaints, & leurs divins écrits
N'ont-ils point là deſſus éclairé vos eſprits ?
Après ce bel exorde, il allegua Moïſe,
Et les oracles ſaints des docteurs de l'égliſe,
Leur prouvant clairement par leurs prédictions,
Les ſouffrances de Chriſt, & ſes afflictions.
Étans dans Émaüs, qui bornoit leur voyage,
Le Seigneur fit ſemblant de marcher d'avantage :
Mais avec tant d'ardeur il fut prié des deux,
Qu'enfin il fut contraint d'arrêter avec eux :
A l'heure du repas, chacun étant à table,
La bénédiction du Seigneur adorable,
Son air auguſte & doux, ſon port grave & charmant
Les tirèrent enfin de leur aveuglement :
Sa manière d'agir fit qu'ils le reconnurent,
Mais ces divins objets auſſitôt diſparurent.
Jéſus s'étant montré, fit ainſi que l'éclair,
Qui meurt dans le moment qu'on le voit naître en l'air.
Et comment, diſoient-ils, ne pouvions-nous connoître
Le viſage & la voix de notre divin maître ?
Étrange aveuglement ! Diſons la vérité,
Rien ne peut égaler notre ſtupidité.
Qui pouvoit, que Jéſus, nous faire la peinture
Des divines beautés de la Sainte écriture ?
Mais ſortons de ces lieux, retournons dans Sion,
Dire à nos compagnons ſa réſurrection :
Allons leur faire part d'une bonne nouvelle,
Qui remplira leurs cœurs d'une joie éternelle.
Ces diſciples ravis ſortirent d'Émaüs,
Et vinrent dans Sion, lieu funeſte à Jéſus.

Où tous leurs compagnons leur apprirent que Pierre
Avoit vu le Seigneur du ciel & de la terre :
Non plus comme un ſujet de triſteſſe & d'ennui,
Mais d'admiration, d'eſpérance & d'appui :
Non plus pâle & ſanglant, ſans voix, & ſans haleine,
Mais vivant, & pouſſant une voix plus qu'humaine.
Ces deux de leur côté les aſſurèrent fort
Qu'ils avoient vu Jéſus triomphant de la mort :
Et qu'en coupant le pain ſans ombre & ſans nuage,
Il avoit dévoilé ſon auguſte viſage.
Pendant que ce diſcours leur donne un ſaint plaiſir,
Et fait naître en leurs cœurs l'eſpoir & le déſir,
La porte du logis ayant été fermée,
Parce que l'on craignoit la cabale animée :
Jéſus plus triomphant, plus brillant que jamais
Paroît au milieu d'eux, & leur donne ſa paix.
Alors appercevant le trouble de leur ame,
Au lieu de vous louer faut-il que je vous blâme ?
Quoi ! je paroît, dit-il, un Phantôme à vos yeux ?
Regardez-moi de près, & me connoiſſez mieux :
Voyez, touchez mes mains, touchez mes pieds encore,
Ne ſuis je pas le Chriſt que votre cœur adore ?
Conſultez tous vos ſens, & reconnoiſſez tous
La trace de la lance, & les marques des cloux.
Un eſprit eſt ſans chair, & ſans os, & ſans veine,
Moi j'ai tout ce qu'il faut à la ſubſtance humaine.
Vous croyez foiblement lors que je dis, c'eſt moi,
La joie & le tranſport diſſipent votre foi :
Ce doute de votre ame eſt tout à fait étrange,
Donnez-moi du poiſſon, & du miel que j'en mange :
J'en prends comme autrefois, non par néceſſité,
Mais pour vous faire dire, il eſt reſſuſcité.
Quand j'étois avec vous je citois les prophètes,
Dont l'eſprit a prevu les choſes qu'on m'a faites,
Et qui dans le tableau de leur prédiction
Ont peint en traits hardis ma réſurrection.
Or les événemens vous doivent faire entendre
Ce que juſques ici vous n'avez pû comprendre.
Recevez mon eſprit, qui vous fera voir clair,
Si vous ouvrez les yeux à ce divin éclair.

Comme l'aſtre brillant d'une immenſe lumière,
Qui tous les jours commence, & finit ſa carrière,
Se levant au matin, fait que nos yeux ouverts
Contemplent les beautés de ce bel univers :
Ainſi l'Aſtre divin, le Soleil de juſtice,
En diſſipant la nuit d'un injuſte ſupplice,
Et ſe montrant aux ſiens, fit entrer dans leurs yeux
Les céleſtes rayons de ſon corps glorieux :
Dans cet heureux moment, dans cette conjoncture,
Leurs eſprits éclairez comprirent l'écriture :
Et Jéſus ajoûta, voyez qu'il a fallu
(Mon Père l'ordonnant, & moi l'ayant voulu)
Qu'on me vît m'expoſer à la mort, à la honte :
Mais que l'on vît auſſi que mon bras les ſurmonte,
En faiſant que mon corps ſoit ſorti du tombeau,
Glorieux, immortel, & triomphant & beau.
Et que les nations de la terre habitable,
A qui l'enfer prépare un état lamentable,
Sachent que les péchés qu'elles aurout commis,
Dans mon ſang précieux ſont lavés & remis.
Pour faire naître en eux ces hautes eſpérances,
Vous leur témoignerez ma gloire & mes ſouffrences :
Vous recevrez bientôt, & même dans ce lieu
L'effet miraculeux des promeſſes de Dieu,
Cependant mon pouvoir, & mes clefs ſont les votres,
D'auditeurs familiers, je vous fais mes apôtres :
Mon Père Tout-puiſſant m'a fait venir ici,
En cela je l'imite, & vous envoie auſſi.
Où vous pardonnerez, ma clémence pardonne,
Qui vous rejettera, rejette ma perſonne.
Je condamne par vous tout homme impénitent,
Et par vous je pardonne à tout cœur repentant.
A ces mots, le Seigneur ſe dérobe à leur vue,
Son départ eſt ſoudain, autant que ſa venue.
Il ne veut pas d'abord les combler de plaiſir,
Mais faire naître en eux un innocent déſir :
Il veut tant ſeulement allumer en leur ame
De la céleſte ardeur une divine flamme.
Quand Jéſus apparut, Thomas étoit abſent,
Il ne fut point touché de leur zèle preſſant :

Et lors qu'à ſon retour dans la troupe fidèle,
Ces collégues ſacrés lui dirent la nouvelle
De l'apparition de Jéſus glorieux,
Dont ils avoient repu leurs eſprits & leurs yeux :
Si, dit-il, je ne vois les marques glorieuſes,
Et les traces des cloux dans ſes mains précieuſes :
Si je ne mets mon doigt dans ſon ſacré côté,
Je ne croirai jamais qu'il ſoit reſſuſcité.
Que Jéſus ſoit paſſé de la mort à la gloire,
Ce n'eſt pas un ſuccès qui ſoit facile à croire.
Le Seigneur pour dompter cette obſtination,
Et prouver à Thomas ſa réſurrection :
Revint huit jours après, & parlant à Didyme,
Reprit avec douceur ſon doute illégitime,
Diſciple, lui dit-il, vois mes pieds & mes mains
Qu'ont percé ſans raiſon les Juifs & les Romains :
Conſidère de près, & vois chaque ſtigmate
Que m'ont fait les ſoldats par l'arrêt de Pilate :
Après cela renonce à l'incrédulité,
Et que ta foi ſuccède à l'infidélité.
Mon Seigneur, & mon Dieu, dit Thomas avec zèle,
Il eſt vrai, je le crois, Seigneur, je ſuis fidèle.
Il eſt vrai, dit Jéſus, à cette heure tu crois,
Ta foi ſe montre enfin, parce que tu me vois :
Mais ceux qui n'ont point vû, ſondez ſur l'écriture
Qui promettent ma gloire après ma ſépulture,
Et ſur tous les diſcours que je vous avoit faits,
Avant que mon ſang pur expiât vos forfaits,
Avec grande juſtice auront plus de louanges,
Quand je viendrai juger les hommes & les anges.
Après ces argumens, ne jugeriez-vous pas
Qu'il ne manque plus rien à la foi de Thomas ;
Et que ſes compagnons peuvent fermement croire,
Ayant vu Jéſus-Chriſt, & ſa brillante gloire ?
Cependant ce Sauveur pour la troiſième fois,
Se préſente à leurs yeux, leur fait ouïr ſa voix,
Sa réſurrection étant une créance,
Un myſtère ſacré d'une telle importance,
Que plus elle ſe prouve à nos entendemens,
Et plus notre ſalut a de bons fondemens.

Il fut donc les trouver au ſablonneux rivage,
Près de Tiberias il leur tint ce langage.
Enfans, avez-vous pris quelque choſe aujourd'hui?
Eux qui dans ce moment ne penſoient point en lui,
Ne reconnoiſſant point, ni ſa voix, ni ſon geſte,
Ni ſon air grave & doux, quoi qu'aſſez manifeſte,
Lui dirent ſimplement, nous avons (mais ſans fruit)
Jetté nos rets au lac, & le jour & la nuit.
Jéſus voulant alors qu'ils le puiſſent connoître
Pour vivant & puiſſant, pour Sauveur & pour Maître,
Et leur donner à tous occaſion de voir,
Moins ſon corps précieux, que ſon divin pouvoir:
Jettez, jettez, dit-il, ſans d'avantage attendre,
Ces rets infortunés qui n'avoient pu rien prendre.
Ils crurent ſon conſeil; à droite du vaiſſeau,
S'entr'aidans à jetter un long filet dans l'eau:
Et ſitôt que le plomb l'eût enfoncé dans l'onde;
Jéſus qui ſait régir les élémens du monde,
Et tous les animaux qui ſe meuvent en eux,
Fit qu'un nombre confus, grand & prodigieux,
De poiſſons excellens, comme pouſſez d'envie,
Vinrent dans leur filet, pour y perdre la vie,
Les rets ne rompit point, & pour les mettre à bord,
Les pêcheurs font long-temps un inutile effort.
L'apôtre favori, touché d'un tel ſpectacle,
Reconnut le premier que c'étoit un miracle;
C'eſt le Seigneur, dit-il, en parlant à Céphas,
C'eſt ſa puiſſante main, ne la connois-tu pas?
Pierre ſans repartir, ſentant bouillir ſon zèle,
Se jetta dans la mer du bord de la naſſelle,
Et vint juſqu'à Jéſus, ſoit, que dans ce moment
La foi fit ſe durcir le liquide élément,
Soit que plein de vigueur, d'adreſſe & de courage,
Pour nager juſqu'à terre, il mît tout en uſage.
Tous ſes ſacrés pêcheurs deſcendans du vaiſſeau,
Virent ſur le rivage un miracle nouveau,
Du poiſſon rotiſſoit ſur une ardente braiſe,
Tout étoit préparé pour repaître à leur aiſe.
O ſageſſe! ô bonté! Ce divin étranger,
Qui venant aux pêcheurs demandoit à manger;

Leur préſente à la fin toute la nourriture
Que ne pouvoient donner, ni l'art ni la nature.
Ils ne lui dirent rien ; mais après le repas,
M'aimes-tu plus qu'aucun, dit Jéſus à Céphas ?
Certes, lui dit Simon, mon cœur t'adore & t'aime,
Ton eſprit qui ſait tout, le ſait mieux que moi-même.
Pais donc, lui dit Jéſus, mes fidèles brebis,
Et le troupeau ſacré que je t'avois commis :
Ainſi que ce diſciple avoit eu la foibleſſe,
(Mais qu'il accompagna d'une ſainte triſteſſe)
De renier trois fois ſon Maître & ſon appui,
Quand il vit qu'au prétoire on s'attaquoit à lui,
Ainſi pour réparer un ſi ſcandaleux crime,
Pour lui donner le nom d'Apôtre légitime,
Jéſus veut que trois fois par ſa confeſſion,
Il prouve ſes regrets, & ſa contrition ;
Et ſache autant de fois, que ſa faute remiſe
Ne l'empêchera pas de gouverneur l'égliſe.
Mais ce gouvernement, ce grand Apoſtolât,
Pierre, te doit porter dans un ſanglant combat,
Pour annoncer Jéſus, pour fonder ſon empire
Il faut le cimenter du ſang de ſon martyre :
Ton Maître, & ton Sauveur t'adreſſant ce diſcours
Te prédit quelle mort terminera tes jours.
Toi donc, fils de Jona, Simon Pierre, ſuis-moi,
Je le veux, dit Simon, mais ce diſciple, quoi ?
Cet heureux favori qui ſait l'art de te plaire,
Que doit il faire un jour ? & que lui doit-on faire ?
Suis-moi, lui dit Jéſus, ce déſir de ſavoir,
Doit céder au déſir de faire ton devoir,
Si je veux que la mort lui cède la victoire,
Et qu'il vive toujours juſqu'au jour de ma gloire ;
Pourquoi t'en mettre en peine ? il ne t'importe en rien ;
Son devoir eſt d'aimer, & c'eſt auſſi le tien.
Ce diſcours mal compris fit eſtimer aux frères
Que ce diſciple heureux triomphant des miſères,
Triompheroit auſſi du pouvoir de la mort,
Sans jamais ſe ſentir de ſon funeſte effort.
Mais dans ce ſentiment, ils prenoient mal la choſe,
Les termes de Jéſus renverſoient cette gloſe :

Car il n'avoit pas dit affirmativement,
Je le veux exempter d'aller au monument :
Mais ſi je le voulois, mon bras eſt invincible,
Et ne peut rien trouver qui lui ſoit impoſſible ;
Toi Simon, ſuis mes pas pour monter dans les cieux,
Sois ſoumis, ſois fidèle, & non pas curieux.
Apôtres de Jéſus, qui vîtes ſa perſonne,
L'éclat dont elle brille, & dont elle rayonne,
Qui vîtes pluſieurs fois Jéſus reſſuſcite,
Qui pûtes contempler ſa ſainte Majeſté :
Que vous êtes heureux, que la mort triomphante
Subiſſe enfin le joug de ſa dextre puiſſante :
De croire fermement qu'il a dompté l'enfer,
Et briſé ſes verroux, & ſes portes de fer :
D'avoir vu que Jéſus relevé de la tombe,
Sous qui le temps fait voir que tout homme ſuccombe,
Et d'être bien certains que ſon divin flambeau
A diſſipé l'horreur, & l'ombre du tombeau :
Oui, vous avez enfin l'avantage de croire,
Auſſi bien que de voir cette brillante gloire.
Seigneur, nous croyons tous ta mort & paſſion,
Et nous croyons auſſi ta réſurrection.
L'une & l'autre nous ſert, celle-là nous délivre,
Et pour ne mourir plus celle-ci nous fait vivre.
Fais nous mourir au monde, ainſi que ſur la croix,
En portant nos péchés tu mourus autrefois.
Toi qui reſſuſcitas, qui vis malgré l'envie,
Fais-nous reſſuſciter en nouveauté de vie :
Grand Auteur du ſalut, objet de notre foi,
Seigneur, fais-nous mourir, fais-nous vivre avec toi.

Fin du quatorzième Livre.

EMANUEL,

OU

PARAPHRASE

ÉVANGELIQUE.

LIVRE QUINZIÈME.

JÉSUS SOUFFRANT.

ARGUMENT.

La transfiguration de notre Seigneur ſur le Mont Tabor, comme prélude de ſon triomphe dans le ciel. Apoſtrophe aux montagnes. Commiſſion donnée aux Apôtres ſur le Mont de Bethanie. Le triomphe de Jéſus, &c. &c. &c.

LEs combats de Jéſus ont produit ſa victoire,
Et ſa honteuſe mort a fait naître ſa gloire.
Mais comme le ſoleil près de ſon orient,
Avant que de montrer ſon viſage riant,
Fait marcher devant lui cette aurore vermeille:
Dont la vive beauté ſemble être ſans pareille,
Juſqu'à ce que lui-même efface ſa ſplendeur,
Et produiſe ſon char, ſa pompe & ſa grandeur:
En ſuite par degrés, il groſſit ſa lumière,
Et monte triomphant au haut de ſa carrière:
Là dans le plus haut point de ſa perfection,
Sa gloire nous oblige à l'admiration.
Ainſi l'Aſtre divin, le Soleil de juſtice,
En diſſipant l'horreur, & l'ombre du ſupplice,
En ſortant du tombeau, triſte & ſombre ſéjour,
Fit voir aux yeux des ſiens l'aurore de ſon jour:
Et peu de jours après ſa pompe triomphale,
Ornant de tous côtés ſa majeſté royale,

Devant eux il s'aſſit dans ſon char glorieux,
Et monta triomphant dans le plus haut des cieux.
O grand EMANUEL ! qui finis ton voyage,
Mets la dernière main à ce pénible ouvrage.
Fils Éternel de Dieu, Sauveur du Genre humain,
Tends-moi du haut des cieux ta ſecourable main,
Envoie un charbon vif, une céleſte flamme,
Qui conduiſe ma main, qui rechauffe mon ame :
Comme tu triomphas étant reſſuſcité,
Que je triomphe auſſi de mon infirmité.
O Dieu ! ne permets pas que ma main ſoit trembiante,
Quand il faut crayonner ta gloire triomphante :
Si foiblement j'ai peint un Rédempteur enfant,
Qu'en traits hardis je peigne un Jéſus triomphant.
Quand l'Eternel voulut ſous l'ancienne alliance
Donner au patriarche une ferme eſpérance,
Il lui fit contempler une apparition
Qui ſervoit de prélude à l'incarnation.
L'ange du grand conſeil, ſous une forme humaine,
Donnant, & confirmant ſa promeſſe certaine,
Afin que ce beau plan de ſon humanité
Nous fît voir ſa ſcience, & ſa divinité.
Ainſi ce même Dieu, ce Rédempteur des hommes,
Prêt à monter au ciel de la terre où nous ſommes
Pour jouir à jamais à la dextre de Dieu,
De la gloire & des biens d'un ſi raviſſant lieu :
Fit voir avant ſa mort dans une ſolitude,
Comme un échantillon, & comme un beau prélude
Du triomphe pompeux qui l'accompagneroit,
Et du brillant éclat qui le couronneroit,
Il prit donc avec lui les fils de Zebedée,
Et les mène avec Pierre au lieu de la Judée,
Qui ſurpaſſoit le plus la région de l'air,
Où ſe forment la pluie, & le foudre & l'éclair.
Quand ils eurent monté cette haute montagne,
Lieu tellement déſert, que l'horreur l'accompagne :
La face de Jéſus fut comme le ſoleil,
Qui montre en plein midi ſon pompeux appareil :
Et ſes habits changés eurent le privilège
De paſſer en blancheur la lumière & la neige :

Ce blanc repréſentoit ſa divine grandeur,
Sa juſtice parfaite, & ſa grande candeur :
Et l'éclat figuroit le ſoleil de juſtice,
Dans ce monde mortel, comme dans une lice,
Courant avec ardeur, & remportant le prix,
Sur l'enfer, ſur la mort, ſur les malins eſprits.
Pour augmenter la pompe, on apperçut Moïſe,
Ce guide d'Iſraël vers la terre promiſe :
Élie accompagnoit ce grand Légiſlateur,
Et tous deux converſoient avec le Rédempteur
Pour apprendre aux mortels, qu'à ce divin Meſſie
Les lois viennent ſe rendre avec la prophétie :
Qu'on ne ſait l'avenir qu'en conſultant ſa voix,
Et qu'on ne ſait le droit qu'en conſultant ſes lois.
Ces deux Saints glorieux deſcendus de la nue,
Parloient avec Jéſus de ſa dernière iſſue.
Pierre alors emporté dans le raviſſement ;
Dans l'admiration, & dans l'étonnement,
Ébloui de l'éclat de tous ces beaux ſpectacles :
Maître, dit-il à Chriſt, faiſons trois tabernacles
Que le plus ſomptueux ſoit deſtiné pour toi,
Et pour nous qui ſuivons ta perſonne & ta loi :
Qu'un ſoit fait pour Moïſe, & l'autre pour Élie,
Et que notre demeure ici ſoit établie.
Mais tous ſes ſens ravis étoient comme en priſon,
En parlant de la ſorte, il parloit ſans raiſon ;
Jéſus ne devoit pas demeurer ſur la terre,
Sortant victorieux d'une ſanglante guerre :
Mais monter dans le ciel à l'abri de tous maux,
Pour jouir à jamais du prix de ſes travaux :
La terre étant le champ où ſon bras doit combattre,
Et le plus haut des cieux ſon glorieux théâtre ;
Où s'étale l'éclat de ſa Divinité,
Et les rayons brillans de l'immortalité.
Pierre & ſes compagnons dans cette conjoncture
Furent environnez d'une nuée obſcure :
Alors du vaſte ſein de ce nuage épais,
Cette voix s'entendit pour un ſigne de paix.
C'eſt ici mon cher Fils, mon Fils par excellence,
De tout temps engendré de ma divine eſſence ;

Je l'aime uniquement, & je n'ai de plaiſir
Qu'à chérir cet objet de mon juſte déſir :
Diſciples de mon Fils, recevez ſa doctrine,
N'écoutez que la voix de ſa bouche divine,
Cette voix du grand Dieu ſi pleine de douceur
Les ſurprit toutefois, les remplit de frayeur,
Étonna tous leurs ſens, & les jetta par terre,
On les eût crus frappez par un coup de tonnerre.
Dans cet étonnement le Seigneur s'approcha,
Il leur dit, levez-vous : enſuite il les toucha,
Diſſipant par ſa voix la ſurpriſe & la crainte,
Dont il voyoit leur ame étrangement atteinte.
Alors en ſe levant, ils ouvrirent les yeux :
Mais ils ne virent plus les deux Saints glorieux ;
Le Seigneur étoit ſeul, & ſa gloire empruntée,
Étoit avec les Saints dans le ciel remontée :
Il étoit retourné dans ſon premier état,
Et ne rayonnoit plus d'un ſi divin éclat.
Mais ſa vertu brilloit plus que l'éclat céleſte,
En ſe montrant aux ſiens, prudent, ſage & modeſte :
N'annoncez point, dit-il, cette apparition,
Que quand vous aurez vu ma Réſurrection.
Le pompeux appareil, & l'éclat de ma gloire
Doivent venir après ma ſanglante victoire.
Olympe, mont Payen, que les Grecs & leurs jeux,
Que tant de beaux tournois ont rendu ſi fameux ;
Olympe plein de gloire, Olympe qui rayonnes
De feux de ſacrifice, & de riches couronnes :
Olympe qu'on a pris pour le ciel azuré,
Le Tabor où Jéſus s'eſt vu transfiguré,
En réputation, en gloire te ſurmonte,
Ternit tout ton éclat, & paroît à ta honte.
Tu n'as ſu couronner que des hommes mortels,
Ton dos pour les faux dieux a porté des autels,
Et ton culte, & tes jeux ont été des folies,
Que malgré tous ces dieux les temps ont abolies ;
Mais ce mont de Judée a couronné l'Auteur
De la terre & des cieux, dont il eſt le Moteur :
Les habitans du ciel vus dans cette occurrence,
Ont été les témoins de ſa magnificence :

Ce mont l'a couronné, ſans lui voir de rivaux,
Qui puiſſent égaler ſa gloire & ſes travaux :
Tabor l'a couronné d'un divin diadéme,
Et d'un échantillon de la gloire ſuprême.
Et toi ſuperbe Atlas, Atlas prodigieux,
Qu'on a dit ſoutenir le peſant faix des cieux,
Vien te jetter aux pieds du mont de la Judée,
Où la gloire du ciel crayonna ſon idée :
Tu portes des brandons, des neiges, des frimats ;
Comme pour raſſembler les différens climats,
Mais ce mont a porté le Rédempteur du monde,
Sur qui tout l'univers ſe ſoutient & ſe fonde.
Et toi mont où Moïſe eut du ciel ſes édits,
Cède au mont qui fait voir l'éclat du paradis.
Mais tous rendez hommage au mont de Bethanie,
D'où le Seigneur entra dans ſa gloire infinie,
Honorant ce beau mont, non celui de Sion,
Du ſuperbe appareil de ſon Aſcenſion.
Jéſus y fit venir ſes apôtres fidèles.
Afin de les combler de grâces immortelles.
Seigneur, lui dirent-ils, ſera-ce dans ce temps,
Que tu rendras le calme à tant d'eſprits flottans ?
Feras-tu qu'Iſraël qui maintenant ſoupire,
Remonte ſur le trône & revienne à l'Empire ?
Jéſus leur répondit que vos entendemens
Ne ſe travaillent point des temps, ni des momens,
Laiſſez Dieu déployer ſa ſcience infaillible,
Son abſolu pouvoir, & ſon bras invincible.
Repoſez-vous ſur lui, c'eſt là votre devoir,
Et bientôt ſa bonté vous fera recevoir
Les dons de ſon eſprit, qui par ſon efficace,
Vous doit mettre en état de publier ma grâce.
Allez donc en mon Nom, parcourez l'univers :
Et mettez ſous mon joug tant de peuples divers :
Baptiſez les humains, annoncez l'Évangile,
Et ſervez aux pêcheurs de refuge & d'aſile.
Ceux qui demeureront dans l'incrédulité,
Periront dans l'enfer qu'ils auront mérité ;
Ceux qui croiront en moi, lavez par le baptême,
Obtiendront le ſalut, & la gloire ſuprême.

Ils pourront en mon Nom reprimer les efforts
Des démons de l'enfer qui poſſédent les corps.
Sans avoir voyagé dans les pays étranges,
Pourront en toute langue entonner mes louanges.
Et cela ſur le champ, ſans étude, & ſans art,
Comme des truchemens envoyez de ma part.
Ils ôteront la force au venin des vipères,
Ils ſauront repouſſer les odeurs peſtifères ;
Quelques-uns d'eux prendront du poiſon ſans mourir,
Et leur attouchement ſuffira pour guérir.
Vous fidèles témoins de mes vertus publiques,
Bientôt vous obtiendrez des dons plus magnifiques,
Vous en ſerez comblez au milieu de Sion,
Cependant recevez ma bénédiction. (ces;
Comme un grand conquérant ayans dompté des prin-
Et réduit ſous ſon joug pluſieurs grandes provinces :
Dans les états conquis laiſſe des gouverneurs,
Et s'en reva chargé de lauriers & d'honneurs.
Il monte ſur un char, dont l'éclatante gloire
En termes éloquens parle de ſa victoire :
Avec beaucoup de joie il revoit ſes ſujets,
Et préſente à leurs yeux tous ſes pompeux objets.
Ses ſujets tous ravis, ornent ſa capitale,
Pour rendre, s'il ſe peut, ſa pompe ſans égale ;
Il la traverſe à peine, il va dans ſon palais,
Où règne avec lui la juſtice & la paix.
Ainſi le Rédempteur, le Sauveur de l'égliſe,
Qui par ſon propre ſang ſe l'eſt lui-même acquiſe,
Ainſi le Fils de Dieu, le grand EMANUEL,
Le Monarque abſolu, le Roi ſpirituel,
Après avoir dompté les puiſſances contraires,
Et réduit aux abois ſes plus fiers adverſaires,
Laiſſe ſes lieutenans gouverner ſes états,
En ſuivant ſes édits, ſes traces, & ſes pas :
Il leur donne à régir le globe de la terre,
Il leur commet le ſoin des reſtes de la guerre ;
Sous ſes auſpices ſaints, il veut que leur valeur
Attaque vivement, & ſurmonte l'erreur,
Et que leurs dogmes ſaints vainquent l'idolâtrie ;
Pendant qu'il s'en retourne en ſa chère patrie.

Choiſiſſant le plus haut, & le plus beau des cieux
Pour y faire à jamais ſon ſéjour glorieux.
Pour enrichir ſon char dans cette conjoncture,
Il tire des tributs de toute la nature.
La terre fait préſent de ſes ſombres vapeurs,
L'eau donne l'arc-en-ciel peint de vives couleurs :
L'air fluide & ſubtil s'amaſſe, & ſe condenſe,
Pour donner plus de corps à ſa magnificence :
Le feu lui fait préſent de ſa ſubtilité,
Le vent donne ſa force, & ſa légèreté.
Afin que ce beau char s'éclaire en ſa carrière,
Le ſoleil pour un temps lui prête ſa lumière ;
Il lui donne ſon or, & le ciel ſon azur,
La lune y fait couler ſon argent clair, & pur.
Les aſtres ſont ſes cloux & des légions d'anges,
Le cœur rempli d'amour, la bouche de louanges,
Environnent ce char, où Jéſus élevé
Voit briller tout autour un triomphe achevé.
Mais dans cet appareil, ſa divine perſonne,
L'éclat dont elle luit, & dont elle rayonne,
Ses beautés, ſes vertus ſont honte à l'appareil,
Que dreſſent l'élément, le ciel, & le ſoleil.
Tout charme, tout ravit, mais tout cède à ſa gloire,
Et ſon triomphe ſaint lui cède la victoire.
Comme le roi volant des habitans de l'air,
Dont l'œil peut regarder le ſoleil & l'éclair,
Après avoir fondu ſur une riche proie,
Qu'il déchire à loiſir, qu'il devore avec joie,
Après s'être repu des reſtes de la mort,
S'élance fortement, & ſe donne l'eſſort ;
Son plumage étendu ſe derobe à la vue :
Et monte dans les airs au-deſſus de la nue.
Ainſi Jéſus vainqueur de tous ſes ennemis,
Les ayant par ſon bras ſubjugués, & ſoumis,
Après avoir fini cette pénible guerre,
Dans ſon ſuperbe char s'élance de la terre,
Suivi de la victoire, & de ſes légions,
S'élève dans les airs, perce leurs régions,
Paſſe au-deſſus des lieux où volent les comètes,
Traverſe par degrés les ſphères des planètes.

Laiſſe derrière lui le vaſte firmament,
Perce celui qui fait le premier mouvement,
Et parvenant au haut de la voûte éthérée,
Entre enfin triomphant dans le ciel empirée :
A la dextre de Dieu fait ſon divin ſéjour,
Et ſe voit adoré d'une céleſte cour.
Météores ardens qui naiſſez des fumées,
Que le chaud, & le froid dans l'air ont allumées,
Ne le vîtes-vous pas faire honte à vos feux.
Quand il fit voir en l'air ſon triomphe pompeux ?
Aſtre pâle, & changeant, ſymbole de l'égliſe,
Lune mère des mois, ne fus-tu pas ſurpriſe,
Quand tu vis ce grand Roi monter dans ſon palais,
Mais brillant d'un éclat qui ne change jamais ?
Inépuiſable ſource, & cauſe de lumière,
Qui finis tous les ans ton oblique carrière,
Toi père des ſaiſons, ce ſoleil rayonnant
Ne te parut-il pas un objet étonnant ?
Beaux diamants du ciel, troupe belle & nombreuſe,
Lumineux ornemens de la nuit ténébreuſe,
Que devinrent alors tous vos petits flambeaux
Auprès de ſes rayons ſi brillans, & ſi beaux ?
Chœurs très-harmonieux, & des ſaints & des anges,
Qui faites un concert de céleſtes louanges :
Quel fut votre tranſport, votre raviſſement,
Quand vous vîtes Jéſus adorable, & charmant ?
Prêtez-moi votre voix pour achever l'hiſtoire
De Jéſus triomphant dans ſon palais de gloire ;
Toi Saint-Jean décri-moi la ſuperbe cité
Où brille ſon triomphe, & ſa divinité.
Elle efface par tout les beautés de la terre.
Elle ternit l'éclat, & du jaſpe, & du verre :
Rien ne peut égaler ſa céleſte ſplendeur,
Rien ne peut être égal à ſa vaſte grandeur.
Cette Jéruſalem d'admirable ſtructure
De loin montre une belle & parfaite figure,
Nous en ſavons le plan, l'ange la meſuré,
Cette céleſte ville eſt bâtie en quarré.
L'ange le dit à Jean, lui témoignant encore
Qu'un côté voit le nord, qu'un autre voit l'aurore.

Qu'un troisième côté se tourne à l'occident,
Et qu'enfin le dernier voit le climat ardent:
Trois portes en chacun également distantes,
Étalent des beautés infiniment brillantes,
Chacune est un miracle, étonnant les esprits
Qui n'en peuvent savoir la valeur, & le prix:
C'est qu'une seule perle, ô prodige céleste!
Est une seule porte aux Élus manifeste.
Chaque porte à le nom d'une tribu des Juifs.
Qui doivent être un jour dans la ville introduits:
Que dirai-je des murs qui composent l'enceinte,
Qui sont le vaste enclos de cette ville sainte?
Cette haute muraille à douze fondemens,
Dont le moindre fait honte aux plus beaux diamans,
L'Amethyste y paroît, on y voit la Topaze,
Là brille le Saphir, ici la Chrysoprase,
On y voit éclater le Béril précieux,
Et l'Eméraude y jette un beau vert dans les yeux.
L'œil se tournant ailleurs, en voit encore d'autres,
Qui portent imprimés les noms des douze apôtres,
Parce que leur doctrine est le sûr fondement
De ceux qui logeront dans ce beau bâtiment.
Si le dehors fait voir tant de hautes merveilles,
Le dedans est rempli de beautés nompareilles;
Tout est d'un or d'Ophir, & si pur & si beau,
Qu'aucun esprit ne peut en faire le tableau:
Toutefois l'art divin surpasse la nature,
Rien n'approcha jamais de cette architecture.
Quels châteaux, quels palais, quels dômes, quels lambris
Dont la moindre beauté ravit tous les esprits.
Une splendeur divine, une vive lumière
Orne l'architecture, embellit la matière.
On ne voit dans ces lieux, ni lune, ni soleil,
Dieu même y fait briller un éclat nompareil:
Un jour perpétuel en chasse les étoiles,
Les ombres de la nuit, ses rideaux & ses voiles:
Parce que les rayons de la Divinité
Ne peuvent compatir avec l'obscurité.
Un fleuve qui fait honte à la splendeur du verre,
Arrose par canaux ce céleste parterre,

Ce ſleuve a pour ſa couche un lit de ſable d'or,
Et des marbres divers revêtent chaque bord.
Des deux côtés on voit des rangs d'arbre de vie,
Où les Gentils élus contentent leur envie:
Ces arbres immortels produiſent chaque mois
Des fruits qu'on ne voit point ſur la table des rois:
Le goût eſt ſans pareil, la couleur eſt charmante,
La figure eſt très-rare, & l'odeur raviſſante,
Au milieu de la ville un trône de cryſtal
De la plus belle pierre, & du plus beau métal,
Un trône tout divin d'uſage & d'origine,
Porte ſuperbement ſa Majeſté divine:
Décrirai-je en ce lieu, peindrai-je dans mes vers
Ce comble de grandeur, ce Roi de l'univers,
Ce grand Dieu qui peut tout, peut faire ſon image,
Lui ſeul peut commencer, & finir ſon ouvrage.
Ferais-je le tableau de la Divinité,
Moi qui n'ai pû tracer ſa ſuperbe cité?
Je dirai ſeulement qu'en ce lieu de lumière
Le Seigneur triompha acheva ſa carrière,
Qu'il s'aſſit ſur le trône à la dextre de Dieu
Et prit poſſeſſion de ce ſuperbe lieu.
Là ſon humilité reçut toute la gloire
Que le Père Éternel accorde à ſa victoire.
Un arc-en-ciel ſe courbe autour de ſa perſonne,
Et ſemble rehauſſer l'éclat qui l'environne.
La blancheur de la neige éclate en ſes cheveux,
Tant ils ſont rayonnans, tant ils ſont lumineux.
Son chef eſt couronné d'un divin diadême,
Et ſon auguſte front eſt la majeſté même:
Les regards de ſes yeux ſont comme le ſoleil,
Étalant en été ſon pompeux appareil.
Il a, quand il lui plaît, une voix de tonnerre,
Qui réjouit le ciel, qui fait trembler la terre,
Et de ſa bouche ſort, comme un glaive tranchant,
Qui ſauve le fidèle, & qui perd le méchant.
Une robe ſort longue, une riche ceinture
Confirment dans le ciel ſa ſacrificature;
Et diſent hautement que ce grand Rédempteur
Eſt ſouverain Monarque & ſouverain Docteur:

Tout eſt divin en lui, tout eſt plein de merveilles ;
Et ſes moindres beautés ſont toutes nompareilles :
Il n'eſt pas juſqu'aux pieds de ce Roi ſouverain,
Qui ne jettent par tout plus d'éclat que l'airain,
Pour couronner la pompe, un nombre infini d'anges,
Et les ſaints glorieux entonnent ſes louanges :
Éternel, diſent-ils, Seigneur ta volonté,
Ton pouvoir abſolu, ta force, ta bonté,
Ton ſavoir infini, tà ſageſſe profonde
Ont tiré du néant, & l'un & l'autre monde.
Le monde inférieur eſt le grand fondement,
Sur qui tes mains ont mis le vaſte bâtiment :
Et le ſupérieur cette voûte azurée,
Ce grand ciel, ce palais d'éternelle durée,
Eſt la production, l'ouvrage de tes doigts,
Et ce qui fut toujours ton compas & tes lois.
Agneau du Dieu vivant, victime des victimes,
Tu mourus ſur la croix pour expier les crimes :
Ton ſang a racheté de toute nation
Tous ceux qui ſont l'objet de ton élection ;
Ils poſſédent tes biens, ils brillent de ta gloire,
Et goûtent avec toi les fruits de ta victoire,
Nous tous ſommes comblés de ta félicité,
Et nous poſſédons tous ton immortailté.
Auſſi nous te devons la louange immortelle,
Que peuvent concevoir nos cœurs remplis de zèle,
Dans le comble de bien nous faiſons ces ſouhaits,
A toi ſoit gloire, honneur & puiſſance à jamais ;
Que les ſiècles futurs, & l'éternité même,
Soient témoins de ton ſceptre & de ton diadême.
C'eſt ainſi que Jéſus triomphe avec plaiſir,
Et donne ce qu'il veut à ſon juſte déſir.
Mais comme les grands rois dans ces fêtes publiques,
Sont plus dignes d'honneur, plus ils ſont magnifiques,
Ils triomphent des cœurs comme des ennemis,
Quand ils ſont des préſens plus qu'ils n'en ont promis:
Ainſi notre grand Roi joint ſa magnificence
A ſa gloire, à ſa pompe, à ſa toute-puiſſance.
Il enrichit les ſiens, leur envoyant des cieux
Le grand Conſolateur, & ſes dons précieux.

Quand ces apôtres saints eurent perdu de vue
Jésus qui s'élevoit au-dessus de la nue,
Deux anges de sa part vinrent dans ce moment,
Afin de les tirer de leur étonnement,
Et pour les consoler en leur douleur extrême,
Assurèrent leur cœur qu'il reviendroit de même,
Lors que sur ce beau char, qui déroboit son corps,
Il viendroit pour juger les vivans & les morts.
Ce message divin, cette sainte promesse
Remplit leurs cœurs transis d'une sainte allègresse :
On les vit louans Dieu retourner dans Sion,
Et dix jours seulement après l'Ascension,
Pendant qu'ils présidoient sur la troupe fidèle,
Qui croyoit en Jésus, & témoignoit son zèle,
Les dons du Saint-Esprit descendirent sur eux
En figure de langue & de célestes feux.
Dès qu'ils eurent reçu des dons si magnifiques,
Ils entonnèrent tous de célestes cantiques,
Présentèrent la grâce acquise à l'univers,
Et se firent entendre à cent peuples divers.
Ce miracle inoui, ces flammes & ces langues,
Ces cantiques du ciel, ces célestes harangues,
Ce transport tout divin, & ces divins secrets
Mirent l'étonnement dans les esprits des Grecs,
Certes, disoient-ils tous, jamais choses pareilles
N'ont ébloui nos yeux, ni frappé nos oreilles.
Nous voisins du beau Nil, & nous Italiens,
Nous Parthes, nous Persans, & nous Pamphiliens ;
Nous qui sommes voisins des déserts de Libye,
Et nous qui cultivions les plaines d'Arabie,
Nous habitans du Pont, Samaritains, Medois,
Nous sujets de Cirene, & nous peuples Crétois,
Chacun n'entend-il pas par ces grâces nouvelles,
Que ces gens parlent tous nos langues maternelles?
Entendit-on jamais. comme on fait en ce lieu,
Publier les secrets & les lois du grand Dieu?
Ces gens parloient ainsi, mais quelques incrédules
Au lieu de les louer, les trouvoient ridicules ;
Et bien loin d'admirer ce langage divin,
Ils disoient hautement, c'est un effet du vin.

Là ſaint Pierre pouſſant une voix haute & forte:
Se fit faire ſilence, & parla de la ſorte,
Enfans du grand Jacob, habitans de Sion,
Ici tout doit porter à l'admiration.
Dieu vous parle par nous, & ſes divins oracles
Ont prédit dans Joël, ont décrit ſes miracles.
Un jour, dit le Seigneur, je répandrai des eaux,
Qui produiront en vous des effets tous nouveaux.
Un jour il adviendra que les chefs de familles
Verront prophétiſer & leurs fils & leurs filles,
Un jour vos jeunes gens verront des viſions,
Et vos vieillards auront des révélations.
Je remplirai la terre & le ciel de prodiges,
Le ſang & la fumée en ſeront les veſtiges:
Avant que ſoit venu mon redoutable jour,
Jour de terreur aux uns, mais aux autres d'amour,
On verra l'univers plein de pompes funèbres,
Parce que le ſoleil produira les ténèbres,
Les aſtres ébranlés ſeront hors de leur rang,
Et la mère des mois ſera changée en ſang.
Alors mon grand ſalut ſera pour le fidèle,
Qui m'aura témoigné ſon amour & ſon zèle.
Deſcendans d'Iſraël, la céleſte faveur
Fait tous ces grands exploits par le divin Sauveur,
Par le divin Jéſus, dont les mains ſecourables
Ont fait même à vos yeux des choſes incroyables:
Vous l'avez cependant traité de criminel,
Et n'avez point connu le Fils de l'Êternel,
Vous l'avez élevé ſur une croix honteuſe,
Et tranſpercé des traits d'une mort douloureuſe:
Oui, vos cruelles mains lui percèrent le flanc,
Et vous avez rougi la terre de ſon ſang.
Mais Dieu qui fait enfin triompher l'innocence,
L'a tiré du tombeau par ſa Toute-puiſſance;
Sa juſtice a voulu qu'un glorieux effort
Rompît en ſa faveur les liens de la mort.
Nous en ſommes témoins, nous avons vu ſa gloire,
Et l'oracle ſacré vous oblige à le croire,
Je voyois, dit David en parlant du Sauveur,
Je voyois l'Êternel m'accordant ſa faveur:

Il eſt auprès de moi, ſa force m'environne,
Et ſa protection jamais ne m'abandonne.
Dans le comble des biens dont mon ame jouit:
Ma bouche te célébré, & mon cœur s'éjouit:
Car tu ne peux ſouffrir que mon ame ſuccombe
Sous le peſant fardeau d'une fatale tombe,
Ni que ton Oint ſacré ſente corruption,
Enſuite de ſa mort, & de ſa paſſion.
Tu me feras tenir les chemins de la vie,
Quelques momens après qu'on me l'aura ravie,
Et tu me rempliras d'un ſaint raviſſement,
Quand je verrais ta face au haut du firmament.
Or ce Roi conquérant vaincu par la mort blême
Certes n'a point tenu ce diſcours de lui-même.
Puis qu'encore aujourd'hui nous voyons ſon tombeau,
Où la mort envieuſe éteignit ſon flambeau;
Mais étant animé d'un eſprit prophétique,
Il a tenu de Chriſt ce diſcours magnifique,
Prédiſant que ce Dieu, ce Roi de l'univers,
Ne ſeroit point rongé, ni conſommé des vers.
En effet, en Jéſus, à qui tout doit hommage;
Après avoir ſouffert toute ſorte d'outrage,
Après avoir été trois jours avec les morts;
A redonné la vie & la gloire à ſon corps.
Il jouit maintenant d'une vie immortelle,
Et poſsède la haut une gloire éternelle.
Nous étions tous enſemble, il étoit au milieu,
Et monta devant nous à la dextre de Dieu,
C'eſt de ſon ſein divin, que ſelon ſes promeſſes,
Il a jetté ſur nous ſes divines largeſſes:
Tous ces dons qui font naître en votre entendement,
Tant d'admiration, & tant d'étonnement.
David n'eſt point monté dans la gloire céleſte,
Mais la gloire de Chriſt lui parut manifeſte,
Lorſqu'il parloit ainſi, le Dieu fort, l'Éternel
A fait à mon Seigneur un ſerment ſolennel,
De lui donner ſon ciel, ſon ſceptre, & ſon empire:
De lui donner les biens que ſon ame déſire,
De le combler d'honneur juſqu'à-ce qu'il ait mis,
Et réduit ſous ſes pieds ſes plus fiers ennemis,

Que toût Iſraël donc, que tout le monde apprenne.
Que le Juif obſtiné, que l'univers retienne,
Que Jéſus eſt aſſis à la droite de Dieu,
D'où ſa Majeſté règne & domine en tout lieu.

CONCLUSION.

PÈre de mon Sauveur, & Père de lumière,
Ta grâce m'éclairant, j'acchève ma carrière :
Ta ſageſſe divine a formé dans mon ſein
Ce pénible, ce grand, ce glorieux deſſein :
Par toi donc je commence & finis mon ouvrage,
Je te conſacré tout, & je t'en fais hommage :
C'eſt à ta Majeſté qu'il faut le préſenter,
Comme tout vient de toi, tout y doit remonter :
Fils Êternel de Dieu, Rédempteur adorable,
Tu m'as fait éprouver ton ſecours favorable :
Ayant eu pour objet ta divine grandeur,
C'eſt d'elle que j'ai pris mon zèle & mon ardeur :
N'ayant eu pour ſujet que ta divine hiſtoire,
Tu t'es ſervi de moi pour publier ta gloire.
O grand EMANUEL ! Auteur de l'univers,
Vois d'un œil favorable & mon zèle & mes vers.
Saint & divin Eſprit, & du Fils, & du Père,
Je ne t'ai pas en vain adreſſé ma prière :
Je ſuis bien éloigné de la perfection,
Ma foibleſſe paroît dans ma production,
Toutefois j'ai ſenti ta faveur efficace,
Tout le bien eſt de toi, je le dois à ta grâce.
Je fais ce que puis, tu fais ce que tu veux,
Ta grâce me ſuffit, reçois mes juſtes vœux.
Père, Fils, Saint Eſprit, Majeſté haute & ſainte,
Auguſte Trinité, que j'adore ſans feinte,
Rends cet ouvrage utile à ceux qui le verront,
Je ſerais ſatisfait, lorſqu'ils t'adoreront.
C'eſt mon plus haut deſſein, c'eſt le fruit de mes veilles
De leur faire adorer tes vertus nompareilles ;
Et que nous puiſſions tous entonner dans les cieux
Les louanges qu'on doit à ton Nom glorieux.

FIN DE L'EMANUEL.

Chriſte veni, dilecte veni : ſperantibus in te,
Quam promiſiſti cœlitùs affer opem.

ANT. BRALLIUS.

BRITISH 4 OC 70 MUSEUM